

Promotio Iustitiae

Jésuites d'Europe Orientale : Récits et témoignages
Žak, Kušan, Lízna, Łusiak, Schweiger, Vitvitskyy

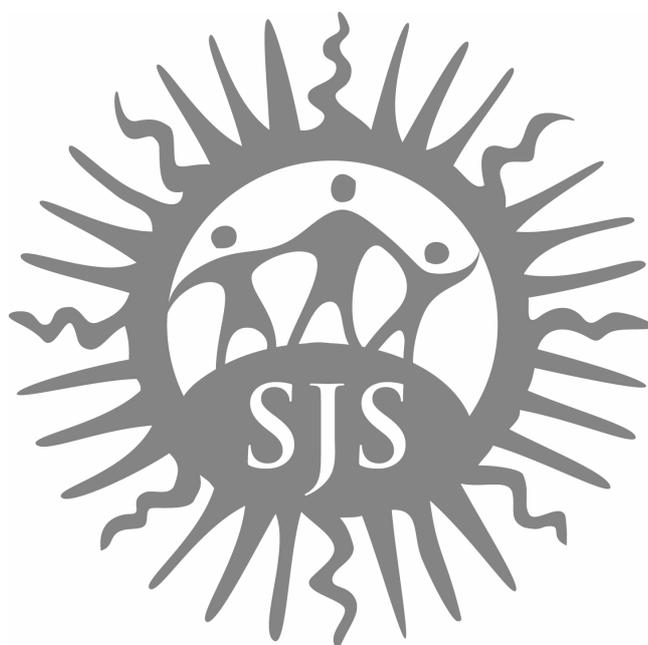
Débat : Salut, les pauvres et les riches
Joseph Nguyễn Công Đoan SJ et Roberto Jaramillo SJ

Débat : Avis de l'Inde sur la 35^{ème} CG
Ambrose Pinto SJ et Edward Mudavassery SJ

Expériences, Recensions



Secrétariat pour la Justice Sociale



Promotio Iustitiae 95 (2007/2)

Editeur : **Fernando Franco SJ**

Editrice adjointe : **Françoise Loumaye et
Françoise Pernot**

Rédactrice : **Uta Sievers**

Coordinatrice de Rédaction : **Liliana Carvajal**

Promotio Iustitiae, publié par le Secrétariat pour la Justice Sociale de la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus à Rome, paraît en français, anglais, espagnol et italien et est imprimé sur papier sans chlore (TCF). *Promotio Iustitiae* est disponible sur Internet à l'adresse suivante : www.sjweb.info/sjs, d'où vous pouvez télécharger les articles ou la publication complète.

Si vous souhaitez recevoir *Promotio Iustitiae*, il suffit de communiquer votre adresse à l'éditeur (en indiquant la langue préférée).

Si une idée vous a frappé dans ce numéro, n'hésitez pas à nous adresser brièvement votre réaction. Pour envoyer une lettre à *Promotio Iustitiae* à publier dans un prochain numéro, veuillez utiliser l'adresse, le numéro de fax ou l'adresse électronique indiquée au dos de la publication.

La reproduction d'articles est encouragée; merci de citer *Promotio Iustitiae* comme source, ainsi que notre adresse et de nous envoyer une copie de la reproduction.

TABLE DES MATIÈRES

EDITORIAL	5
Fernando Franco SJ	
RÉCITS	
Foi et justice : paysage après une bataille	
L'expérience des jésuites d'Europe de l'Est	7
Adam Žak SJ	
<i>« Ils font de bonnes choses pour nous »</i>	
Récit de Croatie	15
Stjepan Kušan SJ	
Etre avec les pauvres	
Récit de la République Tchèque	19
František Lízna SJ	
L'action sociale en Pologne : un cheminement personnel	22
Mieczysław Łusiak SJ	
Apostolat social : les débuts en Europe de l'Est	26
Robin Schweiger SJ	
Les sources de la vie	31
Viktor Vitvitskyy SJ	
DÉBAT	
Les Riches, les Pauvres et l'Honneur de Dieu	36
Joseph Nguyễn Công Đoan SJ	
Une Mission pour le Corps de la Compagnie	46
Roberto Jaramillo Bernal SJ	

Notre héritage jésuite et nos identités multiples : Un défi pour la 35^{ème} Congrégation Générale	50
Ambrose Pinto SJ	
35^{ème} CG : Rallumer le flambeau	
Un point de vue personnel	55
Edward Mudavassery SJ	
EXPÉRIENCES	
Réflexions sur ce que je vis sur les vois ferrées du Tabasco : les migrants d'Amérique centrale	59
Ricardo Greeley SJ	
Pelican Bay – Prison d'Etat – Californie	67
Michael Kennedy SJ	
Nairobi 2007 : Quelques impressions	72
Pierre Martinot-Lagarde SJ	
République Démocratique du Congo	
Le temps de l'espoir	76
Tanya Ziegler	
Frank Turner SJ	
RECENSIONS	
La Doctrine Sociale de l'Eglise	79

EDITORIAL

En marchant vers le vieil hôtel thermal de Piešťany, pittoresque ville de Slovaquie, on aperçoit une arche au dessus d'un pont portant cette inscription latine : *Surge et ambula*. Ce sont les mots de Jésus au paralytique : « *Lève-toi et marche* » (Jn 5, 8). Les mots font évidemment référence à la guérison surtout des rhumatismes, que les eaux thermales peuvent procurer.

Ce qui m'a frappé cependant, c'est la portée prophétique de ces paroles pour ainsi dire adressées au peuple de Slovaquie et, par extension, aux autres pays qui formaient jadis l'« Europe communiste » ou, plus discrètement, l'« Europe de l'Est ». Ils ont en effet entendu l'appel à se lever et marcher, mais la marche n'a pas toujours été aussi facile ni aussi joyeuse qu'annoncé.

Les récits recueillis dans ce numéro de *Promotio Iustitiae (PI)* cherchent à réunir les voix de quelques jésuites qui ont vécu cette période et dont la vie témoigne de l'histoire mouvementée de cette Assistance dans sa marche vers la liberté après une longue et brutale période d'oppression. Ce sont les voix de quelques jésuites, représentant différents pays et au moins trois générations. Nous sommes conviés à prêter l'oreille à ces voix qui traduisent leurs espoirs et leurs frustrations, leurs certitudes et leurs doutes. Elles constituent avant tout un symbole de courage et de force d'âme. Nous nous rappellerons que ces pays et ces jésuites sont appelés à jouer un rôle décisif dans la construction de la nouvelle et future Europe des 27.

Après ces récits, suit la rubrique « Débat ». Deux thèmes différents ont été retenus : le premier concerne l'interprétation de l'option préférentielle pour les pauvres ; le second aborde, dans une perspective sud asiatique, les questions liées aux différences culturelles dans la Compagnie de Jésus en vue de la 35^{ème} Congrégation Générale (CG).

Le premier débat est lancé avec la critique éclairée du Père Joseph Nguyễn Công Đoan au sujet de l'usage que Roberto Jaramillo SJ a fait des catégories de « pauvre » et « riche », usage qui semblait prendre des allures dangereusement proches des vieilles catégories marxistes des classes (*Promotio Iustitiae* 93). Il se demande si les raisons invoquées par Jaramillo pour expliquer l'option préférentielle de Dieu pour les pauvres sont évangéliques ou idéologiques. Dans sa réponse, Jaramillo souligne l'importance cruciale de comprendre la qualité ou la nature des « rapports » actuels entre les gens et les groupes. C'est la qualité de ces rapports entre les gens et les groupes qui détermine l'existence de la justice et de l'équité ou de l'injustice et de la marginalisation. C'est généralement le groupe de ceux qui contrôlent et ont accès aux richesses qui maintient les rapports dominants et injustes. A l'inverse, c'est généralement parmi ceux qui n'ont pas accès aux ressources culturelles, économiques, sociales et politiques que l'on trouve les opprimés et les marginaux. Le débat a permis de souligner, une fois encore, le besoin de réfléchir profondément sur certaines questions dans lesquelles nous nous sommes embourbés dans le passé.

Le second thème traite les questions d'identité et de culture. En partant de deux points de vue différents et soigneusement nuancés, Edward Mudavassery

et Ambrose Pinto évoquent les attentes suscitées dans le sous-continent Sud Asiatique par la 35^{ème} Congrégation Générale. Les questions soulevées par Ambrose Pinto sur la difficulté de parler d'« une » identité jésuite omnipotente et omniprésente enracinée dans le passé –si souhaitable soit-elle– méritent débats et réponses. Les cultures qui s'opposent (et les manières d'interpréter la réalité) reposent souvent sur des hiérarchies sociales, ethniques et linguistiques construites (supérieur/inférieur) et transcendent les frontières provinciales et régionales. Elles sont devenues des vrais obstacles à la construction de véritables communautés apostoliques et aux efforts de collaboration.

Nous saisissons cette opportunité pour rappeler à nos lecteurs que la rubrique « Débat » de ce numéro et des numéros passés de *Promotio* vise à créer un espace qui offre aux jésuites l'opportunité d'interroger et de remettre en cause, dans un esprit critique et respectueux, des sujets relatifs à notre charisme, à notre vie et à l'apostolat social. L'entreprise est truffée de dangers : elle en blesse certains parce qu'ils ont l'impression que nous allons trop loin ; elle en ennuie d'autres pour qui nous ne semblons pas bouger d'un pouce. Toutefois, si nous parvenons à avoir même quelque modeste succès et à stimuler les cœurs et les esprits de beaucoup d'autres jésuites et compagnons, le jeu en aura valu la chandelle. Compte tenu des temps dans lesquels nous vivons, cela est nécessaire et précieux. Nous devons convenir, cependant, que reconnaître nos différences n'est pas suffisant. Il nous faut apprendre à discerner et à prendre des décisions, chaque fois qu'il le faut, selon une même ligne d'action dans un contexte de sensibilités et cultures plurielles. Nous devons élaborer des mécanismes très concrets de discernement apostolique, et nous devons découvrir le rôle que jouent l'obéissance et la bonne gouvernance à la fois pour sauvegarder notre « unité » et accomplir notre mission.

Dans un effort de faire face aux situations réelles de notre monde aujourd'hui, la rubrique consacrée aux « Expériences » offre quatre exemples stimulants d'engagement apostolique. Roberto Greeley raconte la souffrance des immigrés d'Amérique Centrale qui traversent tout le Mexique dans des trains transportant des marchandises en n'ayant qu'un rêve : aller jusqu'aux Etats-Unis. Suivi par le récit émouvant d'une visite dans une prison de l'Etat de Californie. Michael Kennedy rappelle le ministère caché de maints aumôniers jésuites de prison et de leurs collaborateurs. Pierre Martinot-Lagarde écrit ses impressions sur le Forum Social Mondial de Nairobi. Pour finir, Tanya Ziegler et Frank Turner décrivent leur visite à la RDC, habitée par l'espoir malgré les invasions et la guerre civile

Sur la couverture de ce numéro, on trouvera une photo du Père Ed Brady, un pionnier du travail de JRS. Il avait signé une contribution dans le dernier numéro de *Promotio* et est mort quelque temps après à Nairobi. Qu'il repose en paix.

Original anglais

Traduit par Christian Uwe

Fernando Franco SJ

Foi et justice : paysage après une bataille L'expérience des jésuites d'Europe de l'Est Adam Žak SJ

1. Rapport entre foi et justice dans l'expérience des chrétiens sous le communisme

Il semble qu'après les grands débats qui ont eu lieu dans l'Eglise et dans la Compagnie durant les décennies qui ont suivi le concile, l'engagement social et l'apostolat social recouvrent la même aire de significations. Quand on parle de l'engagement social des croyants en Jésus-Christ et *-a fortiori-* des religieux ou des religieuses, plus personne ne s'étonne du fait que ce concept soit utilisé comme synonyme de l'apostolat social. Par ailleurs, le fait que l'apostolat soit aussi qualifié avec l'adjectif « social » semble communément accepté. La conviction qu'il existe un lien non extrinsèque entre l'apostolat social et la justice sociale s'est propagée à tel point que cette dernière est apparue toujours plus clairement parmi les finalités de l'apostolat social. En même temps cependant, au moins au niveau du langage utilisé, l'engagement et l'apostolat social, justement à cause de leur claire association avec la justice sociale, même s'ils ne sont pas opposés au concept de *caritas*, n'y recourent pas pour se définir chrétiens et pour se distinguer de visions explicitement non chrétiennes d'engagement social. En effet, la conception de l'apostolat social, ainsi qu'elle s'est formée ces dernières décennies, a été fortement influencée par la réflexion sur le rapport entre l'annonce de la foi et l'engagement pour la justice. Le point de départ de cette réflexion n'était pas une analyse abstraite mais l'expérience historique de l'injustice sociale vécue par de nombreux peuples de tradition chrétienne, en particulier en Amérique Latine, qui se présentait comme un défi pour l'annonce de la foi dans le monde contemporain.

Alors que dans l'expérience historique des chrétiens d'Amérique Latine puis dans la réflexion théologique, le lien entre la foi et la justice a été vécu et pensé avec beaucoup de naturel, les croyants d'Europe de l'Est gouvernée par les communistes ont subi une attaque sans précédents lancée contre leur foi sous l'étendard de la justice. Il faut comprendre que derrière l'attaque contre la foi il y avait un jugement radicalement négatif vis-à-vis de la religion en général, et du christianisme dans sa version catholique en particulier, en tant que force invinciblement réactionnaire, opposée au progrès et à la justice sociale. Pour les chrétiens des pays communistes, tout le domaine de signifiés exprimés dans le langage lié à la problématique de la justice sociale était occupé de manière négative par la propagande marxiste.

Pour les chrétiens des pays communistes, tout le domaine de signifiés exprimés dans le langage lié à la problématique de la justice sociale était occupé de manière négative par la propagande marxiste

Par conséquent les chrétiens d'Europe de l'Est n'étaient pas en mesure de comprendre la facilité avec laquelle leurs frères et sœurs dans la foi s'étaient servis des instruments conceptuels marxistes aussi bien pour analyser la réalité que pour concevoir le rôle de la foi dans la réalisation de projets de justice sociale inspirés par l'idéologie communiste. Cette idéologie a en effet monopolisé tout discours de justice sociale, de progrès et de développement. L'introduction de la dictature comme forme de gouvernement a été idéologiquement justifiée par la lutte pour la justice sociale. Cette expérience traumatique a beaucoup conditionné l'accueil de la discussion sur le rapport entre l'annonce de la foi et l'engagement pour la justice. Les chrétiens évitaient même de parler de « justice sociale » et préféraient utiliser d'autres concepts. On parlait plus volontiers « d'amour social », de droits de l'homme, de subjectivité des individus et des peuples etc. De plus, l'isolement de plusieurs dizaines d'années et le contrôle total de l'Etat ont empêché les chrétiens d'Europe de l'Est de contribuer directement et de manière significative au débat animé qui avait lieu dans le monde libre à propos de ces thèmes.

Pour cette raison, les documents de l'Eglise qui démentaient le préjudice marxiste selon lequel la foi chrétienne serait par nature réactionnaire, contraire au progrès etc., étaient accueillis et étudiés avec une attention particulière. Je voudrais en mentionner quelques-uns en particulier qui ont eu un retentissement non indifférent. En premier lieu, l'on doit se rappeler des documents de l'époque du Concile Vatican II, avec l'encyclique de Jean XXIII *Pacem in terris* (1963), la déclaration sur la liberté religieuse *Dignitatis humanae* (1965), la constitution conciliaire *Gaudium et spes* (1965). Ces documents, ainsi que l'encyclique *Populorum progressio* (1967) et la lettre apostolique *Octogesima adveniens* (1971) de Paolo VI, offraient aux chrétiens d'Europe de l'Est les instruments pour comprendre leur expérience d'église qui les aidaient à être fiers de leur foi et à la défendre. La même tentative de faire affirmer l'athéisme dans les sociétés d'Europe centrale et de l'Est fut perçue comme une grande injustice puisque cela était liée à la violation systématique des droits des croyants. De cette manière, la défense de la foi et sa proclamation devinrent spontanément lutte pour la justice. Il s'agissait d'abord d'une lutte pour les droits de l'Eglise qui, sous l'influence de l'événement conciliaire et de la croissance de la sensibilité des sociétés civiles pour les droits de l'homme, devint une lutte pour les droits de l'homme et de la société. La défense de la foi, et le seul fait de continuer à la professer et à la proclamer, devint la contribution la plus significative au rétablissement de conditions pour une justice élémentaire.

Si l'on considère ce contexte général, on comprendra aisément aussi la difficulté rencontrée par les jésuites d'Europe de l'Est, en grande partie exclus des discussions animées des années '70, de se reconnaître dans le décret quatre de la 32^{ème} CG. Cela ne signifie pas qu'il y avait une opposition au décret. Il s'agissait plutôt d'une sensation diffuse que le décret, et avec lui la 32^{ème} CG, n'étaient pas « pour nous ». Les jésuites d'Europe de l'Est qui ont suivi d'une manière ou d'une

***La défense de la foi
et sa proclamation
devinrent
spontanément
lutte pour la justice***

autre la 32^{ème} CG se sont plutôt reconnus dans les documents des deux Synodes Généraux de 1971 et de 1974 dédiés à la justice et à l'évangélisation et, surtout, dans deux documents du Vatican de 1984 et de 1986 sur la théologie de la libération adressés non pas à eux mais à l'Amérique Latine. Seulement après les changements politiques de 1989-90, grâce à une implication dans le débat qui a mené au Congrès de Naples en 1997 et à la formulation du document *Caractéristiques de l'apostolat social de la Compagnie de Jésus* de 1998, il y a eu une certaine reprise de la participation à la recherche de l'identité de l'apostolat social.

Juste après la chute du communisme, une réflexion sur les thèmes centrés sur le rapport entre foi et justice est née au sein de la Conférence des Provinciaux dans l'EOR¹. Voici quelques exemples des thèmes approfondis. La rencontre de 1990 a été dédiée au thème : *Foi et justice. Les défis pour les jésuites d'Europe de l'Est* (cfr. *Promotio Iustitiae* 48, 1991). En février 1992, on a beaucoup discuté du thème *nos priorités apostoliques à la lumière du Décret quatre*. Lors de la rencontre de 1997, on a approfondi la dimension sociale de chaque apostolat jésuite dans le contexte de la tendance de l'assistance à réduire l'apostolat à la *cura animarum*.

Déjà depuis 1995, les Provinciaux de l'EOR ont encouragé activement les rencontres de l'apostolat social de l'Assistance et ont nommé un coordinateur pour ce secteur en la personne du père Robin Schweiger (SVN). Depuis 1996, des rencontres d'étude et d'échange sont tenues régulièrement pour les jésuites intéressés ou engagés dans l'apostolat social. Le secteur de l'apostolat social est le seul à être coordonné de manière continue au niveau de l'Assistance. Cela signifie que la Compagnie en Europe de l'Est s'efforce réellement d'affronter les défis d'un processus de transformation sans précédents.

La Compagnie en Europe de l'Est s'efforce réellement d'affronter les défis d'un processus de transformation sans précédents

2. Comprendre le *kairos* de la chute du communisme

Si dans un sens il est vrai que durant les décennies du socialisme réel, pour des raisons de censure, il n'y a pas eu de grand débat philosophique-théologique sur le rapport entre la foi et la justice, on ne peut pas ne pas prendre en considération le fait qu'un tel rapport se soit réalisé comme une union vécue qui a souvent culminé dans le martyre.

En ce qui concerne notre partie de l'Europe, ce qui compte en particulier c'est ce qu'a affirmé Jean-Paul II dans sa lettre apostolique *Tertio Millennio Adveniente*, c'est-à-dire que le vingtième siècle était pour les chrétiens et pour les églises surtout le siècle du martyre. Ce témoignage ne doit pas être oublié, au contraire

¹L'EOR est composé par une région indépendante (RUS) et 7 provinces. Même si elles n'appartiennent pas à l'EOR, les provinces LIT et HUN partagent la même histoire et la même expérience, et pour cela elles doivent être considérées quand on pense à la Compagnie d'Europe de l'Est. Pendant les décennies du communisme la région russe n'existait pas, même si dans l'Union soviétique il y avait des jésuites et une formation clandestine. Les provinces de Bohême, Slovaquie et Roumanie (comme celles de Lituanie-Lettonie et Hongrie) étaient contraintes à la clandestinité et à l'émigration. La Roumanie est remontée à la surface en 1990 avec seulement 7 ou 8 membres ! Seulement 4 provinces - PMA, PME, CRO, et SVN - continuaient à exister visiblement bien que avec de fortes limitations dans l'apostolat.

on doit le faire connaître au monde et il doit porter ses fruits. Les martyrs sont la semence des croyants. Et il ne s'agit pas de rappeler le martyr comme une sorte d'exhibition de la souffrance subie pour chercher à obtenir la compassion, mais plutôt de faire fructifier l'expérience du martyr, en découvrant comment l'œuvre de la grâce dans l'histoire rétablit la justice d'une manière surprenante.

Sur le plan théologique, le martyr des croyants des deux traditions, orientale et occidentale, qui s'est répété de nombreuses fois, est la contribution la plus importante à l'annonce de la foi qui produit les fruits de la justice. Dans presque toute la région, la foi chrétienne est devenue progressivement une source inépuisable de force pour une résistance toujours plus consciente à l'injustice. Avec le temps, cette résistance qui se nourrissait de la Parole de Dieu et de la prière a contribué à la chute du communisme. Par conséquent, beaucoup de gens ont vécu la chute du communisme comme un événement libérateur, comme une réponse de Dieu au cri de son peuple.

***Beaucoup de gens
ont vécu la chute du
communisme comme
un événement
libérateur, comme
une réponse de Dieu
au cri de son peuple***

Si nous cherchons les points de repère pour interpréter théologiquement la chute du communisme, nous pouvons les trouver dans l'histoire d'Israël : la libération de l'esclavage en Égypte. La liturgie catholique romaine de la veillée pascale avec ses lectures sur le passage d'Israël à travers la Mer Rouge (Exode 14, 15-30 avec le cantique suivant 15, 1-7. 17-18) devient –au moins dans l'église latine– ce point de repère dans lequel toute l'histoire récente peut être vécue et interprétée comme histoire de salut. Cette élaboration interprétative d'après la liturgie est extrêmement importante parce que la vie sous la dictature a été marquée et blessée de différentes manières par l'expérience du mal. Il semblait – et là se trouvait la force de la tentation contre la foi– que le mal avait remporté la victoire. L'expérience du mal subi continue à exercer sa force et doit être contrastée par l'expérience de la grâce. Le communisme est fini, la tentation de penser à la victoire du mal dans la confusion de l'époque présente est restée. La victoire sur le mal, vécue historiquement et interprétée théologiquement à travers la libération opérée par Dieu, est très importante pour renforcer l'espérance. Retourner à l'expérience du martyr est très important pour découvrir l'œuvre de la grâce dans l'histoire.

Dans la confrontation avec le communisme, le christianisme a rempli son rôle puisant à sa propre source, à ce qui l'anime, à ce qui en constitue l'essence : à la victoire du Christ sur le mal. Cela veut dire que la force des chrétiens n'était pas la pure négation de l'idéologie imposée, empruntée à des argumentations d'un quelque courant culturel de pensée ou de quelque mouvement politique anticommuniste. Dans la force des martyrs s'est manifestée la force originelle de la foi chrétienne. À partir de cette force, le christianisme a inspiré l'espérance, a renforcé la conscience de la dignité et des droits de l'homme ; il a réfuté le caractère absolu de l'idéologie communiste avec des arguments ; il a aussi assuré le sens d'appartenance à la communauté de valeurs qui constituent la force

unificatrice entre autres du continent européen. Le christianisme a donné voix à qui était privé de droits élémentaires, force des martyrs et des confesseurs. Il a défendu la liberté et la justice. Ou mieux, il a offert la liberté de pardonner aux ennemis, de renoncer à la vengeance, d'offrir sa propre vie aux autres. Et dans ce sens la libération a opéré bien avant encore que les prisonniers puissent sortir de l'*archipel goulag*. Il le faisait à l'intérieur de cet *archipel*, comme en témoigne l'extraordinaire roman de Solzhenicyn *Une journée d'Ivan Denisovich*.

En présentant cette réflexion, je tiens à souligner une autre chose que je considère très importante et qui ne doit pas être oubliée quand on considère les nombreuses difficultés que les chrétiens d'Europe de l'Est vivent depuis la chute du communisme. La liberté ne rend personne heureux automatiquement. Pour beaucoup la liberté peut être une parole creuse parce qu'à la place du travail elle offre le passeport, transformant des personnes ayant des racines en mendiants et en vagabonds à travers le monde. Il n'y a aucun doute sur le fait que, dans la résistance contre la prétention totalitaire du communisme, la source principale de force n'a pas été la négation de l'injustice mais la profession d'une foi qui libère. Maintenant, la tentation pour beaucoup est de penser que la négation de tout ce qui rend la vie peu sûre, de tout ce qui déçoit dans le fonctionnement de la démocratie, de l'économie de marché, est notre tâche la plus importante. Les jésuites eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette tentation. Par conséquent maintenant encore, dans de nouvelles conditions, l'expérience vécue sous le communisme d'une foi qui n'est pas une force négative, « réactionnaire », mais une force qui sauve, qui inspire l'espérance, reste tout à fait valide. Cette expérience reste un défi permanent pour penseurs et artistes, théologiens et pasteurs, pour les communautés ecclésiales et religieuses, pour les revues et pour les facultés. Le martyr de nos frères et sœurs dans la foi nous pose comme croyants face à une exigence fondamentale : faire émerger la foi chrétienne comme une force positive qui ne condamne pas mais qui sauve, qui n'est pas une voix de malheur mais d'espérance, qui aide à lire l'œuvre de la grâce dans l'histoire. Dans ce contexte s'inscrit la tâche de la Compagnie dans les pays tout juste sortis du communisme.

**La liberté ne rend
personne heureux
automatiquement**

Comment la Compagnie répond-t-elle à ce défi dans les conditions de la société postcommuniste – pluraliste, démocratique, relativiste etc. ? L'une des réponses que les jésuites cherchent à donner est l'apostolat social.

3. Prospectives de l'apostolat social en Europe de l'Est

Comme je l'ai déjà mentionné avant, juste après les changements politiques, l'apostolat social a été mis à l'ordre du jour de la Conférence des Provinciaux de l'EOR. Au cours des années, de nombreux jésuites de toutes les provinces de l'EOR ont participé au groupe de réflexion et d'échange encouragé par les Provinciaux, contribuant non seulement au développement de l'apostolat social, mais aussi au dépassement d'une certaine méfiance due à la longue séparation entre les développements respectifs en Orient et en Occident.

Je voudrais développer ma réflexion autour de quelques questions.

Quelle est maintenant l'expérience commune des jésuites dans les pays postcommunistes ?

Vers la fin des années '90, durant un rassemblement des Provinciaux de l'EOR, l'idée que ce qui nous unissait n'était plus l'expérience passée du communisme a été constatée avec une grande franchise. Cela veut dire que la souffrance passée n'est plus un dénominateur commun. Le repli sur le passé sous le régime communiste a laissé la place à l'ouverture vers le futur. Nous avons découvert que les problèmes auxquels est confrontée notre mission dans les pays postcommunistes sont de plus en plus similaires à ceux que la Compagnie affronte dans d'autres parties du monde. Bien avant qu'en 2005 les Conférences des Provinciaux de l'ECE et de l'EOR aient décidé de s'unir en une seule conférence, pendant qu'aux rencontres communes de travail l'on discutait des problèmes liés à la sécularisation, la formation et autres choses similaires, la constatation était toujours la même : les jésuites de l'Ouest et de l'Est étaient sur le même bateau et devaient affronter des problèmes très similaires. Encore durant la 34^{ème} CG aucun des délégués des deux assistances n'avait imaginé un développement de ce genre. Les horizons de l'expérience passée semblaient si distants que l'on pensait à un éventuel rapprochement dans un délai assez long.

Les jésuites de l'Ouest et de l'Est étaient sur le même bateau et devaient affronter des problèmes très similaires

Alors que cette constatation est certainement valable pour les jésuites, on ne peut pas dire que ce processus ait été aussi rapide dans d'autres secteurs de nos sociétés et de nos églises au point de produire cette sensation de naviguer sur le même bateau. Pour cette raison, l'une des principales tâches des jésuites dans les provinces de l'EOR est d'aider les églises et les nombreux groupes sociaux à abandonner la mentalité de victime et à découvrir l'ensemble des défis à affronter dans une perspective d'espérance et non de fatalisme. Du point de vue chrétien, l'histoire, quoique de manière mystérieuse, est toujours une histoire de salut. Même la période du communisme, qui a provoqué tant de souffrances, appartient au dessein de Dieu. La chute du communisme elle-même se prête à une lecture théologique non forcée à la lumière de la Pâques comme un événement de libération qui est un don à accueillir et à faire fructifier pour le futur. Cette lecture, mettant fin à un repli négatif sur le passé, qui trouve sa prolongation dans une vision fataliste du présent et du futur, ouvre à la grâce œuvrant dans l'histoire, à une perspective d'espérance, au futur préparé par Dieu, Seigneur de l'histoire. Le jésuite dans le monde postcommuniste est lui aussi serein et témoin reconnaissant d'un Dieu qui libère !

Quelle est la tâche principale de l'apostolat social jésuite dans les pays postcommunistes ?

Avant de commencer une tentative de réponse, je voudrais consacrer quelques mots à la distinction entre la dimension sociale de chaque secteur apostolique et

l'apostolat social à proprement parler réalisé à travers des œuvres de caractère social. Le secteur social dans les provinces de l'Europe postcommuniste existe et assume des formes variées dans chaque pays, mais –comme on peut le comprendre– c'est un secteur encore assez faible. La dimension sociale des divers apostolats est évidemment elle aussi susceptible de grandir. Par conséquent, il est très important que les jésuites travaillant dans le secteur social et dans les autres secteurs apostoliques se rendent compte que dans le fond il y a une tâche qui unit tous les secteurs et qui définit clairement la dimension sociale.

De quoi les personnes dans les pays postcommunistes ont-elles besoin de si important, indépendamment du fait qu'elles participent à un séminaire d'étude, aux exercices spirituels, qu'elles fréquentent une école jésuite ou qu'elles reçoivent les sacrements ? Que pouvons-nous ou devons-nous, en tant que compagnons de Jésus, semer parmi les personnes ?

Je suis profondément convaincu, conviction qui se renforce à chaque voyage dans les pays où vivent et travaillent les jésuites, que le besoin le plus urgent dans les pays postcommunistes et le devoir le plus naturel de notre apostolat est la réconciliation. En effet, les plus gros problèmes sont dus au fait que nous vivons avec les conséquences de conflits tragiques et profonds et de clivages entre personnes, groupes sociaux, confessions religieuses et nations. Ces conflits et ces clivages font partie de l'héritage historique de la région. Le communisme en a décrété la fin, les a réprimés, mais ne les a pas résolus. Au contraire, il en a créés de nouveaux. La guerre à la suite de la dissolution de la Yougoslavie en est un exemple évident. Il existe cependant d'autres exemples dans lesquels se manifeste un fort besoin de réconciliation. J'en raconterai un. J'ai été en Roumanie le jour où ce pays est entré dans la NATO. J'ai été le destinataire d'un commentaire spontané fait par un évêque roumain, clairement content de l'événement politique que l'on célébrait dans le pays avec un jour de fête. Aujourd'hui est un jour très important –a dit l'évêque– ne serait-ce que pour un motif : à partir d'aujourd'hui, la guerre contre la Hongrie devient moins probable ».

Si d'un côté ce commentaire montre les blessures toujours présentes dans cette partie de l'Europe, de l'autre il indique un besoin profond qui va au-delà de l'importante signification politique de l'improbabilité de la guerre. Maintenant les blessures doivent elles aussi être guéries. Ce ne sont pas le libre échange ou l'entraînement en commun des forces armées qui le feront. Il faut travailler à la réconciliation. Et cela est un devoir typiquement religieux, avec un fondement christologique qu'il n'est pas nécessaire de développer ici. C'est le devoir de tous ceux qui se définissent « serviteurs de la mission du Christ », indépendamment du fait que dans un centre social ils proposent à des jeunes un séminaire sur la démocratie, qu'ils accompagnent les exerçants à la recherche de la paix avec Dieu, avec eux-mêmes et avec les autres, qu'ils prédisent et confessent ou qu'ils collaborent à un projet de réinstallation des réfugiés de guerre.

Le besoin le plus urgent dans les pays postcommunistes et le devoir le plus naturel de notre apostolat est la réconciliation

Dans les sociétés de nos pays, on a appliqué pendant des décennies la dialectique selon laquelle la lutte était le moteur du progrès de l'histoire. Pour cette raison les personnes dans nos pays définissent et indiquent rapidement les ennemis à combattre. Nous devrions être aussi rapides avec l'œuvre de réconciliation, avec des initiatives de dialogue social, avec la création d'espaces de rencontre et de dialogue avec les ennemis. La réconciliation guérit les blessures, mais elle crée aussi les bases pour un avenir différent.

L'œuvre de réconciliation doit se mesurer évangéliquement, mais aussi habilement, avec une hérité complexe. Il ne s'agit pas seulement d'inimitiés, de nationalismes, des conséquences d'un retard économique et technologique, mais aussi d'une passivité qui attend trop des institutions publiques et qui est en même temps trop méfiante pour participer activement à la société civile non seulement pour se protéger mais aussi pour organiser quelque chose de constructif. Bien entendu, il existe beaucoup de différences entre chaque pays dues à des expériences historiques différentes. Au fond cependant, le nombre de ceux qui n'ont pu et/ou su réagir de manière constructive aux changements est assez élevé dans toutes les sociétés postcommunistes. Par conséquent, le fossé entre ces « masses » passives et déçues et les cercles culturels, politiques et économiques qui sont fortement tentés de profiter de manière égoïste de la situation, accumulant bien-être et pouvoir, se creuse. Le populisme profite de ce fossé, et au lieu de libérer les énergies de manière créative, il est en fait en train de perpétrer l'injustice. Malheureusement, il existe des formes de populisme justifiées par des pseudo-arguments démagogiques qui s'inspirent de la religion, des mythologies nationales ou qui se servent de l'idéalisation du passé communiste. Cette image un peu simplifiée fait cependant comprendre l'importance de l'instruction, de l'associationnisme et d'autres formes d'éducation sociale dans la construction de ponts et dans le dépassement des clivages. L'œuvre de réconciliation a besoin du support de beaucoup d'initiatives concrètes pour donner visibilité et stabilité à l'espoir de justice.

Nous ne sommes pas les seuls à servir la foi qui fait justice. Heureusement, l'apostolat social se fait de beaucoup de manières différentes. Nous sommes surtout appelés à collaborer, apprenant de ceux que nous voulons aider. L'apostolat social de la Compagnie est bien peu de chose par rapport aux besoins et aux défis. Il faut renoncer à toute forme de présomption pour semer l'espérance chez les personnes.

Original italien
Traduit par Anne-Hélène Cauwel

Adam Žak SJ
Curia Generalizia
C.P. 6139
00195 Roma-Prati - ITALIE
<zak@sjcuria.org>

« *Ils font de bonnes choses pour nous* »

Récit de Croatie

Stjepan Kušan SJ

Je suis né en Croatie¹ dans une famille chrétienne, mais seulement de nom. Mon père était membre du parti communiste yougoslave. Chaque fois que le prêtre venait bénir les maisons à Noël, mon père fuyait. Cela m'a poussé à me demander ce qu'il y avait de mal à rencontrer un prêtre. Cette curiosité me poussa à ouvrir le vieux catéchisme de ma mère. En le lisant, je pris la décision de faire ma première confession sans recevoir aucune instruction. J'étais alors un jeune garçon de 14 ans et maintenant je suis ici ...

A l'école secondaire, j'ai rejoint un groupe d'élèves qui suivaient des cours de religion à l'église locale et cette expérience me poussa à décider d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Après mon ordination et mes études supérieures, je fus nommé comme enseignant auprès de jeunes, âgés de 14 à 18 ans. En même temps, j'assurais des activités de pastorale familiale ; le défi principal concernait la communication entre maris et femmes. D'autres responsabilités me furent confiées plus tard, telles qu'enseigner la théologie morale, devenir économiste de la Province et ensuite Provincial et directeur régional du Service Jésuite aux Réfugiés (JRS) d'Europe du Sud et de l'Est. Actuellement, je suis directeur du Centre pastoral d'Ohrid, en Macédoine et délégué du Provincial auprès du JRS de la région des Balkans.

Le régime communiste était injuste, athée et allait jusqu'à censurer la manière de penser des gens. Le fait de prendre une décision personnelle pour rester ou être fidèle à Dieu, constituait un défi pour chacun. Ce régime appartient désormais à l'histoire mais dans ma province, les troubles ne cessèrent pas. Des nationalistes extrémistes lancèrent une guerre terrible en Yougoslavie, les conséquences s'en font ressentir aujourd'hui encore.

***Des nationalistes
extrémistes lancèrent
une guerre terrible en
Yougoslavie, les
conséquences s'en font
ressentir aujourd'hui
encore***

Personnellement, je fus interpellé en lisant les documents des Congrégations Générales concernant la foi et la promotion de la justice. Alors que je cherchais à prendre une décision sur la manière de procéder, je trouvai ce texte très inspirant :

Comme compagnons de pèlerinage avec eux vers le Royaume, nous avons souvent été touchés par leur foi, renouvelés par leur espérance et transformés par leur amour. Comme serviteurs de la mission du Christ, nous avons été très enrichis en ouvrant nos cœurs et notre vie même « aux joies et aux espoirs, aux souffrances et aux angoisses des femmes et des hommes de ce temps, spécialement des pauvres et des affligés » (34^{ème} CG, d. 3, n. 1).

En 1991, quand la guerre éclata en Croatie, nos scolastiques lancèrent un appel à leurs collègues du monde entier, demandant leur aide et leur prière, à la fois

¹Une note historique a été mise en appendice en fin d'article. Les lecteurs sont invités à la lire d'abord, avant de continuer la lecture de cet article [Note de l'éditeur].

pour défendre la Croatie et pour soutenir les réfugiés et les personnes déplacées. Leur appel fut entendu particulièrement en Allemagne, où fut lancée une action de collecte de fonds.

Un jour quatre scolastiques vinrent me trouver en tant que Provincial et me dirent qu'ils avaient décidé de rentrer chez eux, pour rejoindre leurs pères et frères dans la lutte contre l'ennemi. « *Nous ne pouvons pas croiser les bras et regarder calmement la télévision pendant qu'ils risquent leurs vies* », disaient-ils. Embarrassé, je leur répondis : « faites ce que vous pensez juste, mais ensuite ne revenez pas en arrière ». Ne sachant pas ce que les scolastiques allaient faire, j'éprouvai une grande désolation. Heureusement, ils ne partirent pas.

La période entre 1991 et 1995, quand les guerres faisaient rage en Croatie et en Bosnie, fut un temps de réel défi pour agir en accord avec notre mission et notre spiritualité. La première étape fut l'implantation de JRS pour aider les gens qui étaient forcés de quitter leurs maisons. Croates, musulmans Bosniaques et Serbes, tous avaient besoin de soutien matériel et psychologique. Ceux qui nous avaient aidés étaient contents de nous voir soutenir toutes ces personnes. Cependant, je risquais d'être considéré comme un nostalgique de la Yougoslavie et comme ami de l'ennemi, ce qui me mettait en colère et me désolait beaucoup.

Je risquais d'être considéré comme un nostalgique de la Yougoslavie et comme ami de l'ennemi

Il arriva que durant une période de deux mois, j'ignorais ce qui arrivait à notre communauté de Sarajevo. Le quartier où se trouve notre résidence était occupé par les Serbes. Les lignes de téléphone avaient été coupées. Après plusieurs tentatives pour entrer en contact, je suis parvenu à téléphoner à nos voisins Serbes qui me donnèrent des informations sur la communauté et invitèrent même le Père Slokar à venir prendre un café, pour que je puisse lui parler au téléphone. Je lui demandai de quitter la maison et Sarajevo. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de sa part me demandant de lui permettre de rester là-bas, afin d'apporter un peu de réconfort à un voisin dont il ne pouvait pas abandonner le visage souriant. Ce fut pour moi une leçon. Quand nous dûmes enfin quitter la maison, le Père Slokar rédigea un long rapport, en conclusion duquel on pouvait lire cette note : « *La bonté de certains voisins Serbes ne devrait pas être oubliée* ».

A notre retour pour réoccuper la maison en 1996, un des voisins Serbes demanda au P. Slokar de venir le voir avant que la police bosniaque n'arrive, et il accéda à sa demande. L'homme avait récupéré la statue de l'Enfant Jésus de la crèche de Noël et voulait la rendre. « *Je l'ai protégé durant ces temps terribles et je crois qu'il me protégera maintenant* », dit-il. « *Mais il y a un problème : comment vais-je expliquer mon acte à un policier musulman, qui pourrait m'accuser d'avoir volé la statue ?* ». La rénovation de la maison fut conduite par un architecte musulman. Dans sa lettre de vœux à Noël, il ajouta une somme d'argent considérable, expliquant ainsi sa contribution : « *La cantine organisée par le JRS aide tous ceux qui sont dans le besoin, sans considération de leur origine, personne ne quitte cette maison sans soutien* ».

Un jour un article de journal intitulé « Les Jésuites nettoient la saleté serbe » paraissait dans un hebdomadaire croate. Toute une foule de personnes indignées

nous appelèrent par téléphone durant deux jours, pour protester contre notre action. Or, tout ce que nous avons fait était d'organiser un groupe composé de cinq jeunes Serbes et cinq jeunes Croates, pour aller nettoyer le monastère orthodoxe près de Knin (Centre de la rébellion serbe) et pour mettre en ordre la bibliothèque. Le Provincial fut obligé de me défendre devant des jésuites en colère. Il semble que l'article ait été écrit par un prêtre membre d'une congrégation religieuse catholique.

La semaine suivante, nous fûmes satisfaits de voir le même hebdomadaire publier un article sur Mère Teresa. A la suite de l'article, une petite note expliquait que les jésuites ne faisaient pas autre chose. L'hebdomadaire orthodoxe serbe publia des articles très positifs sur notre action. Les jeunes qui passaient une semaine dans le monastère orthodoxe, où ils vivaient ensemble avec leurs « ennemis » serbes, commencèrent à prendre pour surnoms des noms de moines orthodoxes.

Un scolastique qui faisait sa régence avec le JRS en Bosnie fut un jour arrêté par la police serbe, devant payer une amende pour excès de vitesse. Quand un des policiers vit le badge JRS, il demanda ce que signifiait ces initiales. Le scolastique répondit : « cela signifie *Jésus pour la République Srpska* »². Un autre policier qui entendit cette réponse demanda à son collègue de laisser partir le scolastique, disant : « *Ils font de bonnes choses pour nous* ».

Maintenant la guerre est finie, mais ses conséquences sont visibles parmi les déplacés, les maisons ruinées, les victimes des mines et à travers la pauvreté criante. J'ai donc décidé de continuer à travailler dans ce domaine, conscient de ce que je n'apporte pas seulement un soutien matériel, mais que je porte aussi Jésus à cette population.

La Province nous encourage et nous soutient pour vivre notre foi et faire la justice à différents niveaux, comme l'éducation, le rassemblement des organisations inspirées de la spiritualité ignatienne et la réalisation d'actes concrets de miséricorde. Au niveau de la Faculté de philosophie ont été créés les départements de bioéthique et d'éthique des affaires. Des séminaires sont organisés au niveau national et international afin de promouvoir l'entente mutuelle parmi différents groupes. La coordination entre ces différents secteurs doit être poursuivie.

Maintenant la guerre est finie, mais ses conséquences sont visibles parmi les déplacés, les maisons ruinées, les victimes des mines et à travers la pauvreté criante

NOTE HISTORIQUE

La Province jésuite croate couvre les territoires de Croatie, Bosnie Herzégovine, Macédoine, Monténégro, Kosovo et Bulgarie. L'histoire de cette région a été marquée par des changements incessants de frontières et de régimes. Quatre siècles de domination turque prirent fin en 1913 et à la chute de l'empire austro-hongrois à la fin de la première guerre mondiale, un nouvel Etat fut créé, la Yougoslavie, également appelée Royaume des Ser-

²La République Serbe est l'une des entités politiques qui composent la République de Bosnie Herzégovine. Elle fut constituée après les accords de Dayton. Elle est généralement connue sous le nom de *Republika Srpska*, une façon de la distinguer de la République indépendante de Serbie (*Republika Srbija*).

bes, Croatie et Slovènes. Les groupes ethniques les plus importants étaient les catholiques romains, les catholiques de rite byzantin, les orthodoxes serbes, les orthodoxes macédoniens, les orthodoxes bulgares et les musulmans. Dans chaque région il y avait un groupe dominant et des groupes minoritaires³.

Les groupes ethniques présents dans le Royaume revendiquèrent chacun l'autonomie locale. Alexandre, Roi de Serbie, essaya de contenir ces revendications par une politique de centralisation. Il modifia le nom de « Royaume des Serbes, Croatie et Slovènes » en 1929 et donna au pays simplement le nom de Yougoslavie. Il chercha à éliminer les tendances ethnocentriques en divisant le pays en sections locales limitées par des rivières et districts. En dissolvant le parlement pour instaurer une dictature personnelle, il espérait établir un gouvernement central fort.

Le Roi Alexandre fut assassiné le 9 octobre 1934 à Marseille par un groupe révolutionnaire macédonien, qui cherchait à créer une Macédoine élargie qui aurait inclus la Bulgarie et certaines parties de la Grèce et de l'Albanie. L'instabilité politique du pays et la politique de centralisation menée par le Roi avaient encouragé les gens à rechercher davantage l'autonomie. La Croatie l'obtint en 1939 à l'intérieur des territoires reconnus par le Roi Alexandre qui incluaient certaines parties de la Bosnie actuelle.

Quand la deuxième guerre mondiale éclata, la Croatie se rangea aux côtés de l'Allemagne et de l'Italie, tandis que la Macédoine était occupée par les troupes bulgares. Le Roi des Serbes quitta le pays et se réfugia en Grande Bretagne. Le mouvement des partisans de Tito recréa la Yougoslavie en 1943 et établit un régime communiste avec le soutien de l'armée russe.

L'histoire du pays entre 1918 et 1945, et plus tard sous le régime communiste, était ainsi marquée par des tensions entre groupes ethniques et mouvements indépendantistes. Aucun processus de réconciliation véritable ne vit le jour dans le pays. L'histoire était souvent falsifiée afin d'accuser tel ou tel groupe ethnique ou pour assurer la prédominance d'un groupe particulier. Le parti communiste devait rester sur ses gardes et pour sauvegarder l'intégrité territoriale du pays, inventa le « véritable ennemi ». Les termes utilisés pour identifier le véritable ennemi étaient : nationalisme, séparatisme, cléricalisme, légalisme. Les atrocités qui avaient eu lieu pendant la deuxième guerre mondiale étaient continuellement invoquées et on entretenait l'illusion de la « fraternité et unité des peuples yougoslaves » sans aucun effort réel de réconciliation.

Tout cela, ajouté à la chute du régime communiste, conduisit à la désintégration de la Yougoslavie. Malheureusement, cela conduisit également aux guerres cruelles qu'ont connues la Slovénie, la Croatie, la Bosnie et plus tard le Kosovo. La situation de cette région n'a pas encore été pacifiée et de nouvelles violences peuvent encore donner lieu à d'autres déplacements de populations.

A travers l'histoire, les exterminations ethniques ont été causées par des conflits armés ou par décision politique. Durant les années récentes, 50% de la population bosniaque ont été déplacés à l'intérieur du pays ou se sont réfugiés à l'extérieur. Des Serbes de Croatie, Bosnie et Kosovo ne sont pas encore retournés chez eux, on trouve encore des

³Voici la répartition de ces groupes dans les différentes régions : **Croatie** : Catholiques romains 87,8 % ; orthodoxes 4,4 % ; autres chrétiens 0,4 % ; musulmans 1,3 % ; catholiques de rite byzantin 0,9 % ; sans religion 5,2 % (recensement de 2001) ; **Bosnie Herzégovine**: Musulmans 40%, orthodoxes 31%, catholiques romains 15%, autres 14%; **Serbie**: Orthodoxes serbes 66%, musulmans 17%, catholiques romains 15%, protestants 2%; **Macédoine**: Orthodoxes macédoniens 64.7%, musulmans 33.3%, autres Chrétiens 0.37%, autres et/ou sans religion déclarée 1.63% (recensement de 2002); **Monténégro**: Orthodoxes 87%, musulmans 12%, catholiques 1%; **Kosovo**: Musulmans 79%, orthodoxes 20%, catholiques 1%; **Bulgarie**: Orthodoxes bulgares 82.6%, musulmans 12.2%, autres chrétiens 1.2%, autres 4% (recensement de 2001).

fosses communes contenant les corps de personnes non identifiées, massacrées par les troupes Serbes à Srebrenica. Ce sont là les conséquences des événements qui ont eu lieu dans cette partie du monde. Plusieurs criminels de guerre présumés n'ont toujours pas comparu devant le Tribunal International de La Haye. Certains, et des plus importants, sont responsables des crimes de guerre perpétrés en Bosnie, tels Karadzic et Mladic, qui sont considérés comme des héros par une grande partie des Serbes et des politiciens en place.

Original anglais
Traduit par Christian Uwe

Stjepan Kušan SJ
Katolicka crkva/JRS- Partizanska bb
6000 Ohrid - MACEDOINE
<stjepan.kusan@ffdi.hr>

Etre avec les pauvres Récit de la République Tchèque František Lízna SJ

Je suis né dans la République Tchèque en 1941 et je suis entré dans la Compagnie de Jésus en 1968 durant le Printemps de Prague. J'ai fait mes premiers vœux en 1972 en présence d'un jésuite, le Père Kovář, à l'aube, dans une paroisse éloignée et derrière les portes closes de l'église par peur de persécutions de la part de la police.

Dans ces jours sombres, la Compagnie de Jésus était entrée en clandestinité. Je faisais mes exercices spirituelles mensuelles pratiquement seul et seul le Père Koář me guidait. J'ai continué ainsi jusqu'à la chute du communisme.

De 1974 à 1989, les autorités m'emprisonnèrent quatre fois, me placèrent sous surveillance permanente et, occasionnellement, ils m'interrogeaient. Mais durant tout ce temps je n'ai pas signé de pacte avec le diable pas plus que je n'ai collaboré directement fût-ce dans mes moments de faiblesse.

Après mon ordination je n'ai pu célébrer que ma première messe. Des membres de la police secrète étaient présent mais il était aisé de les distinguer des fidèles. Je me suis dirigé particulièrement vers eux, j'ai placé mes mains sur eux et les ai bénis pour qu'ils deviennent des porte-parole du Christ grâce à l'intercession de la Vierge Marie. Puis, je travaillai comme prêtre ouvrier sous surveillance politique jusqu'en 1990. En même temps, j'étais au moins une symbolique présence jésuite bien que sans possibilité de vivre dans une communauté ni de profiter des fruits de la Compagnie dans le monde. Les contacts avec d'autres jésuites étaient sporadiques ; nous nous rencontrions essentiellement à des funérailles et aux anniversaires du Provincial. Les *Constitutions* et d'autres textes de formations étaient pratiquement inaccessibles.

Après mon ordination, j'ai travaillé comme ouvrier pendant seize ans et comme infirmier pendant quatorze ans. Dans l'ensemble, j'ai passé quatre ans et trois mois en prison. Vivre sous le régime communiste m'a protégé du formalisme et

de la faiblesse et m'a permis d'aller à l'essentiel. J'ai fait l'expérience d'une très forte communion avec Dieu et j'ai éprouvé de la consolation au fond d'une cellule de prison à Plzen-Bory où, à un moment, j'avais la possibilité de dire la messe quotidiennement et, de temps à autre, de recevoir en confession mes compagnons de prison. Faire la première semaine des Exercices en prison me plaçait dans des conditions exceptionnelles, vraiment idéales : quasi obscurité, froid, faim, planches de bois en guise de lit, travailler jusqu'à épuisement, humiliation par mise à nu, bruit encombrant de chiens qui aboient, langage impoli, claquement des portes de cellules et, de l'autre côté, la présence et la consolation tangibles de Dieu, avec la promesse qu'un jour viendra où les portes des prisons seront ouvertes et où nous serons comme des oiseaux, libres.

***Après mon ordination,
j'ai travaillé comme
ouvrier pendant seize
ans et comme
infirmier pendant
quatorze ans***

La vie, hors de la prison, avait un sens. Chaque jour, comme par rituel, j'allais au travail très tôt le matin, parcourais cinq kilomètres à travers les bois. Je travaillais avec les plus pauvres des pauvres, les handicapés mentaux et physiques. C'est là que pour la première fois j'ai été témoin d'un miracle. Il y avait un garçon que tout le monde évitait. Il avait du mal à se déplacer avec ses béquilles et prenait tout l'espace dans les corridors. Parce qu'il avait la bave, personne ne voulait s'asseoir à ses côtés pendant les repas. Un après-midi, pendant mon travail, je l'ai trouvé mourant. Tous les spasmes s'étaient estompés, il devenait plus beau et il était là, étendu devant moi, pareil à un ange. C'est ce genre d'expériences, plutôt que des textes académiques, qui m'empêche de douter de l'existence des miracles.

De manière générale, l'ère communiste m'a poussé à servir les pauvres y compris ceux que je rencontrais en prison. Il y avait très peu de prisonniers politiques après les années '60. La nation semblait prise dans un état de léthargie et de passivité. Un socialisme confus semblait fonctionner pour beaucoup de gens. Seule une très petite minorité de citoyens signa la Charte 77 -le Mouvement des droits de l'homme- et c'étaient essentiellement des gens résidant à Prague. Je l'ai signée, moi aussi, simplement pour suivre l'exemple du Père Arrupe, lutter pour la justice. Etant une minorité, nous devînmes la cible facile d'harassements et de persécutions. En prison nous étions isolés et je partageais parfois la cellule avec des tsiganes (les Roms) et des prisonniers qui avaient commis des crimes. Je me suis rendu compte qu'ils n'étaient pas si éloignés ou si différents de moi que cela, une prise de conscience qui ne se saurait peut-être pas opérée si je n'avais pas été mis en prison.

Après la chute du communisme, j'étais naturellement attiré par le service des prisonniers. L'idée de justice était toujours présente à mon esprit parce que j'avais vécu de près la corruption des tribunaux et je désirais ardemment faire passer le plus grand nombre possible de prisonniers de la gauche à la droite de la Croix du Christ. En outre, j'avais été un d'eux. J'avais donc de la sympathie et de la solidarité envers cette frange écartée de la population que d'autres ont du mal à comprendre.

Etonnamment, la liberté a compliqué beaucoup de choses. Il n'est pas facile d'être libre sans tomber une fois de plus sous l'esclavage lié à la perte de liberté occasionnée par l'ivresse du pouvoir, la soif d'argent et autres vices et tentations. À mon avis, au début de la nouvelle ère, la Compagnie de Jésus a gardé ses « vieilles habitudes » qui étaient des illusions pieuses et leurs jugements étaient embrumés par la fierté de croire que nous étions meilleurs que les autres. La réalité actuelle sape notre naïveté et parfois même elle suscite chocs et désarrois.

***Étonnamment, la
liberté a compliqué
beaucoup de
choses***

L'ironie c'est que je suis heureux de ce que l'ère totalitaire m'ait conduit, ou m'ait placé avec les pauvres au point d'être devenu l'un d'eux. Depuis l'époque de mes 19 ans, quand pour la première fois je fus mis en prison pendant sept mois pour avoir descendu le drapeau rouge, je fais partie de ceux qui sont méprisés et persécutés. Je sympathise avec les gens qui sont en marge de la société parce que j'ai partagé leur condition. Aujourd'hui j'ai du mal à accepter une Compagnie de Jésus qui n'a ni fonds ni volontaires en quantité suffisante pour un véritable travail avec les pauvres. C'est irréaliste de croire que les frères exceptionnellement bien éduqués trouveront, à côté du parcours académique, un chemin qui les conduira vers les pauvres, les moins doués, ceux qui sont délaissés sans bénédiction divine spéciale. Trouverons-nous un jour le chemin qui mène vers ce Jésus né dans une étable ou seulement le Jésus virtuel des écrans lumineux d'un ordinateur dernier cri ? Pourrons-nous entendre les paroles lancés d'une fenêtre grillagée d'un hôpital psychiatrique d'une grande ville, comme cela m'est arrivé un jour : « Père Papa ! Merci beaucoup pour votre visite. Merci beaucoup ». Le cri de cette femme emprisonnée a rempli mes yeux de larmes même dans ma solitude.

Personnellement, je ne pense pas qu'il y ait une autre solution pour la Compagnie de Jésus que celle-ci : « être avec » les pauvres aussi souvent que possible, fût-ce au risque de perdre le confort de notre environnement et la 'garantie' de notre sécurité ; ou, à tout le moins, « être pour » les pauvres au lieu de fermer tranquillement la porte et la fenêtre au nez des pauvres et des délaissés. Cet acte d'exclure l'humanité pourrait, à mon avis, conduire à l'extinction progressive de la Compagnie de Jésus -les fils de celui qui vint à Rome avec quelques pièces de monnaie dans la poche et qui mourut dans la plus grande pauvreté, Saint Ignace.

Pour conclure je propose de réfléchir sur ces suggestions :

- chaque jésuite devrait travailler avec les pauvres ou rendre visite aux malades une fois par semaine
- ou devrait faire cela chaque année pendant un mois.

Vyšehorky 1.03.2007

Original anglais
Traduit par Christian Uwe

František Lízna SJ
Duchovní služba S.I.
Vyšehorky č. 6
789 85 Mohelnice
REPUBLIQUE TCHEQUE

L'action sociale en Pologne : un cheminement personnel

Mieczysław Łusiak SJ

Je suis né le 11 décembre 1964 à Nakło nad Notecia et je suis entré dans la Compagnie de Jésus à 19 ans. Après deux ans de noviciat à Kalisz, j'ai passé les trois années suivantes à la Faculté de Philosophie de Cracovie et, après cela, à la Faculté de Théologie à Varsovie où j'ai obtenu une maîtrise de Théologie. J'ai ensuite passé deux autres années à l'Institut de spiritualité de l'université Grégorienne à Rome. J'ai été ordonné prêtre en 1994.

Après mon ordination j'ai été nommé Socius du maître des novices à Gdynia et j'enseignais en même temps le catéchisme dans une des écoles publiques locales. De 1996 à 2000 j'étais chargé de la promotion des vocations dans la Province jésuite de Wielkopolsko-Mazowiecka. En 2001 j'ai fait le Troisième an dans la ville espagnole de Salamanque, après quoi j'ai été nommé supérieur d'une communauté jésuite à Bydgoszcz, curé de paroisse et directeur de la maison de retraite de Sucha, près de Bydgoszcz, et je résidais à la maison située dans la même ville. En 2005, mes fonctions de curé de paroisse me furent retirées et on m'en proposa deux autres dans lesquelles je suis encore engagé. J'ai fait mes derniers vœux le 8 décembre de l'année dernière.

Je dois admettre qu'avant d'assumer la responsabilité de supérieur et de curé de paroisse, l'aspect « justice » de notre charisme n'était pour moi qu'une abstraction. Peu après ma nomination, j'ai eu le privilège d'être confronté à la réalité des pauvres, ceux qui sont relégués dans les marges de la société. Quand j'ai commencé mon travail à Bydgoszcz, l'économie du pays en Pologne était dans une situation de crise ; des changements avaient été conduits de façon très inefficace par ceux qui étaient au gouvernement après l'ère communiste. Le taux de chômage était très élevé. Jour après jour les gens venaient à notre maison située au centre ville pour demander de l'aide, souvent les commodités de base. Pendant quelques mois j'ai essayé seul de prendre soin de ces personnes. J'ai eu de longues conversations avec elles. J'essayais de connaître leur vraie situation, sachant que nombre d'entre eux essayaient de tricher parce que la mendicité leur apparaissait comme une issue facile. En ce qui concerne ceux là, il est difficile de savoir lequel des deux problèmes était le plus important : le manque d'argent ou le manque d'éthique.

Je me suis vite rendu compte que seul je ne pouvais pas grand-chose et j'ai commencé à chercher des collaborateurs laïcs. Avec leur aide, j'ai ouvert un centre d'aide, qui distribue à manger et des vêtements aux démunis, ainsi que de l'aide financière aux familles en situation de crise ou aux personnes qui étaient complètement seules au monde. L'aumônerie auprès des chômeurs contribua à trouver de l'emploi, du soutien spirituel et psychologique ainsi que du soutien juridique gratuit. Nous avons également dirigé un centre de lutte contre l'alcoolisme. J'ai essayé d'ouvrir une société coopérative sociale, une petite entreprise qui aurait offert des services de réparations, de construction, de propreté et des services similaires afin de créer de l'emploi durable pour les

chômeurs. Malheureusement, cela n'a pas abouti. Je ne suis pas parvenu à trouver les bons collaborateurs prêts à prendre la responsabilité de la diriger. Le seul homme que j'ai pu trouver pour m'aider à prendre la charge de cette entreprise s'avéra être un voleur et un escroc.

Un autre domaine de l'activité sociale dans laquelle j'étais engagé à la même époque prit un tournant différent. En 1981, pendant la guerre lancée en Pologne par le régime de Jaruzelski contre le mouvement de la Solidarité, un supérieur de notre communauté de Bydgoszcz avait travaillé comme aumônier de la NSZZ Solidarnosc pour la région de Bydgoszcz. J'eus la joie de prendre la relève de mon prédécesseur, continuant la tradition de célébrer la messe mensuelle pour la Patrie le 13 de chaque mois en commémoration des événements de décembre 1981. Jusqu'à ce jour, ce service me procure beaucoup de joie. Je viens d'un milieu anti-communiste et mon propre frère fut fait prisonnier politique durant la guerre contre Solidarnosc. Aujourd'hui encore, je me rappelle très bien comment notre maison fut fouillée, comment mon frère fut arrêté, les jours d'incertitude au sujet de l'endroit où on avait pu l'emmener et ce qui avait pu lui arriver ; mais aussi les visites à la prison et un procès, parfaite parodie de la loi et de la justice. Avec les membres actifs de la Solidarité j'ai rapidement trouvé un langage commun. Ils devinrent un soutien précieux pour les activités sociales que j'avais entreprises. De mon côté je pouvais leur offrir des idées nouvelles sur la formation du caractère à travers les retraites annuelles dans notre église pour les gens de la Solidarité et un Chemin de croix dans les rues de la ville, depuis le siège de la NSZZ Solidarnosc de la région de Bydgoszcz jusqu'à notre église.

Dans le même temps, je m'impliquai de façon imprévue dans un projet d'aide aux personnes alcooliques. Cela a commencé quand j'ai accepté de mettre une chambre de notre communauté à la disposition des réunions des AA (Alcooliques Anonymes). Très vite, les participants à ces réunions nous suggérèrent d'organiser des retraites dans notre maison de Sucha (dont je suis le directeur) adressées spécifiquement aux personnes alcooliques. J'ai accepté avec plaisir parce que j'avais conscience du besoin qu'ils avaient d'un soutien spirituel, de l'importance pour une profonde relation avec Dieu de rester sobre et du besoin de reconstruire l'harmonie détruite par l'alcool. Et je ne me trompais pas. Cette retraite vint donc comme le fruit du hasard. La première année il y eut seulement deux sessions sur deux week-ends et seuls 10 personnes y participèrent. Aujourd'hui la retraite a lieu une fois par mois avec chaque fois autour de 20 participants, juste le nombre de personnes que nous pouvons accueillir en hiver dans notre maison de retraite. Il y a plus de personnes désireuses de participer que de places disponibles et en raison d'autres devoirs, je ne peux pas diriger personnellement ces retraites aussi souvent que je l'aurais souhaité. Les retraites font l'admiration de plusieurs thérapeutes travaillant dans les centres publics de désintoxication. En effet, eux-mêmes ils nous recommandent aux personnes qu'ils accueillent. Près d'une douzaine de

***Je viens d'un milieu
anti-communiste et
mon propre frère fut
fait prisonnier
politique durant la
guerre contre
Solidarnosc***

personnes alcooliques et de thérapeutes ont fait les Exercices spirituels de Saint Ignace dans notre maison de Sucha.

Depuis le début j'étais convaincu que tout programme d'aide aux pauvres devrait amener les pauvres eux-mêmes à aider les autres. La délégation pourrait ne pas être le moyen le plus efficace mais en matière d'assistance elle est utile et incontournable. Lorsque nous aidons les malades, nous pouvons parfois être amenés à les porter sur nos épaules, mais nos efforts visent à leur permettre de se remettre sur pied. Avec les pauvres ce n'est pas différent. Pour ramener quelqu'un à la vie normale on est obligé de formuler quelques exigences même quand les uns protestent en affirmant : « j'ai droit à tout ». L'attitude qui consiste à dire « J'ai droit à tous les bienfaits » est l'un des pires effets du communisme qui était un système fondé tout simplement sur cette idée (J'ai droit aux mêmes choses que les bourgeois). Il était clair pour moi, et il le reste aujourd'hui, que l'aide sociale dans la Pologne post-communiste devrait chercher à éradiquer cette « maladie », je veux dire cette attitude de dépendance. C'est pour cela que depuis le début j'ai essayé d'inciter ceux qui avaient longtemps été au chômage à travailler pour les autres. Cela n'est presque jamais gratuit mais est-ce que devrions-nous attendre des gens qui mangent le même plat jour après jour, des gens à qui on a coupé l'électricité parce qu'ils n'ont pas d'argent pour payer leurs factures ? Au lieu de recevoir passivement l'argent qu'on leur donne, les gens qui se sont dirigés vers nous étaient invités à travailler avec les prêtres pour construire un nouveau centre de communauté pour les enfants et à moderniser le centre de retraite. Les choses ont évolué à telle enseigne que j'ai vite arrêté de parler du ministère sacerdotal des chômeurs et j'ai commencé à appeler ce groupe la Communauté de la Solidarité. En choisissant cette désignation je voulais faire passer ce message que les gens qui cherchent de l'aide ne sont pas séparés de ceux qui essaient de les aider, que ce n'est pas moi seul qui construit les structures d'aide comme des institutions mais qu'il s'agit plutôt d'une famille. Je sais que cela ne s'est pas toujours passé de la manière que je voulais, mais parfois oui, cela a été le cas.

Ce rêve de la solidarité entre celui qui a besoin d'aide et celui qui cherche à l'aider a été réalisé en faisant de notre maison de retraite de Sucha une communauté ouverte aux personnes alcooliques en thérapie et sans abri. J'ai admis des personnes issues des marges de la société dans notre communauté jésuite même. Dans le même temps, d'autres personnes laïques sont venues, qui étaient « riches » et qui voulaient, d'une manière ou d'une autre, être avec ces gens. C'est ainsi que la communauté fut créée. Elle compte aujourd'hui sept résidents permanents (dont deux jésuites) et beaucoup de membres qui l'assistent. Je dois avouer que vivre avec les pauvres (je veux dire par là des personnes alcooliques et sans abri) a été une des plus riches expériences de mes 24 ans de religieux. Je n'aurais jamais cru qu'une telle expérience m'apporterait tant de choses. En même temps c'est une expérience très difficile. Cela a été très

***Tout programme
d'aide aux pauvres
devrait amener les
pauvres eux-
mêmes à aider les
autres***

même fierté et la même estime de soi que tout autre, et toute forme d'exclusion porte atteinte à cette dignité. Pourtant, chercher les causes de cette exclusion (qui ne sont pas nécessairement à trouver dans les structures sociales) m'entraîne sur des terrains inhabituels, me rapproche davantage de Dieu et m'aide à le trouver.

Sans aucun doute, beaucoup de jésuites en Pologne ont fait la même expérience. Cependant, je me demande parfois, en réfléchissant, si nous ne cherchons pas à nous défilier quand nous sommes face-à-face avec l'action sociale. On parle très peu de cet engagement, cela semble quelque peu embarrassant. Mais il est aussi vrai que cet engagement est rare parce que nous ne savons pas comment nous y prendre, ou parce que nous craignons qu'il ne prenne le temps que nous devrions consacrer à l'évangélisation. Toutefois, l'expérience m'a appris qu'on peut tout apprendre chemin faisant et que l'action sociale ne nous distrait pas de notre tâche d'évangélisation, au contraire, elle est une excellente opportunité d'élargir et d'approfondir le processus d'évangélisation.

***Je me demande
parfois, si nous ne
cherchons pas à nous
défiler quand nous
sommes face-à-face
avec l'action sociale***

Original anglais
Traduit par Christian Uwe

Mieczysław Łusiak SJ
Supérieur Rezydencja Księży Jezuitów
pl. Kościeleckich 7
85-033 Bydgoszcz – POLOGNE
<mlusiak@jezuici.pl>

Apostolat social : les débuts en Europe de l'Est

Robin Schweiger SJ

1. Lumière naissant des ténèbres

Je voudrais vous partager une histoire stimulante de l'apostolat social dans notre Assistance de l'Europe de l'est (EOR)¹. Il est difficile de raconter cette expérience où s'entremêlent les joies et les peines. Les peines, parce que durant de nombreuses années sous le régime communiste, cet apostolat n'a pas pu être développé comme ailleurs dans le monde, surtout après la 32^{ème} CG. Mais il existe toutefois des joies parce que la chute du mur de Berlin en novembre 1989, a symbolisé un changement radical pour toutes les institutions et structures, quelles soient sociales, économiques ou politiques. Dans cette partie du monde cela a signifié le début d'un nouveau chapitre dans notre façon de vivre. La

¹Notre Assistance comprend les Provinces suivantes : Bohême, Croatie, Pologne (2 Provinces), Roumanie, Slovaquie, Slovénie, ainsi que la région russe. Alors que la plupart des Provinces sont définies par leurs frontières étatiques, cela n'est pas le cas de la Croatie qui inclut la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, la Serbie (avec le Kosovo), la Macédoine et la Bulgarie. La région russe couvre toutes les républiques de l'ancienne URSS.

réflexion a commencé à évoluer. Ce qui auparavant semblait impensable, devint possible. C'était une expérience de lumière et d'espoir émergeant des ténèbres du régime.

Cette transition d'un système politique à un autre nouveau a été pénible pour tous. Certains s'attendaient à des changements immédiats et ont été déçus lorsque leurs espoirs ne se sont pas réalisés tout de suite. Pour beaucoup, il a été très difficile d'accepter que, même après la chute du régime, les anciens communistes se soient emparés du pouvoir de façon démocratique, à travers des élections. Seul le nom du parti a été changé. D'autres étaient attachés au 'bon vieux temps' (du régime) lorsque tous avaient un emploi et que l'Etat s'occupait de 'penser' et 'prenait soin' de vous. Il n'y avait alors aucun souci au plan de la sécurité sociale ou des soins de santé.

Malgré tout dans l'ensemble, les gens sont satisfaits de ce qui est arrivé, même si les effets du vieux régime se font encore sentir à travers certaines personnes et certaines structures et institutions politiques. Même l'Eglise a dû faire face aux conséquences du passé². Il n'a pas été facile de redéfinir et d'ajuster son rôle et sa mission dans la nouvelle réalité

démocratique. Mais le véritable problème et la question qui nous est posée à nous Jésuites est la suivante: avons-nous profité pleinement du fait que le contexte de notre travail, à savoir le monde, a changé et que la Compagnie de Jésus peut répondre aux questions de foi et justice dans un nouveau contexte politique, d'une manière différente et plus mûre qu'auparavant ?

Les effets du vieux régime se font encore sentir à travers certaines personnes et certaines structures et institutions politiques

2. Le développement de l'apostolat social : une semence pour une société plus juste dans l'avenir

La première forme organisée d'apostolat social au niveau de l'Assistance est née lors d'une rencontre à Prague, la capitale de la République Tchéque, en janvier 1996. Je suis reconnaissant envers le Père Michael Czerny, alors Secrétaire du SJS à la Curie, d'avoir pris l'initiative d'organiser cette rencontre. Pour la première fois, les Jésuites n'avaient aucune difficulté à voyager, personne n'avait peur d'être observé ou contrôlé par l'œil (in)visible et/ou par la 'main' de la police. Ce fut une rencontre importante quant à son contenu, mais également pour créer des liens personnels et pour le *compagnonnage* en Christ des Jésuites oeuvrant dans le domaine social ou désirant travailler au niveau de l'apostolat social. Pour plusieurs d'entre nous, c'était la première fois que nous pouvions partager librement la souffrance et les peines que nous avons vécues pendant de si nombreuses années (des décennies dans le cas des Jésuites plus âgés) sous le régime communiste. La réunion de Prague préparait la rencontre mondiale sur l'apostolat social de 1997 à Naples, en Italie. C'était la première fois que nous pouvions échanger sur le travail accompli dans notre Assistance.

²Dans certains pays, l'Eglise a dû faire face à la douloureuse réalité de la collaboration de certains prêtres et évêques avec le régime.

Pour la première fois, nous pouvions réfléchir sur une planification future et sur l'action au service de l'apostolat social dans nos Provinces et dans notre Assistance. La rencontre mondiale de Naples a suscité beaucoup d'enthousiasme et nous a permis de prospecter le développement de l'apostolat social dans notre coin du monde.

La rencontre mondiale de Naples a été importante pour la croissance de l'apostolat social dans nos Provinces et notre Assistance. Ce fut une occasion unique pour différents délégués de notre Assistance de prendre contact³ avec les questions brûlantes touchant au tandem foi et justice. Ce fut également l'occasion de découvrir les différentes œuvres jésuites à travers le monde et ce que les universités et centres sociaux jésuites font et suggèrent dans le domaine de la réflexion et de l'action sociales.

L'un des désirs les plus forts exprimés durant cette réflexion à la fin de notre première rencontre à Prague et qui a été confirmé lors de celle de Naples, concernait la continuité de nos réunions au niveau de l'Assistance. La question n'était pas simplement de savoir où et quand se rencontrer, mais aussi la mise en place de l'organisation et les thèmes que nous devons aborder. Une décision très importante a été prise lors de la rencontre napolitaine. Nous avons mis en place une petite commission pour l'apostolat social dans notre Assistance. A partir de 1997, cette commission a préparé, avec l'aide du Secrétariat social de la Curie, de nombreuses rencontres visant à développer l'apostolat social dans notre partie du monde. Depuis 1997, nous nous sommes rassemblés en Croatie (98), en Pologne (PMA, 1999 et 2000), en Slovénie (2001), en Croatie (2002), en Slovaquie (2003), en Pologne (PME 2004), en Roumanie (2005). La première rencontre européenne entre les trois 'piliers' de l'apostolat social : JRS, Mission Ouvrière et Eurojess, a eu lieu en Slovénie en 2004 ; la deuxième a eu lieu en 2007 en Slovaquie.

Ces rencontres, une sorte de pèlerinage à travers différentes Provinces de notre Assistance, constituaient aussi une opportunité pour les connaître et stimuler un processus de réflexion et d'action sur les questions sociales en vue d'une société plus juste. Des groupes provinciaux ont été mis sur pied afin de préparer ces rencontres auxquelles les scholastiques, les Pères, les Frères et les Provinciaux étaient invités. A chacune des rencontres, nous avons le temps durant 3-4 jours de partager nos expériences, de réfléchir sur la promotion et 'l'élaboration' du travail ou secteur social de chaque Province. Nous avons toujours mis l'accent sur l'importance du rôle du coordonnateur de l'apostolat social et de la commission sociale de la Province. A chaque rencontre certains thèmes d'intérêt général permettaient d'inviter des Jésuites ou des collaborateurs religieux ou laïques à intervenir. Les questions suivantes ont fait l'objet de nos rencontres :

***Ces rencontres, une
sorte de pèlerinage
à travers différentes
Provinces de notre
Assistance***

³ Pour certains délégués, cela constituait la première opportunité de rencontrer des Jésuites provenant d'autres continents où l'apostolat social s'est développé depuis des décennies.

- Analyse sociale, afin d'acquérir des outils pour observer et analyser la situation de nos pays.
- La lettre du Père Général sur l'apostolat social pour l'année jubilaire, en tant qu'inspiration et source d'encouragement pour la réflexion et l'action dans nos Provinces.
- La question du développement durable, issue du Sommet mondial sur le développement durable en Afrique (Johannesburg, 2002).
- De quelle façon le livre sur « les caractéristiques de l'apostolat social », publié par le Secrétariat social de la Curie, peut être utilisé pour stimuler notre façon de vivre l'apostolat social.
- La question de l'Europe, quand de nombreux pays étaient en processus vers l'adhésion à l'UE, qui se réalisa en 2004.
- La question de l'immigration. Cette énorme problématique devient de plus en plus pressante parce que l'UE est devenue une terre promise pour de nombreuses personnes et que nos pays sont devenus la frontière extérieure de l'UE après 2004.
- Le rôle de la Compagnie de Jésus dans l'établissement de liens entre l'Eglise et la société civile pour l'avènement d'un monde meilleur.

La rencontre sur la réflexion et la planification qui a eu lieu avec les Provinciaux de l'Assistance EOR en Pologne (Falenica 2002) et à laquelle j'ai participé, a été un moment important pour notre Assistance. J'ai reçu beaucoup d'appui du « sommet », à savoir des Provinciaux, alors que nous discutons de ce 'nouvel' apostolat de notre Assistance. La question étant : que devons-nous faire maintenant, nous Jésuites engagés au niveau de l'apostolat social, plus particulièrement la jeune génération, ou encore nous Jésuites en lien avec des laïcs engagés au niveau du travail social à partir 'd'en bas', si je peux me passer l'expression ? Serons-nous davantage proactifs et créatifs face aux changements, aux défis urgents et en abordant les nouvelles questions sociales pour bâtir une société meilleure et plus juste ?

3. La réalité d'aujourd'hui

Après une première phase d'enthousiasme, je perçois maintenant une sorte de résistance, un manque de créativité, une certaine lassitude et passivité dans l'apostolat social. Je voudrais souligner quelques signes qui illustrent mon propos. Ceux-ci peuvent être surmontés avec de la bonne volonté et une vision claire de l'avenir de cet apostolat à différents niveaux.

- Dans la plupart de nos Provinces, il y a des coordonnateurs sociaux⁴, mais ils sont surchargés par d'autres tâches ou missions donnés par les Provinciaux. Dans quelques Provinces, il existe des commissions sociales qui se rencontrent

***Je perçois maintenant
une sorte de résistance,
un manque de
créativité, une certaine
lassitude et passivité
dans l'apostolat social***

⁴Dans les plus petites Provinces de notre Assistance, il est difficile de nommer un coordonnateur social, parce qu'il n'y a pas de jeunes Jésuites ou parce que personne ne se montre intéressé.

régulièrement. Celles-ci apportent un immense soutien au coordonnateur de leur Province.

- Un bon nombre de Jésuites ont laissé l'apostolat social à la demande de leur Provincial, pour différentes raisons. Cela rend très difficile la planification structurée de cet apostolat.
- Il est vrai aussi que dans cette partie du monde, l'apostolat social n'est pas une grande priorité parmi les Jésuites et les Provinciaux. Cet état de fait est une conséquence de notre passé, en particulier par le fait que le rôle de l'Église est perçu comme devant répondre seulement aux besoins de sacrements de la population. Être au service des besoins sociaux de la population, en tant qu'un service de foi qui promeut la justice, n'est pas encore développé comme concept important.
- Quelques Jésuites, qui travaillaient dans le secteur social, ont quitté la Compagnie de Jésus, peut-être parce que ce domaine d'action semble trop 'dangereux'. Pour la même raison, il y a une certaine résistance à envoyer d'autres jeunes Jésuites travailler dans l'apostolat social ou étudier les questions sociales. Le nombre de Jésuites de notre Assistance qui ont terminé des études supérieures en sciences sociales au cours des dernières années ou qui ont été envoyés étudier cette matière, peut être compté sur les doigts d'une seule main.
- Je constate une certaine passivité parmi les Jésuites, une absence de créativité lorsqu'il s'agit des questions d'ordre social. On peut également remarquer une certaine crainte à engager le dialogue avec la société civile. Le Service jésuite pour les Réfugiés (JRS) a accompli un travail extraordinaire auprès de la population affligée par la guerre dans les Balkans. Mais il reste difficile de trouver des Jésuites⁵ qui veulent travailler avec le JRS et avec les personnes vivant dans les centres de détention ou les lieux d'asile. Ces personnes étaient en route vers une vie meilleure dans l'UE, mais se sont retrouvés dans une situation nouvelle et extrêmement difficile. Néanmoins, le JRS demeure encore l'aspect le plus 'visible' de l'apostolat social dans cette partie du monde; mis à part l'OCIFE à Varsovie, l'unique centre social de notre Assistance.

L'apostolat social est né difficilement dans notre région du monde. Il a grandi grâce à beaucoup d'initiatives au plan local, avec la grâce de Dieu et le soutien des Provinciaux. Est-il temps maintenant de prendre une approche plus courageuse envers les questions et les problèmes sociaux ? Je dirais, oui ; sinon, nous courons le danger de voir 'disparaître le secteur social', comme nous l'a laissé entendre le Père Général lors de la rencontre des coordonnateurs de notre Assistance en 2003⁶ et avec celui-ci, la dimension sociale de notre travail comme Jésuites.

Avons-nous le courage d'affronter la réalité ? Nous pourrions, espérons-le, discuter de cela entre Jésuites de notre Assistance lors de notre deuxième

⁵Je pense surtout à la Pologne qui possède la plus longue frontière avec l'UE et le plus grand nombre de Jésuites de notre Assistance. Le JRS n'y a pas (encore) été fondé !

⁶Le Père Général a également répété cette préoccupation lors de la réunion de l'Assistance en 2004.

rencontre européenne avec le JRS, la *Mission Ouvrière* et Eurojess en Slovaquie au cours de l'été prochain, afin de planifier la seconde phase de l'apostolat social de notre Assistance.

Original anglais
Traduit par Christine Gauthier

Robin Schweiger SJ
Vodnikova 279
1117 Ljubljana – SLOVENIE
<robin.schweiger@rkc.si>

Les sources de la vie Viktor Vitvitskyy SJ

Ceci est un récit qui explique comment la bonté naît et s'incorpore à la vie. Ses fruits aussi, que sont la présence et l'amour de Dieu, sont toujours présents malgré les difficultés variées. C'est un récit sur la foi qui fait disparaître le mur de l'incompréhension et avec le désir de justice, donne envie d'ouvrir en soi de nouveaux horizons. Il faut souligner que la possibilité de mettre en évidence un thème comme celui-ci est déjà un acte de justice, parce que les faits dont nous parlerons ne doivent pas être oubliés et ne peuvent pas ne pas toucher notre cœur. Ce qui me pousse à continuer à écrire ce récit c'est la foi dans l'amour sans limites que le Seigneur a pour nous et surtout pour ces personnes qui sont plus petites, plus faibles et qui ont davantage besoin d'aide.

Mais avant de continuer, je voudrais m'arrêter sur un point intéressant. Ayant su que l'article aurait décrit leur vie, les personnes handicapées ont été très contentes que d'autres s'intéressent à elles, aux difficultés qu'elles vivent et de se sentir utiles et non abandonnées...

Je m'appelle Viktor. Je suis entré dans la Compagnie de Jésus il y a sept ans et maintenant je suis sur le point de finir mon magistère à Leopoli, en Ukraine. Je suis né dans les dernières années de l'Union Soviétique, mais je me rappelle assez mal tout ce qui s'est passé durant le communisme en Ukraine. Ses traces terribles sont restées en revanche sur cette terre pendant de nombreuses années encore. Tout ce qu'on entend souvent sur l'Ukraine, sont des informations concernant surtout les problèmes économiques, la déstabilisation du gouvernement, le grand nombre de chômeurs et d'autres choses de caractère négatif. Cependant, il y a aussi des choses dont les Ukrainiens peuvent être fiers. Le pays, grâce à sa culture et à une histoire très ancienne, survivant aux diverses agressions de la part de ses voisins, a réussi à conquérir l'indépendance et à faire les premiers pas vers la démocratie. Il y a quelques années, nous avons entendu parler de la « révolution

Ce qui me pousse à écrire c'est la foi dans l'amour sans limites que le Seigneur a pour nous et surtout pour ces personnes qui sont plus petites, plus faibles et qui ont davantage besoin d'aide

orange », de l'enthousiasme et de la volonté avec lesquels les Ukrainiens défendaient leurs droits et leur liberté. Franchement, quand on regarde et que l'on suit le parcours de ce peuple, certaines choses sont vraiment étonnantes. Je ne le dis pas seulement parce que je suis Ukrainien, je le dis surtout parce que je sens bien ce désir de ne jamais baisser les bras face à n'importe quel problème. Où trouver la force de dépasser les divers obstacles et les interdictions que le peuple a rencontrés au long de son histoire ? Où sont les limites de l'espoir de la possibilité d'une vie meilleure ? etc. Ce sont les questions qui naissent quelquefois chez les personnes qui connaissent peu l'Ukraine. Certainement et sans exagérer, je pourrais affirmer que dans le cas de mon pays, la seule source où l'on pouvait puiser de la force, c'était la foi. A mon avis, c'est une réalité qui ne doit pas être expliquée, ni qui peut donner tout de suite la réponse à tout ce qui s'est passé dans le contexte. Non, c'est un fait qui veut être évident, rester à la lumière et non chercher à se cacher dans les ténèbres.

La culture ukrainienne a eu beaucoup d'enseignants qui ont cherché la manière non seulement de donner, mais aussi de savoir recevoir ou partager tout ce que le peuple a recueilli au long de son histoire. Parmi eux, je pourrais dire quelques mots sur les jésuites et sur leur manière de procéder dans une réalité totalement diverse de celle qu'ils rencontraient auparavant. Le rôle des jésuites apparaît très divers. Certains les ont accusés d'être la cause de la scission de l'Eglise en Ukraine, d'autres les considéraient comme des personnes dangereuses et perfides. Mais malgré cela, les jésuites ont fait un travail important dans le domaine de l'éducation, ils ont ouvert des pharmacies, organisé des secours économiques pour les plus pauvres etc. En 1923, quand l'encyclique *Ecclesiam Dei* de Pio XI pour le soutien aux catholiques de rite oriental a été proclamée, les jésuites ont tout de suite répondu à cette nécessité, préparant leurs membres à porter le Christ de la manière la plus proche et adaptée aux Ukrainiens et à leur culture.

Après la chute du régime soviétique, la Compagnie a recommencé avec une nouvelle vigueur son service de Dieu et de la population. Les moments difficiles que le pays est en train de traverser sont aussi un défi pour les jésuites. Aller et offrir de l'aide, être proche, frapper aux cœurs de ceux qui sont très loin du Christ, chercher et consoler les personnes qui ont perdu des parents à l'étranger. Accueillir et partager la nourriture quotidienne avec ceux qui fuient l'injustice, et ainsi trouver le vrai sens et la valeur des mots très familiers à tout jésuite : « aimer et servir ».

Personnellement, je ne m'étais jamais intéressé aux personnes handicapées. Tout ce que je savais et ressentais pour elles, c'était seulement de la compassion, rien d'autre. J'ai pu m'ouvrir et m'approcher de cette nouvelle réalité il y a de cela deux ans, au début de mon magistère à Leopoli.

De tristes statistiques disent que dix pour cent de la population mondiale sont constitués de personnes handicapées, dont trois millions en Ukraine. Il a été établi que l'une des causes de cette situation est la crise économique, qui amène avec elle un niveau de vie bas; puis les problèmes écologiques, les maladies, etc. En général, cette partie de la société est très faible, et c'est particulièrement évident

en Ukraine, où les handicapés ne sont pas assez protégés par le gouvernement. Toutes ses tentatives d'améliorer les domaines de l'éducation, de la culture, de l'information sur leurs propres droits et de préparer les handicapés à la vie dans la société sont bien misérables. Pour cette raison, les gens qui ont des besoins spécifiques et surtout ceux qui leur sont proches, ne cherchent plus le soutien du gouvernement, mais comptent sur leurs propres forces et sur l'aide des bienfaiteurs. Ainsi naissent les nouveaux centres caritatifs pour les handicapés. Malheureusement, en Ukraine, ces centres sont peu nombreux et chaque jour de leur existence amène de nouvelles perspectives et aussi de nouvelles difficultés à affronter.

Je n'avais jamais réussi à imaginer comment il était possible pour les personnes handicapées d'avoir une vie active et bien remplie

J'ai connu le centre caritatif pour l'éducation et la réhabilitation « GERELO » pour la première fois en 2005 et tout ce que j'y ai vu m'a beaucoup fait réfléchir et a provoqué des changements dans ma vie. On dit de ne pas tirer de conclusions hâtives : en ce moment moi aussi je pourrais dire que je suis tout à fait d'accord avec cette sagesse. Je n'avais jamais réussi à imaginer comment il était possible pour les personnes handicapées d'avoir une vie active et bien remplie avec toutes les limitations auxquelles elles sont soumises. En approchant cette réalité, je me suis aperçu que la plénitude de la vie ne s'exprime pas seulement en faisant beaucoup et bien, mais il y a quelque chose de plus et c'est la capacité d'être heureux à chaque instant de la vie qui nous est donnée ; et moi je devrais faire la même chose – la donner aux autres pour les rendre heureux. L'activité du centre privilégie en premier lieu les besoins des personnes : mettre à leur disposition toutes les possibilités de se former, les aider à avoir confiance en elles, leur enseigner à accepter leurs propres limites pour savoir vivre avec et trouver le propre moyen de s'exprimer. Ici naissent les nouveaux talents, les idées, les drames, les histoires et les poésies. Chaque année, le centre organise une exposition de peintures qui, par leur profondeur, peuvent nous ouvrir le monde des personnes handicapées et leurs attentes.

Les technologies modernes nous offrent souvent la possibilité de voir d'en haut le monde et sa beauté. Malheureusement, nous ne pensons pas souvent à la manière dont ce monde se présente vu d'un fauteuil roulant. Certains pensent que la vie et les problèmes des handicapés doivent être très difficiles. Sans doute cela est vrai ; mais à mon avis le côté tragique est ailleurs. Il se pourrait en effet que ce ne soient pas leurs propres limites qui les rendent malheureux, mais notre attitude envers eux, qui les confine dans un coin de solitude et de désespoir. Ils sont très sensibles à tout ce qui se passe autour d'eux, surtout à ce qui se passe dans leur cœur. Le premier amour, la déception, les problèmes en famille, le manque d'amis, exigent une réaction qui pourrait aussi à travers ses conséquences être désagréable.

En parlant avec les personnes handicapées, leur profonde vie spirituelle est sans aucun doute mise en évidence. Je n'aurais jamais pensé que des mots qui me sont si familiers comme « le Seigneur t'aime », « il nous a créés à Son image » etc.,

pouvaient provoquer chez les handicapés une attitude étrange, un peu confuse. Combien de temps, de travail et de grâce faut-il pour trouver une réponse à la question qu'ils se répètent si souvent dans leur cœur : « pourquoi m'as-tu créé comme cela, pourquoi moi ? ». S'accepter comme on est, signifie souvent reconnaître la raison pour laquelle Dieu nous a créés : donner un sens à tout ce qu'Il nous a donné et répondre avec joie à Son appel. Je pense qu'il n'est pas nécessaire de démontrer comme cela peut parfois être difficile.

Voici deux histoires, deux vies, qui témoignent de la difficulté d'ouvrir nos cœurs aux autres, de voir dans le monde la création de Dieu, d'écouter la voix de notre prochain et de ne pas refuser la main qui nous est tendue.

Je m'appelle Roman, j'ai 29 ans. J'habite à Leopoli dans une maison pour handicapés et personnes âgées. Pour moi c'est très difficile quand on m'ignore, seulement parce que je suis handicapé. Les autres ne réussissent pas à comprendre comment nous sommes et à donner de la valeur à notre vie et à nos besoins. A mon avis, si un jour nous, les personnes handicapées, n'étions plus là, personne ne s'en préoccuperait beaucoup. Pour certains, les handicapés sont une honte pour le pays, et pour cela on cherche de différentes manières à nous cacher. Nous ne sommes pas informés sur nos droits et toute aide du gouvernement est plus similaire à une aumône. Croyez-moi, je ne veux pas être un poids pour la société et réclamer les miettes de la miséricorde. Je veux en revanche avoir la possibilité de faire quelque chose qui soit digne de mes capacités et de ma vie. Je vous donne un exemple pour illustrer combien il est difficile de trouver de la compréhension et un peu de tolérance. J'ai toujours rêvé d'avoir un travail pour pouvoir être autonome. Une fois je me suis inscrit dans un lycée qui donnait une spécialisation pour pouvoir gagner de quoi manger dans l'avenir ; mais après quelques mois, j'ai abandonné pour des raisons au fond assez futiles. Le plus difficile, c'était de comprendre les reproches de la part des élèves et de l'administration seulement parce que je cherchais de l'aide pour monter les escaliers. J'ai appris beaucoup de ces difficultés au cours de ma vie. Quelquefois je voulais me cacher et maudire ma situation, mais le bon Dieu m'envoyait toujours des personnes qui réussissaient à m'aider. Grâce aux amis, j'ai reçu un ordinateur qui m'aide beaucoup. J'ai réussi à écrire mon premier drame, Source de la vie. Je veux faire voir à tout le monde la vie des personnes handicapées, leurs pensées et leurs espoirs. Ce petit pas dans la dramaturgie m'aidera peut-être à trouver quelque chose de plus intéressant et de significatif et ainsi je pourrai communiquer avec la société de cette manière.

Malheureusement, les personnes qui cherchent à nous aider sont peu nombreuses. Je pourrais dire que j'ai appris énormément d'elles, surtout ce que sont l'amour, l'amitié, le sacrifice de soi, etc. C'est vraiment un miracle de les avoir à ses côtés. Je ne saurais vous l'expliquer mieux qu'avec les mots de la lettre de saint Paul aux Romains : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, qui ont été appelés selon son dessein » (Rm 8,28). Moi, je sais que ma vie a un sens et malgré les difficultés variées que je rencontre, je crois que le Seigneur m'enseigne à trouver Sa volonté et à me fier de Lui.

Je m'appelle Bohdan. Je ne peux pas marcher et manger tout seul et quand je parle, on a du mal à me comprendre ; mais Dieu m'a donné le talent de peindre avec le pied. L'unique moyen que j'ai de communiquer avec les autres, c'est de reporter dans la peinture mon humeur, mes sensations, mon cœur. Il y a longtemps, je n'avais aucune envie de trouver le moyen de partager avec quelqu'un ma cordialité et l'amour, parce que tout ce que j'avais vu dans l'attitude des autres me semblait froid et négatif. Maintenant, après avoir connu

« GERELO » et les personnes qui m'aident, mes peintures sont pleines d'espoir et de joie et elles l'expriment. J'essaye d'être ouvert, de nouer des amitiés avec les autres, parce que tout ce qui se passe dans ma vie dépend souvent d'eux. Quelquefois, je n'arrive pas à leur demander de m'aider, mais je suis conscient que je dois apprendre à le faire, parce que c'est seulement ainsi que je réussirai à atteindre le but de ma vie – apporter de la joie et de l'espoir à chaque personne. Ce que les personnes voient dans mes peintures n'est ni irréal ni artificiel ; il s'agit en revanche de choses qui nous sont très proches, présentes dans notre vie, mais que nous n'arrivons pas toujours à voir dans notre quotidien. Je ne pense pas exagérer en disant que de la fenêtre on peut voir beaucoup de choses mais pas tout, dans les yeux on lit comment est l'âme mais non sa beauté et seulement à travers un cœur pur et simple, on peut découvrir et trouver le vrai sens de la vie dans sa plénitude. Je voudrais que le monde apprenne à apprécier tout ce qu'il a, qu'il sache porter son attention et son aide aux faibles pour qu'ils fassent partie de la société.

A travers cet écrit sur les personnes handicapées, je voudrais souligner que chaque malheur qui arrive dans un pays, de quelque manière, touche surtout les personnes les plus vulnérables. La situation des handicapés en Ukraine nécessite sans aucun doute une réaction urgente et rapide de la part du gouvernement; malheureusement, nous voyons que, malgré toutes les promesses faites, les retraites misérables, le nombre insuffisant de postes dans le public, témoignent et montrent encore le niveau des relations humaines. Ces situations sont indubitablement des occasions opportunes de parler de la justice et de ses manifestations concrètes. Il est difficile de définir comme « justice » le fait de donner aux personnes seulement ce qui leur est dû. Peut-être la justice demande-t-elle quelque chose de plus : voir chez l'autre la créature de Dieu qui est appelée à la vie et à la collaboration avec son Créateur. Comme nous le voyons, il existe de multiples difficultés sur le chemin des handicapés, mais le courage et la foi avec lesquels ils les dépassent devraient nous enseigner quelque chose à nous aussi.

Peut-être que pour rendre le monde plus heureux et meilleur il faut peu de choses : rencontrer quelqu'un d'autre avec le cœur ouvert, lui offrir son aide comme à quelqu'un d'égal à nous. En aidant les autres, nous pouvons nous rappeler de remercier Dieu de nous avoir créés comme nous sommes et pour tout ce qu'il a fait dans notre vie. Que le moment de la rencontre avec une personne soit pour nous un moment de miséricorde, de régénération de l'âme et une preuve d'humanité.

Original anglais
Traduit par Anne-Hélène Cauwel

Viktor Vitvitskyy SJ
vul. Yosipa Slipoho, 8a
79017 Lviv – UKRAINE
<victor_vitvicki@mail.ru>

Les Riches, les Pauvres et l'Honneur de Dieu Quelques réflexions à propos d'un article de Roberto Jaramillo SJ « Une mission pour le corps de la Compagnie » (*Promotio Iustitiae* n.93, pp 36-41) Joseph Nguyễn Công Đoan SJ

L'auteur cherche à redéfinir la source théologique de l'intuition ignatienne sur les critères apostoliques d'élection en expliquant la raison de l'option de Dieu pour les pauvres.

L'auteur commence par exprimer son *malaise par rapport à une idée que la 34^{ème} Congrégation Générale a prise d'un discours du P. Kolvenbach (Detroit 26/06/91) affirmant que « Dieu a toujours été le Dieu des pauvres parce que les pauvres sont la preuve visible d'un échec dans l'œuvre de la création »* qu'il juge **totale-ment erronée** (p.36) ; **absolument contraire au message de l'Évangile de Jésus** (p.37) ; et l'auteur affirme : « nous ne pouvons, en aucune manière affirmer que Dieu opte pour les pauvres parce qu'ils sont la preuve visible de l'échec de la création » (p.38). Le résultat en serait un *anthropomorphisme réducteur*.

L'auteur affirme ensuite avec conviction sa thèse : « Je pense et je crois que Dieu opte pour les pauvres pour nous sauver tous. Il opte pour les pauvres parce que ce n'est que dans le cœur de la vie des pauvres, qu'il trouve un espace pour la nouveauté de sa proposition de libération – salut ... ». La suite de ce paragraphe est très éloquente, panégyrique, capable d'élever les cœurs et de donner une impulsion à l'engagement dans le service des pauvres.

Je suis d'accord avec ses réflexions sur la place de la Vision de La Storta dans la compréhension de la vocation apostolique d'Ignace et de la Compagnie, aussi bien que sur la tâche de la 35^{ème} Congrégation Générale.

Pendant deux choses m'ont frappé particulièrement en lisant l'article : le jugement catégorique, « sans appel », de l'auteur et sa manière d'aborder la Bible. Je me demande si son explication de la raison que Dieu opte pour les pauvres (**parce que ce n'est que dans le cœur de la vie des pauvres, qu'il trouve un espace pour la nouveauté de sa proposition de libération – salut**) est évangélique ou idéologique ? S'inscrit-elle dans la compréhension ignatienne des critères de discernement apostolique ?

Ayant reçu une formation biblique, je m'étonne de la manière dont l'auteur traite la Bible. La première citation parmi « la liste interminable » des références est faite par raccourci ou court-circuit, peut-être sans ouvrir la Bible : « ...étant riche il s'est fait pauvre pour nous racheter de nos péchés » (2 Cor. 8,9). Le texte se trouve dans un contexte où St Paul apporte

l'exemple du Christ pour inviter à la libéralité dans le partage avec les communautés pauvres : « Vous connaissez, en effet, la libéralité de Notre Seigneur Jésus Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de vous enrichir par sa pauvreté » (traduction de la bible de Jérusalem). La manière d'identifier

**Je m'étonne
de la manière
dont l'auteur
traite la Bible**

sommairement l'entourage de Jésus : « *ses amis, ses intimes sont toujours pauvres* » est aussi à remarquer. Est-ce qu'on peut être sûr que Zachée est devenu pauvre (matériellement) malgré sa générosité : « *Je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres* » ? Joseph d'Arimatee, membre du Conseil qui s'est fait tailler un tombeau dans le roc, qui pouvait aller trouver Pilate pour demander le corps de Jésus, fut-il matériellement pauvre ? L'Évangile selon St Matthieu l'identifie sans ambages : « *Un homme riche d'Arimatee* » (Mt 27,57). Nicodème, qui « *apportait un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres* » (Jn 19,39) fut-il matériellement pauvre ? Les femmes qui étaient avec Jésus à côté des Douze et qui « *les assistaient de leurs biens* » (Lc 8,2-3) furent-elles matériellement pauvres ? Marie de Béthanie qui « *prenant une livre d'un parfum de nard pur, de grand prix (estimé 300 deniers par Judas), oignit les pieds de Jésus* » (Jn 12,3) fut-elle matériellement pauvre ? Au moment le plus tragique qu'est la mort de Jésus, les autres disciples considérés par l'auteur comme « *ses amis, ses intimes* » l'ont abandonné tandis que les deux riches risquaient leur vie pour demander le corps de Jésus et l'ensevelir dignement. Cette présence des riches dans l'entourage de Jésus est gênante pour les affirmations catégoriques de l'auteur sur les pauvres comme sur les riches. Est-ce pour cela qu'il s'en défait d'un coup de pinceau sommaire.

L'auteur questionne le fondement épistémologique de l'affirmation : « *Quelle est l'épistémologie (le type de connaissance, les critères de jugement et de valeur) qui est derrière une affirmation aussi commune que celle de dire que les pauvres sont la preuve visible de l'échec de la création ? Pour Jésus, cette preuve ne serait-elle pas justement les riches ?* » (p.38). On pourrait aussi retourner à l'auteur son questionnement sur

L'opposition entre riches et pauvres semble aller dans le sens d'une épistémologie plutôt marxiste qu'évangélique

l'épistémologie à propos de sa question rhétorique « Pour Jésus, cette preuve ne serait-elle pas justement les riches ? » et de l'énonciation de sa thèse : « *Je pense et je crois que Dieu opte pour les pauvres pour nous sauver tous. Il opte pour les pauvres parce que ce n'est que dans le cœur de la vie des pauvres qu'il trouve un espace pour la nouveauté de sa proposition de libération – salut* ». Certes, un thème de fond de la Bible est l'opposition entre les riches et pauvres, mais quels riches et quels pauvres ? L'auteur semble se tenir au sens matériel. La Bible distingue bien entre riches et riches : les riches accapareurs, oppresseurs et les riches qui distribuent leurs biens aux pauvres ne sont pas mis dans la même corbeille. Dans l'Évangile, si le jeune homme riche n'offre pas « un espace pour la nouveauté de sa (de Dieu) proposition de libération – salut », ce n'est pas le cas de Zachée, de Joseph d'Arimatee, de Nicodème et des femmes qui assistaient Jésus. La thèse de l'auteur semble refuser cette possibilité aux riches. L'opposition entre riches et pauvres dans ce cas semble aller dans le sens d'une épistémologie plutôt marxiste qu'évangélique. La révolution marxiste-léniniste est sans pitié pour les riches et sait bien exploiter l'énergie de l'aspiration des pauvres pour réaliser la libération qui consiste à renverser les riches.

L'Évangile selon St Luc qui se déploie comme une réalisation de la prophétie d'Isaïe que Jésus lut à Nazareth, proclame : « Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous » (6,20). Cependant l'Évangile selon St Mathieu qui présente Jésus comme l'Emmanuel (Dieu-avec-nous) proclame : « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre » (5,3). Il faut retenir les deux pour bien comprendre la situation des riches et des pauvres devant le salut. Lc 12,13-21 est un sermon contre la cupidité et s'adresse à tous, riches et pauvres, en prenant pour exemple le riche insensé. Le message est l'invitation à « s'enrichir en vue de Dieu ». La parabole du riche et du pauvre Lazare de Lc 16 est bien une illustration de Lc 6,20-26 : heureux et malheureux. Mais le message invite à construire le pont entre riches et pauvres. Le riche n'avait pas voulu remplir la séparation entre sa table et le pauvre à sa porte, et voilà que dans l'éternité la petite distance est devenu un abîme infranchissable. Tout le chapitre 16 est une prédication sur le bon usage des biens de la terre. Lc 19 montre que Zachée a su construire le pont : « Voici Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres » ; et Jésus déclara : « Aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison ». Zachée a mis en pratique littéralement l'enseignement de Jésus sur le bon usage de l'argent (Lc 16,9) : « Faites-vous des amis avec le malhonnête Argent ». Remarquons le nombre et la place de ces textes dans la structure de l'Évangile de Luc : Les béatitudes et le contraire (ch.6) ; l'enseignement sur le chemin de la montée vers Jérusalem où Jésus va accomplir son exode - (dont la signification sera expliquée par Jésus lui-même aux disciples au ch. 24, 45-48) - : ch.12, ch.14, ch.16, ch.18 (le jeune homme riche) et ch.19 à Jéricho, la dernière étape du voyage avant d'arriver à Jérusalem ; l'histoire de Zachée est suivie par la parabole des mines pour terminer l'enseignement sur le chemin avant l'entrée à Jérusalem (19,28). Le développement de l'enseignement sur l'usage des biens terrestres est illustré par des personnages : le riche insensé (sans nom) au ch.12 ; l'intendant infidèle représentant la sagesse des fils de ce monde, puis le riche (sans nom) et le pauvre Lazare au chapitre 16; le jeune homme riche (sans nom) qui refuse l'offre de Jésus au ch.18 et Zachée qui s'offre à pratiquer l'enseignement et se trouve confirmé par Jésus au ch.19 ; entre ces personnages, il y a les disciples qui ont abandonné leurs biens pour suivre Jésus d'une manière stable ; ils sont aussi confirmés par Jésus. Cette insistance montre l'importance de l'enseignement sur l'usage des biens terrestres dans la communauté, sans distinction entre riches et pauvres. Tous ont besoin d'être éduqués pour avoir l'attitude juste envers les biens terrestres en vue de la vie éternelle. Ce point nous rappelle le principe et fondement des Exercices Spirituels.

***L'importance de
l'enseignement sur
l'usage des biens
terrestres dans la
communauté, sans
distinction entre
riches et pauvres***

Les trois Synoptiques racontent l'épisode du jeune homme riche qui s'en alla tout triste en entendant la réponse de Jésus à sa demande insistante et le commentaire de Jésus sur la difficulté des riches d'entrer dans le Royaume, le danger des richesses. La réaction des auditeurs : « *ceux qui entendaient dirent : 'Et*

qui peut être sauvé ?' ». Il est intéressant de noter que Luc rapporte la réaction de ceux qui entendaient, sans distinction entre riches et pauvres. Jésus répondit : *Ce qui est impossible à l'homme est possible pour Dieu.* Mt et Mc racontent la réaction des disciples : « *Entendant cela les disciples restèrent tout interdits : 'Qui donc peut être sauvé ?' disaient-ils. Fixant son regard, Jésus leur dit : 'Pour les hommes c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible' ».* Mc est plus dramatique. *Ils restèrent interdits à l'excès et se disaient les uns aux autres : 'Et qui peut être sauvé ?' Fixant sur eux son regard, Jésus dit : Pour les hommes, impossible, mais non pour Dieu : car tout est possible pour Dieu' ».* Remarquons comment Marc met en relief le regard de Jésus : *fixant sur eux son regard.* Quel sens ce regard ajoute-t-il à la parole de Jésus ? Eux-mêmes, ils sont sauvés, ils ont reçu le Royaume qu'est Jésus lui-même. S'ils ont pu abandonner leurs biens, peu importe la quantité, pour suivre Jésus, c'est bien par l'œuvre de la toute puissance de Dieu et non pas par leur force. Les trois synoptiques nous montrent que la parole de Jésus a déclenché l'euphorie de Pierre : « *Voici que nous, nous avons tout laissé et nous t'avons suivi' ».* Luc spécifie : « *Voici que nous, laissant nos biens, nous t'avons suivi' » (18,28).* Dans un de ses livres, le Cardinal Martini rappelle l'histoire d'un ermite qui se demande s'il est déjà le plus pauvre du monde, n'ayant plus qu'un haillon sur lui et une cruche brisée à moitié. Dieu le fait transporter devant un palais et lui dit : celui qui est maître de ce palais est plus pauvre que toi, car il n'est attaché à rien, tandis que toi, tu restes attaché à ton haillon et à ta cruche à moitié brisée. Le pauvre n'a pas nécessairement une âme de pauvre ; c'est par la toute puissance de Dieu que le riche et le pauvre peuvent avoir une âme de pauvre pour accueillir le salut.

C'est par la toute puissance de Dieu que le riche et le pauvre peuvent avoir une âme de pauvre pour accueillir le salut

En lisant les lettres de St Paul, nous voyons bien que dans ses communautés il y avait des riches et des pauvres, des maîtres et des esclaves qui vivaient dans un partage fraternel, non seulement entre les membres d'une même communauté mais aussi entre les communautés. Et si un tel ou une telle peut offrir sa maison comme le lieu de rassemblement, c'est qu'il/elle avait les moyens matériels. La lettre à Philémon montre comment le problème de l'esclavage peut être résolu sans révolution marxiste : riches et pauvres, maîtres et esclaves sont devenus frères et sœurs dans le Christ, par la puissance du salut dans le Christ.

En relisant ainsi l'Évangile, on peut se demander s'il est vrai que « *ce n'est que dans le cœur de la vie des pauvres qu'il (Dieu) trouve un espace pour la nouveauté de sa proposition de libération – salut' »* (à condition de bien entendre le salut apporté par le Christ) ; ou bien c'est Dieu qui crée cet espace dans le cœur des pauvres comme dans le cœur des riches. Saint Paul n'hésita pas à affirmer : « *Dieu est là qui opère en vous à la fois le vouloir et l'opération même, au profit de ses bienveillants desseins' » (Phil.2,13).* Personne ne peut douter que la Bible montre la préférence de Dieu pour les pauvres, les opprimés. Mais expliquer cette option par l'espace

disponible dans la vie des pauvres semble attribuer à Dieu ce que Jésus considéra comme la sagesse du monde : aimer ceux qui vous aiment, réserver vos saluts à vos frères... les publicains et les païens en font autant. Jésus demande à ses disciples de « *devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever le soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes ... Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Mt 5,45-48). Dieu est Dieu, il vient vers les pauvres non pas parce qu'il y a plus d'espace pour Lui chez eux que chez les riches ; il se crée un espace chez les riches comme chez les pauvres, parce qu'il est Dieu tout puissant. Il faudrait chercher en Dieu lui-même l'explication de sa préférence pour les pauvres.

***Il faudrait
chercher en
Dieu lui-même
l'explication de
sa préférence
pour les pauvres***

L'option pour les pauvres de la part de la Compagnie implique-t-elle l'exclusion des riches à la manière marxiste ? L'auteur rappelle bien la source de nos critères apostoliques d'élection : *il s'agit d'un amour universel, qui va là où il y a le plus de besoin...* Mais on peut se demander : les œuvres sociales de la

***Notre manière de
promouvoir la
justice veut aboutir
à la réconciliation
des riches et des
pauvres***

Compagnie doivent-elles exclure les riches ? Est-ce qu'on peut changer les structures injustes en ne s'adressant qu'à des pauvres ? Est-ce qu'on peut donner une dimension intellectuelle à la promotion de justice sans les universités ? Notre manière de promouvoir la justice veut aboutir à la réconciliation des riches et des pauvres dans un partage fraternel et le respect de la dignité humaine. Cette réconciliation

doit être présente dès la phase initiale du chemin, ou plutôt elle est un cheminement à faire ensemble entre riches et pauvres en vivant la foi qui fait justice, ayant été réconciliés dans le Christ.

Aller là où il y a le plus de besoin est bien un principe de la spiritualité apostolique ignatienne. Mais est-il unique et fondamental ? Dans les Constitutions, n.618, St Ignace donne deux critères : *maius Dei obsequium et bonum universale*. Au n.622, il rappelle ce double critère avant de l'explicitier dans les paragraphes subséquents avec l'acuité d'un stratège: *là où il y a le plus de besoin (où il y a plus d'indigence aussi bien qu'il y manque d'ouvriers ; pensons à la naissance de JRS sous le généralat du P. Arrupe) – là où l'on peut attendre un plus grand fruit – plus un bien est universel, plus il est divin*.

L'application du principe du bien plus universel est bouleversant : Les places et les personnes qui porteraient du bien à un grand nombre d'autres (les princes du monde civil, les prélats dans l'Eglise ; les hommes éminents en doctrine et autorité), les grands peuples (François Xavier a opté pour la Chine), les peuples plus primitifs (au Nord et Sud de l'Amérique), les collèges et les universités (St Pierre Canisius en Allemagne). St Ignace tient compte de la disponibilité des gens pour recevoir notre aide et il tient à défendre la crédibilité de la Compagnie: dans une situation où l'ennemi du Christ sème la zizanie contre la Compagnie pour l'empêcher de porter du fruit, il faudrait y envoyer des

personnes qui puissent contrecarrer les calomnies par leur exemple et leur enseignement. St Ignace continue à appliquer le même critère « *divinus honor maior, maiusque bonum universale* » au n.623 pour choisir entre les différentes œuvres et au n.624 pour distribuer nos hommes selon leur aptitude.

En lisant ces pages des Constitutions, il me semble que *la source théologique de l'intuition ignatienne sur les critères apostoliques d'élection* se trouve plutôt dans le principe et fondement des Exercices Spirituels et le Magis des méditations clés pour se préparer à l'élection et le « *en todo amar y servir* » de « *ad amorem* ». Le double principe de « la plus grande gloire de Dieu et le bien plus universel » peut ouvrir des orientations apostoliques et libérer les forces de la Compagnie pour répondre sans limite aux circonstances des lieux et des personnes partout dans le monde. C'est seulement en participant à la soif du Christ de « *glorifier le Père* » et de « *rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés* » (Jn 11,52) que la Compagnie peut être *au service du Christ et de l'Eglise son Epouse sous le Pontife Romain*. La mission de la Compagnie est de servir la mission de Jésus. La mission de Jésus est bien de « *sauver le monde* » (Jn 12,47). La source théologique ultime des critères de discernement apostolique de la Compagnie de Jésus se trouve dans le cœur du Christ transpercé par le débordement d'amour pour le Père Céleste et pour ses enfants dispersés sur la face de la terre.

Avant le texte cité par l'auteur, le numéro 8 du décret 2 porte une longue citation de la lettre de St Ignace à la communauté de Padoue en 1547 : « *Les pauvres sont si grands aux yeux de Dieu... L'amitié des pauvres fait devenir ami du Roi Eternel* ». Le texte nous dirige vers l'appel du Roi Eternel et la contemplation de la vie du Roi Eternel dans les Exercices Spirituels. C'est là qu'il faut chercher la source théologique de l'amour pour la pauvreté spirituelle et réelle tout comme de l'option pour les pauvres. Les paroles citées nous rappellent le témoignage de la Bienheureuse Teresa de Calcutta. Nous savons bien qu'Ignace et ses compagnons logeaient avec les pauvres à l'hôpital quand ils voyageaient, prenaient soin des malades et des pauvres dans les endroits où ils travaillaient. Même les théologiens appelés au Concile de Trente cherchaient du temps pour cela. Il suffirait de regarder la carte des œuvres fondées par St Ignace à Rome pendant les 15 années de son supériorat de la Compagnie naissante pour voir qu'il avait le même amour et le même dévouement au service des pauvres que les fondateurs et fondatrices des instituts religieux fondés spécifiquement dans ce but. Cependant Ignace ne s'arrêta pas là. Pendant la même période, il a fondé des collèges, il a envoyé les membres de la Compagnie pour aider les nobles et les esclaves, les prélats ecclésiastiques et les princes des royaumes. Tout cela montre l'ampleur de la vocation et de la mission de la Compagnie : *'servir le Christ et l'Eglise son Epouse sous le Pontife Romain'*. La vision de La Storta confirme cette vocation d'être au service de la mission du Christ sous son étendard, la croix. C'est le même amour

C'est pour cela que St Ignace place la plus grande gloire de Dieu et le bien plus universel comme critères de discernement apostolique

du Christ pour le Père et pour les hommes qui nous anime : la gloire du Père et le salut de toute l'humanité. C'est pour cela que St Ignace place la plus grande gloire de Dieu et le bien plus universel comme critères de discernement apostolique. L'option pour les pauvres s'inscrit dans ce double critère. L'auteur a raison d'intituler son article « UNE mission pour le corps de la Compagnie » (je souligne).

Les riches, les pauvres et l'honneur de Dieu

Maintenant je vais essayer de comprendre l'affirmation que R. Jaramillo juge *totalelement erronée et absolument contraire au message de l'Evangile de Jésus*.

Nous avons vu que le double critère de discernement apostolique dans les Constitutions est *divinus honor maior maiusque bonum universale*. Je vais essayer de comprendre l'affirmation du P. Kolvenbach et de la 34^{ème} Congrégation Générale sous l'éclairage du Principe et Fondement et du thème biblique de l'honneur de Dieu, car la création est justement une manifestation de la gloire de Dieu. Dans la vision des Exercices Spirituels se dessine le triangle des relations : l'homme - les autres choses créées - Dieu. L'homme est créé pour louer, révéler et servir Dieu... Les autres choses sont créées pour aider l'homme... Cet ordre des pôles de relation est déjà énoncé par St Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus Dei* (I Cor 3,21-22).

Derrière le « principe et fondement » il y a toute une théologie de la création qui a sa source dans les premières pages de la Bible et les psaumes sur la création. La finalité de la création est dans le plan de Dieu. La présence des pauvres qui n'ont pas accès aux autres choses créées - considéré séparément des causes de la pauvreté - est certainement une atteinte à l'œuvre divine de création, à son plan. Dieu a *donné la terre aux enfants des hommes* (ps.115,16). Il est présent et il travaille dans toutes les créatures (E.Sp. 234-236 *Ad amorem*). Comment voit-il la présence des pauvres ? Dans les préambules de la contemplation du mystère de l'Incarnation St Ignace nous suggère de lire, pour ainsi dire, « les sentiments de Dieu et sa réaction » devant une humanité qui va à sa perte. Nous pouvons faire la même contemplation pour lire les « sentiments de Dieu et sa réaction » à la vue des pauvres sur la terre. En voyant que tous vont en enfer, il est décidé dès l'éternité que le Fils se fera homme pour les sauver. Pourquoi le Fils s'est fait pauvre ? St Paul nous a donné la réponse : « *Pour vous... afin de vous enrichir* » (2 Cor 8,9). L'Épître aux Hébreux nous suggère une autre réponse : « *Il a dû devenir en tout semblable à ses frères* » (Héb. 2,14-17). Dieu n'a pas créé la mort (Sagesse 1,13). C'est le péché qui a introduit la mort (Cf. Rom. 5,12-15). Le Fils éternel s'est fait mortel pour redonner la vie éternelle. Dieu n'a pas créé la pauvreté. Le péché d'injustice a introduit la pauvreté. Si Dieu n'a pas créé la pauvreté, qu'est-ce que la présence des pauvres représente dans sa création si ce n'est un échec ?

Le péché d'injustice a introduit la pauvreté. Si Dieu n'a pas créé la pauvreté, qu'est-ce que la présence des pauvres représente dans sa création si ce n'est un échec ?

Et alors il s'agit de son honneur tout comme la présence de la mort. La fameuse phrase de St Irénée : *Gloria Dei homo vivens est éclairante* ici. Saint Paul affirme : « tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu, et ils sont justifiés par la grâce en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus » (Rom. 3,23-24). Le Fils de Dieu a apporté la solution à la fois pour la mort et la pauvreté. Il s'est fait pauvre pour vous afin de vous enrichir par sa pauvreté. Il faudrait bien de la sagesse évangélique pour comprendre ce que veut dire « enrichir » et « pauvreté » dans ce texte paulinien. Qui peut être riche devant Dieu ? Tous ont besoin de « s'enrichir en vue de Dieu » (Lc 12,21) pour éviter le sort du riche insensé.

Le livre de l'Exode nous présente l'expérience de Dieu du peuple de Dieu, l'expérience qui devient la source et le fondement de sa foi, son espérance et sa charité : Dieu est fidèle à son Alliance avec Abraham, Dieu est miséricordieux, Dieu est tout puissant. Le chapitre 3 nous raconte la vocation de Moïse par un dialogue qui met en relief ces trois aspects :

« Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham...
 J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Egypte,
 j'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ;
 oui, je connais ses angoisses.
 Je suis descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens ...
 Maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon,
 Fais sortir mon peuple, les Israélites ?
 Moïse dit à Dieu :
 Qui suis-je pour aller trouver Pharaon et faire sortir d'Egypte les Israélites ?
 Dieu dit : Je serai avec toi,
 et voici le signe qui te montrera que c'est moi qui t'ai envoyé.
 Quand tu feras sortir le peuple de l'Egypte, vous servirez Dieu sur cette montagne ».

C'est par sa fidélité et sa miséricorde que Dieu est « descendu » pour délivrer le peuple des enfants d'Abraham par sa toute puissance. Le signe qu'il donna à Moïse pour être sûr que c'est Lui qui l'envoie c'est le succès de la libération qui va conduire le peuple à adorer Dieu sur la même montagne d'où Dieu envoie Moïse. L'intervention de Dieu à la Mer Rouge et plus tard dans le désert est toujours décrite comme une manifestation de la gloire de Dieu. Après le passage de la Mer Rouge, « le peuple craignit Dieu, il crut en Yahvé et en Moïse son serviteur » (Ex. 14,31).

Lorsque Dieu menaça d'exterminer le peuple après l'épisode du veau d'or (Ex. 32), ou la révolte après l'exploration de la terre promise (Nombres 14,1-25), Moïse présenta l'honneur de Dieu comme argument pour apaiser Dieu. Et Dieu l'a exaucé.

**Moïse présenta
 l'honneur de Dieu
 comme argument
 pour apaiser
 Dieu**

Le livre d'Ezéchiel nous donne à plusieurs reprises la déclaration de la motivation de Dieu pour sauver son peuple exilé :

« Je les ai jugés selon leur conduite et selon leurs œuvres. Et parmi les nations où ils sont venus, ils ont profané mon Saint Nom, faisant dire à leur sujet : 'C'est le peuple de Yahvé, ils sont sortis de son pays'. Mais j'ai eu égard à mon Saint Nom que la

maison d'Israël a profané parmi les nations où elle est venue... Ce n'est pas à cause de vous que j'agis de la sorte, maison d'Israël, mais c'est pour mon saint nom... Je sanctifierai mon grand nom qui a été profané... Et les nations sauront que je suis Yahvé » (36,19-33).

Remarquons que la libération d'Égypte amena le peuple à croire en Dieu, la libération de l'Exil fera que les nations reconnaissent Dieu. Dieu est toujours plus grand.

On pourrait objecter : mais alors Dieu agit toujours pour sa gloire et pas pour les pauvres ? Les pauvres ne sont-ils pas instrumentalisés par Dieu ? Bien sûr, Dieu ne peut agir que pour sa gloire. Il nous sauve en nous faisant prendre part à sa gloire. C'est la raison de la création comme de la rédemption. Les pauvres ne sont instrumentalisés que par les hommes qui abusent de leur misère dans le but d'atteindre le pouvoir,

Les pauvres sont la preuve visible d'un échec dans l'œuvre de la création tout comme l'exil du peuple de Dieu est preuve visible d'un échec de l'alliance de Dieu

ou de se faire un métier, de gagner de l'argent ou de se faire la gloire d'être sauveur des pauvres. Dieu manifeste sa gloire aux pauvres pour les faire participer à sa gloire, la gloire qu'Il leur a donnée par la création. Les pauvres sont la preuve visible d'un échec dans l'œuvre de la création tout comme l'exil du peuple de Dieu est preuve visible d'un échec de l'alliance de Dieu. Dans la Bible, la création est aussi une alliance de Dieu, renouvelée après le Déluge. C'est toujours l'honneur de Dieu qui est en jeu.

Le dessein de Dieu en donnant à son peuple une terre est de leur assurer une vie digne du peuple de Dieu. Il ne doit pas y avoir de pauvres. La terre était partagée de façon à ce que tous peuvent vivre dignement (Ex. 33-36). La loi est donnée pour assurer l'égalité. Cependant le chapitre 15 de Deutéronome nous montre le décalage entre dessein et réalité :

« Tu libéreras ton frère de ton droit sur lui. Qu'il n'y ait donc pas de pauvre chez toi... Se trouve-t-il chez-toi un pauvre, d'entre tes frères... Tu n'endurciras pas ton cœur... Certes, les pauvres ne disparaîtront point de ce pays ; aussi je te donne ce commandement : tu dois ouvrir ta main à ton frère, à celui qui est humilié et pauvre dans ton pays » (Deut. 15,4.7.11).

Les prophètes nous feront voir l'origine de la pauvreté : la cupidité et l'injustice. La désobéissance à Dieu est à l'origine de l'oppression qui fait que les pauvres ne disparaîtront point de ce pays. Les prophètes post-exiliques répèteront la même accusation. Ceci nous fait percevoir plus clairement la corrélation entre les riches et les pauvres, la pauvreté et le péché d'injustice. On ne peut libérer les pauvres sans s'engager dans la réconciliation entre riches et pauvres pour les unir dans le combat contre l'injustice sociale ; d'autre part, on ne peut combattre l'injustice sans s'engager dans le combat du Christ qui a accompli son Exode pour la rémission du péché (Lc 24,46-48). C'est là la réalisation finale de la prophétie d'Isaïe que Jésus lut à Nazareth : « Porter la

bonne nouvelle aux pauvres... proclamer une année de grâce du Seigneur ». Du haut de la croix Jésus a proclamé l'année de grâce en priant tout haut : « Père, pardonne-leur » (Lc 23,34). Ses disciples sont envoyés pour témoigner de sa mort et de sa résurrection et proclamer à toutes les nations le repentir en vue de la rémission des péchés (Cf. Lc 24, 47-48). Riches et pauvres ont tous besoin d'être libérés du péché. L'illusion de Marx que les sociétés communistes ont montré et montrent encore est d'ignorer l'existence du péché. Toutes les structures humaines sont fragiles à cause du péché qui domine dans le cœur des humains, dans n'importe quel régime sociopolitique. La corruption est une maladie chronique inhérente à tout régime sociopolitique dans le monde aujourd'hui, dans les pays du premier monde tout comme dans les pays du tiers monde.

C'est pourquoi la mission de la Compagnie d'être au service de la mission du Christ doit se déployer dans toutes ses dimensions. Nous faisons de « l'apostolat social » et non pas de « l'action sociale » ; notre promotion de la justice est une dimension du service de la foi pour proclamer la bonne nouvelle du salut dans le Christ qui embrasse toutes les dimensions de l'être humain. Notre ministère est celui du Christ et des apôtres, ministère de la réconciliation (Cf. 2 Cor. 5,18-20). Nous sommes animés par le même amour qui déborde du cœur de Jésus et le consume sur la croix : la gloire du Père et le salut du monde. Nous avons, pour tous nos choix apostoliques, un seul critère à deux faces inséparables: la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien universel, *divinus honor maior maiusque bonum universale*. Notre chemin est bien celui du Christ portant sa croix qui a reçu St Ignace à son service. A ceux qui veulent entrer dans la Compagnie, St Ignace n'hésite pas à présenter comme condition *sine qua non* d'avoir le désir, soit au moins le désir du désir de « revêtir le même vêtement et la même livrée que leur Seigneur » (Const.101). Cela doit être toujours le signe d'authenticité de la vie et de l'agir de la Compagnie comme de chaque Jésuite. S'il y a un renouveau à faire continuellement à tous les niveaux dans la Compagnie c'est bien l'amour effectif de ce troisième degré d'humilité.

***Nous faisons de
« l'apostolat
social » et non
pas de « l'action
sociale »***

Rome, la fête de l'Annonciation 2007

Joseph Nguyễn Công Đoan SJ
Curia Generalizia
C.P. 6139
00195 Roma-Prati - ITALIE
<doanncj@sjcuria.org >

Une Mission pour le Corps de la Compagnie

Roberto Jaramillo SJ

The poor should be seen « not as a problem, but as people who can become the principal builders of a new and more human future for everyone ».

Jean Paul II, Journée de la paix 2000

Tout d'abord, Père Doan, je voudrais vous remercier pour votre long commentaire à mon article.

Je me rends compte que le début du texte peut avoir choqué quelques compagnons. Mais je vous assure qu'il n'y a aucune intention d'être irrespectueux envers le Père Kolvenbach ou envers la 34^{ème} Congrégation Générale. Il y a plutôt un désir de mieux comprendre ce que l'un et l'autre nous disent et de creuser dans la direction qui nous est indiquée.

Quand nous parlons de l'option pour les pauvres, il nous faut essayer de mieux voir le sens évangélique de l'utilisation des concepts de « riche » et de « pauvre » à partir des paroles et de la pratique de vie de Jésus ainsi que des premières communautés chrétiennes. Je suis d'accord avec vous pour dire que cela ne pourra pas se faire à partir de la rigidité de catégories sociales, telles que définies dans le paradigme marxiste de « classe sociale ».

L'engagement de la Compagnie de Jésus au service du monde se comprend à partir de l'engagement de Dieu même. Il faudra donc chercher le sens de l'utilisation de mots tels que riche et pauvre à partir des relations d'amour, de générosité et de vraie solidarité entre Dieu et sa création, ainsi qu'entre les êtres humains dans la création¹. Être pauvre ou être riche, en ce sens, n'est pas une qualité quasi ontologique d'un sujet ou d'une classe, mais l'expression d'un état de relations entre personnes et groupes de personnes : relations justes et créatrices ou relations injustes : perverses

Être pauvre ou être riche est l'expression d'un état de relations entre personnes et groupes de personnes

¹Ceci est l'approche de la « Commission on Social Justice » à laquelle j'ai participé en décembre 2006 en vue du texte « Review of General Congregation 34 Decree 3 ». Dans ce texte, quelques paragraphes sont intéressants. Le numéro 4 donne une perspective générale, qui souligne l'amitié avec les pauvres (individuellement, mais aussi à partir de l'institution). La solidarité avec les pauvres dans la perspective ignatienne se conçoit comme amitié (voir 34^{ème} CG, d. 2, n. 9; mais aussi Ex. Spir. 231). Cette amitié, il faut la voir à partir de l'amitié entre Dieu et nous-mêmes, telle qu'elle s'articule dans l'incarnation, mais aussi dans la création: nous qui partageons le même monde, la même histoire, le même sort, nous sommes en cela des amis, solidaires de vie. La création et le salut se réfèrent à ce vivre-ensemble, le partage du monde, du Royaume. Cette vision « sociale » est cruciale pour comprendre le salut. Un monde dans lequel il nous faut parler de « pauvres » et de « riches » est un monde dans lequel le vivre-ensemble est brisé, dans lequel les relations de solidarité et d'amitié ont été perverses. Dans le même texte, cette vision est détaillée dans les numéros 8 à 12 (*The Vision: Theological Foundations of our Charism*). Il y a dans ce texte plusieurs références au *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Eglise*. Ici on trouvera quelques passages qui concernent l'option préférentielle pour les pauvres : # 182-184 et 449. Ce dernier numéro contient quelques citations qui appuient, entre autres, la destination universelle des biens (ceci est une manière d'indiquer que nous nous co-appartenons tou(te)s en ce qui concerne les biens de notre monde), ainsi qu'une référence au message pour la journée de la paix de Jean Paul II en 2000 qui touche le cœur de mon article : « *The poor should be seen 'not as a problem, but as people who can become the principal builders of a new and more human future for everyone' ».*

et meurtrières. Ces relations injustes s'expriment aussi bien dans des attitudes du cœur que dans des réalités matérielles². Elles inscrivent dans notre vivre ensemble des mécanismes d'exclusion et de marginalisation, elles renient les relations de solidarité et de compassion fondamentales – de justice – caractéristiques de la création même.

Inévitablement, dès que les relations entre êtres humains sont perverties, il nous faut parler de « riches » et de « pauvres »³. Ce n'est facile pour aucun d'entre nous, de se délivrer de schémas qui ont dominé le discours et la pratique politiques pendant une bonne partie du siècle dernier. Mais, engagés au service de tous et particulièrement au service des pauvres qui souffrent d'injustices qui font perdre la dignité humaine à tous et pour bien nous entendre, il faudra nous débarrasser d'emblée de ces préjugés, apprendre à penser la réalité d'une façon nouvelle et nous donner le bénéfice de nous situer dans un cadre nouveau⁴.

Le vrai sens de riche et pauvre se conçoit donc à partir de rapports mutuels justes ou injustes⁵. Quand, dans le contexte de l'apostolat social, nous utilisons les mots pauvre et riche, nous le faisons en référence aux relations perverties d'injustice et de marginalisation, des relations injustes et oppressives⁶. Il ne s'agit pas d'un attribut de leurs personnes, mais de ce qui conditionne et définit socialement leurs

Il ne s'agit pas d'un attribut de leurs personnes, mais de ce qui conditionne et définit socialement leurs personnes à partir de relations viciées qui nous concernent tou(te)s

personnes à partir de relations viciées qui nous concernent tou(te)s. Ces relations peuvent être des relations de personne à personne – et dans ce cas il est relativement facile d'adjudger des responsabilités et des culpabilités – mais elles peuvent aussi être institutionnalisées en structures d'injustice, qui connectent d'une manière perverse ceux qui, dans ces relations et à partir d'elles, sont classifiés comme « riches » et « pauvres ». La pauvreté injuste⁷ qui dégrade un seul

²Il faut bien considérer que ces deux dimensions sont intimement liées entre elles. Les « riches » ne seront pauvres que quand ces mêmes « riches » considéreront leurs richesses comme appartenant à tou(te)s et partageront en solidarité mutuelle leurs biens matériels avec les « pauvres ». Les « pauvres » au cœur riche perpétuent aussi des structures d'injustice et d'exclusion au sein même d'une création qui par cela est pervertie.

³J'utilise les *guillemets* pour distinguer du contenu plus restrictif ; disons : nettement sociologique.

⁴La pensée développée ici est théologique. Elle a besoin de médiations, dans le sens qu'il nous faut dans des contextes toujours nouveaux nous donner les moyens de découvrir les injustices qui existent et de démasquer les subterfuges que nous utilisons pour éviter de voir ou de nous engager. Même au niveau de ces méditations, l'analyse marxiste aujourd'hui est considérée comme insuffisante, bien qu'on ne puisse oublier l'attention qu'elle accorde aux conditions très matérielles de pauvreté et d'injustice, au risque d'une spiritualisation injuste parce que désincarnée.

⁵Les discussions concernant le lien entre l'option pour les pauvres et les relations de justice qui constituent la profondeur créationnelle de notre réalité, ont été très bien réfléchies, par exemple, dans : José M. VIGIL, *The Option for the Poor is an Option for Justice and not Preferential – A new theological-systematic framework for the option for the Poor* en 2004. On peut accéder à cet article consultant le site de SEDOS (<http://www.sedos.org/>) et cherchant les « mission articles » en anglais pour l'année 2004.

⁶Souvent le péché est conçu de façon trop individualiste. Pourtant, même les documents officiels de l'Église réfèrent à des structures de péché, dans lesquelles nous sommes aussi responsables.

⁷Parce que causée par injustice ou parce que, non résolue, est origine et symptôme d'injustice.

être humain, est une manifestation pénible et grave d'un manquement aux relations qui constituent la création ; un véritable échec qui se manifeste plutôt à partir du cœur endurci des riches, quand ils perpétuent pour des raisons égoïstes et structurelles des rapports qui laissent les « pauvres » dans leurs souffrances injustes.

Nous avons déjà souligné qu'il y a des « pauvres » au cœur de riche et des « riches » au cœur de pauvre (et toutes les variations possibles). Mais toutes ces possibilités (avec toutes les nuances propres de l'imperfection et de la finitude de chaque être humain) ne peuvent pas nous faire oublier ou détourner de la réalité dérangeante de celui qui est laissé-pour-compte au bord du chemin, sans argent, sans nourriture, sans monture, sans abri, sans soins, etc. Ce n'est pas le hasard ou la nature qui est à l'origine de cette situation : il est la victime d'un rapport vicié entre les êtres humains, victime de l'injustice. Dans cette situation Dieu est venu et s'est identifié avec la victime des rapports injustes en partageant sa vie, au point de mourir en croix et en vue de la libération/salut universel. L'identification de Jésus avec la vie de victimes des rapports injustes est une vérité évangélique indéniable (Lui même, il s'est fait Victime), de la même portée que l'ouverture universelle de sa proposition de libération/salut. Ceci, l'évangile nous le donne à croire, à espérer et à suivre.

Pour que la libération/salut soit une réalité catégorielle⁸, il faut qu'à la bonté et la volonté infinies et souveraines de Dieu de sauver tous et toutes, corresponde le cœur humain avec une disposition capable d'accueillir et de mettre en œuvre la Parole. Ce que j'affirme donc dans mon article, ce n'est pas que les « riches » sont exclus de cette offre et action divines, ce n'est pas non plus une opposition entre « riches » et « pauvres », mais je dis que « ce n'est que dans le cœur et la vie des pauvres que Dieu trouve un espace pour la nouveauté de sa proposition de libération/salut »⁹. Au contraire, l'esprit de l'être humain « riche » souffre de l'enchantement produit par la possession des choses, des idées, des personnes, etc., et finit par être possédé soit par une petite chose comme un livre, soit par une idée (une idéologie quelconque), soit par d'autres possessions. D'ailleurs, toutes les caractéristiques mentionnées dans ce paragraphe de mon article¹⁰ sont des attitudes propres des pauvres¹¹ : le partage et la générosité contre la consommation et l'accumulation de biens, le travail en commun et l'attention à l'autre contre l'individualisme et l'autosuffisance, la prière d'action de grâce, d'intercession et de supplication comme manifestation de la foi.

⁸Le mot « catégoriel » est utilisé ici dans le sens que lui donne Karl Rahner dans sa pensée théologique.

⁹PJ93 (2006/4), p. 39 (éd fr). Dans mon texte original, en espagnol, j'écrivais « le cœur et la vie des pauvres », non « le cœur de la vie des pauvres ». Voir la p. 38 de la version espagnole : « *Opta por los pobres porque sólo en el corazón y en la vida de los pobres encuentra espacio para la novedad de su propuesta de liberación - salvación ...* ».

¹⁰PJ93 (2006/4), p. 39 (éd fr).

¹¹Bien-sûr : « pauvres » au cœur pauvre. Les « riches » au cœur pauvre, par le fait même, en viennent à partager la vie des « pauvres », pauvres avec les « pauvres ». Voir, pour le développement de ces idées : Aloysius PIERIS, *God's Reign for God's Poor : A Return to the Jesus Formula* (Tulana Research Centre, Sri Lanka).

Dans cet ordre des chose, la vision de la libération/salut n'est pas que les « pauvres » deviennent « riches », en opposition aux « riches » matériellement (catégories marxistes), mais de reconstituer les relations de justice originelles de la création, relations dans lesquelles cette distinction entre « pauvres » et « riches » n'a plus de sens, parce que chacun et chacune aura, en justice, ce qui lui est nécessaire pour vivre en enfant de Dieu : la réalisation eschatologique du Royaume de Dieu pour tous, qui correspond exactement à la création originelle.

Voici la raison pour laquelle Dieu opte pour les « pauvres » : pour nous sauver tou(te)s¹².

L'universalité de sa proposition et de sa volonté de libération/salut trouvent dans le cœur et dans la vie des victimes de rapports injustes (soit au niveau individuel, soit au niveau structurel) un espace privilégié pour s'incarner, puisque c'est leur réalité qui a besoin d'être sauvée, libérée, reconstituée, ré-humanisée par l'engagement protagonique des « pauvres » en premier lieu et des « riches » qui veulent être sauvés. Le pauvre accueille l'initiative divine et la rend opératoire et de cette façon est sujet non seulement de sa propre histoire, mais de notre histoire à tous et à toutes.

C'est l'option de Dieu pour les « pauvres », en d'autres mots l'Amour d'un Dieu qui ne peut qu'aimer tou(te)s à partir de son option pour ceux qui sont victimes de l'injustice, cet Amour étonnant qui se fait homme et pauvre pour sauver tou(te)s, qui constitue la source ultime des principaux critères apostoliques de la Compagnie de Jésus. Vous l'avez d'ailleurs bien exprimé vous-même : « la source théologique ultime des critères de discernement apostolique de la Compagnie de Jésus se trouve dans le cœur du Christ transpercé par le débordement d'amour pour le Père Céleste et pour ses enfants dispersés sur la face de la terre ».

Je vous remercie une fois de plus, cher Père Doan, de nous avoir aidés à creuser ces intuitions et ces idées, qui sont si importantes pour le service que nous sommes appelés à rendre au peuple de Dieu en tant que Jésuites. J'espère d'ailleurs que nous pourrons continuer à approfondir ces pensées.

Roberto Jaramillo Bernal SJ
Rua Leonardo Malcher 347
69010-170 Manaus, AM - BRESIL
<jaramosj@jesuits.net>

¹²PJ93 (2006/4), p. 39 (éd fr) : « Je pense et je crois que Dieu opte pour les pauvres pour nous sauver tous ».

Notre héritage jésuite et nos identités multiples : Un défi pour la 35^{ème} Congrégation Générale Ambrose Pinto¹ SJ

Le poids de l'histoire

L'ouverture de la Congrégation Générale en 2008, notre héritage passé sera sans doute l'arrière-fond par rapport auquel des choix seront faits. Un regard sur notre histoire montre que celle-ci est faite de lumières et d'ombres, et quand la Compagnie de Jésus observe d'un œil critique sa propre histoire, elle reconnaît publiquement être un corps de pécheurs appelés à être saints. En d'autres mots, notre passé n'est pas complètement sombre, mais il n'est pas non plus aussi lumineux qu'on a parfois voulu le suggérer. Il est raisonnable d'espérer que quand, en 2008, les nôtres se rencontreront en Congrégation Générale afin de déterminer les priorités pour l'avenir, ils n'interpréteront pas le présent en se référant uniquement à un sombre passé. La stratégie qui consiste à invoquer le passé afin de valider les choix du présent devient problématique si une partie de notre passé est sombre et est reconnue comme telle. Le besoin est réel pour la Congrégation de solliciter la légitimité historique, mais si la légitimité est simplement tirée du passé elle peut donner lieu à des controverses et à des choix problématiques. Notre tradition peut ne pas nous aider à bien appréhender la situation présente ou nous inspirer à faire des choix courageux.

S'il est vrai qu'en fin de compte nous ne pouvons pas établir une relation totale entre le passé et le présent, et que le passé lointain n'est pas forcément un guide d'action pour le présent, il est tout aussi vrai que le passé ne doit pas être renié. Notre identité en tant que personnes et en tant que jésuites est marquée par le passé. Saint Ignace était basque et espagnol. Il avait des identités multiples. En plus d'être basque, il était soldat, européen, chrétien, un produit de la société féodale et une personne qui regardait le monde avec des yeux d'européen. Tout cela l'a influencé lorsqu'il rédigea les Exercices et les Constitutions. Comme Ignace, tous les jésuites ont des identités multiples. De même, en tant que jésuite indien, j'ai moi aussi une identité régionale, locale, nationale, religieuse, professionnelle, linguistique et je suis rattaché à une caste. Bien qu'elles ne déterminent pas complètement ma manière de penser et d'agir, ces identités multiples imprègnent mon univers et influencent ma pensée, mon action et mon comportement. C'est à travers le prisme de ces identités que j'appréhende mon être et le monde autour de moi. Les jésuites ont besoin de prendre conscience d'eux-mêmes et de faire un effort pour surpasser leurs limitations et leur étroitesse.

***Ces identités
multiples imprègnent
mon univers et
influencent ma
pensée, mon action et
mon comportement***

¹Ambrose Pinto SJ a dirigé l'Institut Social Indien (New Delhi) et est actuellement directeur du Collège St Joseph à Bangalore.

Identités et contextes multiples

Je n'ai pas de difficultés à vivre avec ces identités multiples même si l'on doit constamment négocier avec les identités des autres pour une vie harmonieuse. Les identités ne doivent pas être source de conflits. Quand je vote aux élections indiennes, en dépit de mon identité religieuse de croyant, il peut arriver que je vote pour un parti qui n'admet même pas l'existence de Dieu. Si nos systèmes de valeurs se ressemblent, le fait d'être chrétien et jésuite n'entrera pas forcément en conflit avec le vote pour un parti politique athée, pour la simple raison qu'un parti qui n'adhère pas à une foi religieuse peut, plus qu'un autre, être en accord avec mon système de valeur et avec les préoccupations émanant de ma foi. Pourvu qu'un groupe représente la substance de mes convictions, son identité religieuse ne me pose aucun problème.

En fin de compte, la religion joue un rôle mineur dans le domaine public. Si l'Inde devait être définie en termes d'appartenance religieuse, quatre-vingt pour cent de la population sont hindous. Pourtant le président de la République est musulman, le premier ministre sikh, et le chef du parti au pouvoir est un catholique d'origine italienne, et leurs identités religieuses ne posent aucune difficulté dans le pays. Cela indique tout simplement que le domaine religieux n'a pas à occuper la totalité de l'espace vital public. Si c'était d'ailleurs le cas, comment expliquerait-on la chute du Saint Empire Romain ? Plus près de chez nous, le Pakistan et le Bangladesh formaient autrefois un seul pays ; ils se sont pourtant scindés en deux malgré une religion commune. L'Inde a réussi à exister avec des identités religieuses, ethniques et linguistiques multiples.

En tant que jésuite indien, je ne peux pas vivre simplement avec une seule identité, l'identité universelle d'être jésuite. En réalité, je crois qu'il est difficile de concevoir une identité unique, universelle et uniforme pour tous les jésuites. L'identité jésuite est une parmi beaucoup d'autres identités. En fait, c'est une identité que nous acquérons après avoir assumé beaucoup d'autres identités.

Il est difficile de concevoir une identité unique, universelle et uniforme pour tous les jésuites

Je ne suis pas né jésuite. L'on pourrait même dire que, du moins jusqu'au début de ma vie religieuse, mes identités locale, régionale, religieuse, linguistique et culturelle, toutes enracinées dans le passé, m'ont façonné plus que mon identité jésuite. Il est vrai que je ne peux pas me contenter de vivre avec ces seules identités, mais d'un autre côté, je ne peux pas non plus vivre totalement sans elles. Il se peut que d'autres identités aient laissé une marque plus forte que l'identité religieuse. La question est donc celle-ci : comment la Congrégation inspirera-t-elle les jésuites pour qu'ils vivent leurs identités multiples à une époque où les peuples et les communautés prennent de plus en plus conscience de leurs particularités ? Il me semble que c'est là un défi pour la Congrégation.

Si la Congrégation se contente d'invoquer le passé et la grâce du fondateur pour rédiger un document commun, elle court le risque de ne pas voir le monde tel qu'il est. Saint Ignace avait une pertinence pour la partie du monde qui, à l'époque, assistait à la Réforme. Sa Contre-réforme visait à ramener les gens à la foi.

Toutefois, à cette époque, la situation n'était pas la même dans le reste du monde. Aujourd'hui encore, les contextes et la réalité du monde sont différents dans différentes parties du monde. Ce n'est plus un monde influencé par les Lumières, la Renaissance et la Réforme seules. Il y a des pays développés et d'autres en voie de développement. A côté des richesses, il y a la famine, la mort, la faim et l'oppression dans bien des pays. La Congrégation pourrait ne pas savoir considérer comme des priorités des choix passivement dictés par le passé. Les identités multiples, et qui évoluent, des jésuites présents un peu partout dans le monde doivent jouer un rôle décisif dans la prise de décisions tout en remplissant leur mission. Il peut arriver qu'à certains moments l'identité jésuite unique, définie et développée dès l'origine, entre en conflit avec l'identité particulière de jésuites vivant dans une région ou une Assistance, mais aussi au-delà des régions et des Assistances. Des différences plus marquées peuvent exister entre les régions ou Assistances du Sud et celles du Nord.

Il est donc important, pour bien comprendre la Compagnie de Jésus, de placer les jésuites dans le contexte économique et social dont ils sont issus. Les jésuites d'Amérique du Nord et d'Europe sont des jésuites dont l'identité jésuite a un certain nombre d'éléments communs. Ceci est également vrai pour les indiens ou les africains. À l'heure de la mondialisation, les valeurs et l'éthos du capitalisme ont marqué l'identité des jésuites du monde entier. D'autres jésuites dans le monde ont pu être influencé par des manières « socialistes » de penser et d'agir. Ces contextes et identités culturels différents font qu'il est difficile de parler d'une identité jésuite unique déterminée par le passé.

On pourrait aussi rappeler l'opinion de ceux qui estiment que même si la propriété privée ne présuppose pas l'éthique chrétienne, le monde capitaliste a toujours enseigné, défendu et protégé la propriété privée comme faisant partie de l'éthique chrétienne. Il a fallu beaucoup d'années pour que la Doctrine sociale catholique adopte une position plus équilibrée à l'endroit de la propriété privée. Un phénomène semblable semble avoir eu lieu en ce qui concerne l'individualisme. Le concept du péché individuel, des indulgences et de nombre d'autres pratiques religieuses ont maintenu la religion au niveau de l'individu sans aucune implication sociale. Cet « individualisme » a joué un rôle dans le développement de l'éthos capitaliste et dans la promotion de certaines formes de Christianisme en Europe.

En d'autres termes, nous appartenons à nos pays et portons le poids de nos situations socioéconomiques. Qu'est-ce que cela implique, en réalité ? Alors que le système de valeurs capitaliste d'individualisme excessif, liberté illimitée, consumérisme doublé d'un certain sentiment de supériorité ethnique et sociale risque

***Nous sommes
tous héritiers de
nos héritages et
nous ne pouvons
pas y échapper***

d'influencer certains jésuites, d'autres jésuites pourront adopter une vision plus égalitariste et plus socialiste de la société. Nous sommes tous héritiers de nos héritages et nous ne pouvons pas y échapper. Nous devons répondre à ces diversités si nous voulons faire preuve de pertinence dans la mission. Etant donné

nos conditionnements, une liberté intérieure totale n'est sans doute pas facile à acquérir ou à exercer.

Dès lors, si la Compagnie de Jésus est un corps de gens divers qui ont intériorisé des systèmes de valeurs et des attitudes différents, alors il est difficile d'aboutir à une identité jésuite unique ou même à une mission commune. Aussi longtemps que les contextes ne seront pas les mêmes, la mission jésuite variera d'endroit en endroit, d'un pays à l'autre. Définir les jésuites partout dans le monde en terme d'une identité ou d'une mission uniques, c'est nier leurs caractéristiques locales, régionales et nationales. En Inde, le mouvement Hindutva a tenté de définir le pays en termes d'une identité unique. Il y a d'autres marchands d'identité unique à travers le monde allant des chrétiens fanatiques aux extrémistes musulmans et aux communautaristes. Les conséquences de ces définitions consistent à s'en prendre aux traditions minoritaires et aux modes de vie pluralistes ainsi qu'une intolérance croissante. Sûrement, le mode de vie jésuite doit avoir une dimension humaine universelle sans être uniforme. Pour donner à l'identité jésuite une universalité doublée de diversité nous avons besoin de recourir à la discussion et au débat.

Débat : notre manière de procéder

Laissant de côté le passé colonial avec son lot de conquêtes et de triomphalisme ainsi que son recours au spirituel pour légitimer des décisions abusives, nous devons, dans la situation différente qui est la nôtre, prendre des décisions collectives et raisonnées. La théorie du droit divin a créé plus de problèmes que de solutions dans l'administration et le gouvernement. Dans tous les pays du monde, nous sommes confrontés à des systèmes socioéconomiques injustes, plus particulièrement en Afrique et en Asie. Beaucoup de ces pays, anciennes colonies, ont récemment acquis l'indépendance. La mission des jésuites dans ces pays est de lutter avec leurs peuples pour établir un ordre social juste, pour faire face aux besoins des groupes et des communautés dont personne ne s'occupe. Pour réagir à ces réalités, nous avons besoin de lucidité et de réflexion, d'un débat intense et de décision. Les choix et les priorités établis à travers de tels débats ont plus de chances d'être vibrants et pertinents.

Nous devons admettre que la conscience des groupes délaissés n'a pas toujours fait partie de notre tradition. La Compagnie de Jésus, à sa fondation, était un groupe élitiste, lié à l'establishment, associé aux centres de pouvoir et de prestige qui ne s'occupaient guère des droits des communautés et des groupes. Les pauvres étaient la cible de notre mission et non des compagnons de pèlerinage. Nous devons admettre que nous courons le risque d'ériger en mythe notre passé « glorieux » qui pourrait aujourd'hui nous priver du désir de radicaliser notre mission, en voulant nous accrocher au passé. Arrupe, à travers une administration prophétique, nous a aidé à annoncer et à dénoncer les structures injustes pour que nous puissions apporter notre contribution à la construction d'un monde plus juste. Le P. Kolvenbach a introduit les dimensions multiculturelle et multireligieuse dans la mission. Il y a eu aussi des témoignages héroïques dans notre Compagnie, qui nous ont donné l'exemple et l'inspiration. Nous avons

besoin de porter plus loin la mission inaugurée par ces héros en étant totalement ouverts au monde qui nous entoure.

Qu'est-ce que j'attends de la Congrégation et de la prochaine administration ? J'attends d'elle qu'elle puisse regarder le passé sans pour autant le laisser gouverner nos actions dans le présent. Le passé doit être reconnu. Mais on ne peut pas se laisser guider totalement par lui.

La difficulté par rapport au passé c'est qu'il a été essentiellement eurocentrique : il a souvent eu tendance à considérer le reste du monde comme étant en quelque sorte inférieur. Notre manière de regarder la réalité est rarement objective ; tout ce que nous voyons et évaluons, notre passé comme notre avenir, est perçu de notre point de vue. Les européens regardaient les pays asiatiques et africains à partir de leur propre point de vue. Beaucoup partageait l'idée que ces pays avaient besoin d'apprendre leur culture pour être civilisés. Une culture européenne fut alors imposée par le bout du fusil. Aujourd'hui elle l'est par le commerce. Si toutes les cultures et tous les peuples doivent être traités comme égaux, cet état de faits doit changer. La place particulière que la Compagnie de Jésus occupe devrait nous mettre en relation avec les peuples du monde, spécialement dans les contextes africain et asiatique.

La Congrégation doit adopter la « raison pratique » comme manière de procéder si la Compagnie de Jésus veut être renouvelée et revitalisée. Le prix Nobel Amartya Sen affirme dans son nouveau livre *The argumentative Indian* que la raison pratique est importante pour l'argumentation, et il attribue la réussite de l'Inde en matière de démocratie, laïcité et mouvements sociaux à cette capacité à argumenter. La Compagnie de Jésus a aussi une telle tradition d'argumentation, qui nous différenciait des autres ordres religieux quand la Compagnie fut fondée. La Congrégation devrait se souvenir de cela et se laisser guider par le raisonnement pour établir ses choix et ses priorités. Saint Ignace a encore plus de pertinence aujourd'hui précisément en raison de sa tradition rationaliste et de raisonnement. Cette tradition peut encore éclairer nos préoccupations présentes et nous aider à nous définir différemment.

Dans la Compagnie, nous sommes plus multiculturels aujourd'hui que jamais auparavant, et cela va sans doute, plus qu'avant, être ressenti dans la prochaine Congrégation. Le multiculturalisme consiste à traiter les gens comme égaux. Il n'y a pas de grandes ou petites traditions, ni de supérieures et d'inférieures. Toutes les traditions ont des points forts et des faiblesses. La non discrimination fait partie de ce multiculturalisme. Les membres de la Congrégation ont toujours été libres. Cette liberté est essentielle pour préserver le multiculturalisme. Toutefois, il nous faut sans doute changer de pédagogie. La Congrégation devra abandonner le traditionalisme et opter plutôt pour la raison en faisant face aux réalités politiques et sociales actuelles. L'origine géographique des membres de la Compagnie a beaucoup changé. Les débats et les discussions dans la Congrégation doivent également changer. Je le redis : nous avons une longue et robuste tradition de divergence d'opinion et de débat dans la Compagnie. Nous avons besoin de

La difficulté par rapport au passé c'est qu'il a été essentiellement eurocentrique

raviver cette tradition pour faire participer tous les jésuites. Cette tradition peut nous aider dans notre mission et nous servir de moyen puissant de lutte contre les inégalités de classe, de genre, de caste et d'autres divisions sociales afin d'apporter notre contribution à cet « autre monde » prêché par Jésus.

Original anglais
Traduit par Christian Uwe

Ambrose Pinto SJ
St. Joseph's College
P.B. 27094, Lal Bagh Road
Bangalore 560 027 - INDE
<p_ambrose@hotmail.com>

35^{ème} CG : Rallumer le flambeau Un point de vue personnel Edward Mudavassery SJ

Introduction

C'est dans un contexte spécial que se réunira la 35^e Congrégation Générale : non seulement elle devra élire un nouveau Général mais également tenir compte des changements rapides et de la complexité de notre monde. L'Eglise et le monde en général sont en quête de moyens d'adaptation face aux transitions sociopolitiques, éthiques et culturelles que nous observons autour de nous. Face à ces défis, la Compagnie a, elle aussi, senti le besoin d'affûter son regard et de renouveler sa mission.

Il est dans la tradition de la Compagnie d'affronter les changements et les défis. Depuis sa fondation, elle a traversé des moments difficiles tels que des missions difficiles dans les coins les plus reculés du monde, la Réforme, la suppression et, plus récemment encore, l'intervention papale dans le gouvernement de la Compagnie. Elle a fait face à tous ces moments avec une grande foi et confiance en Dieu, gardant en mémoire les mots de Saint Ignace qui disait : « *La Compagnie, n'ayant pas été fondée par des moyens humains, ne peut ni se conserver ni se développer par eux, mais par la grâce de notre tout-puissant Dieu et seigneur Jésus-Christ. Il faut mettre en lui seul l'espérance qu'il conservera et fera avancer cette œuvre qu'il a daigné commencer pour son service et sa louange et pour l'aide des âmes* » (Constitutions n. 812). De ces épreuves, elle est toujours sortie plus humble et purifiée mais aussi assez forte pour continuer sa mission de service dans l'esprit de la fidélité créative. Une fois encore, la Compagnie est aujourd'hui confrontée à des défis nouveaux venant les uns de l'intérieur, les autres de l'extérieur. Les vents du changement qui accompagnent la mondialisation, la révolution technologique ainsi que les attitudes et les valeurs postmodernes sont

***Une fois encore, la
Compagnie est
aujourd'hui
confrontée à des défis
nouveaux venant les
uns de l'intérieur, les
autres de l'extérieur***

autant de défis à la vie et à la mission de la Compagnie. Il est plus que temps de trouver une réponse appropriée. La 35^{ème} CG doit rallumer la flamme du charisme ignatien afin de donner vigueur et vitalité à notre mission aujourd'hui.

Je voudrais ici réfléchir sur trois domaines qui pourraient nous aider à faire cela. Il s'agit du besoin de réaffirmer notre identité ignatienne ; trouver un juste équilibre entre nos engagements mondiaux et locaux ; et identifier les problèmes qui ont un impact mondial pour y répondre comme un seul corps.

Affirmer notre identité ignatienne

Plus que jamais, nous avons besoin d'affirmer notre identité (jésuite). La mondialisation et les réseaux de communications ont fait du monde un village mondial. D'un côté, la modernisation rapide a créé des possibilités pour les gens d'échanger des connaissances et des ressources ; d'un autre côté, particulièrement dans les pays en voie de développement tels que l'Inde, ces avantages ne sont accessibles qu'à un petit nombre. Alors que la mainmise des compagnies multinationales et d'autres organisations internationales sur les Etats-nations et sur leurs gouvernements se renforce, ces derniers semblent perdre la capacité de planifier et contrôler leur propre avenir. On assiste ainsi à des migrations massives en quête de meilleurs emplois ou conditions de vie à la fois à l'intérieur des pays et à l'étranger. Ce phénomène finit par affaiblir les identités nationales ou ethniques formées autour de langue, mémoire et culture communes. L'acceptation inconditionnelle de la modernisation de la part des pouvoirs en place conduit à la destruction de traditions précieuses et anciennes. Cela a conduit aux nationalismes militants et aux fondamentalismes religieux et à diviser les peuples. Depuis le temps de sa fondation, la Compagnie a été une fraternité universelle, sa vision et sa présence peuvent être des repères face aux dilemmes modernes.

Nous croyons que « *les êtres humains sont créés pour former une communauté avec la Trinité et, par conséquent, les uns avec les autres. Toutes les autres choses sur la face de la terre sont créées pour nous aider à former cette communauté* » (William Barry SJ). Quand je revois la 34^{ème} CG, il me semble clair que ses décrets étaient un début de réponse à ces problèmes. C'était, en effet, une rencontre mondiale de jésuites, au nombre de 223, venant de tous les coins du monde y compris des pays nouvellement libérés, mais aussi de la Chine continentale et du Vietnam. Elle devait assumer la tâche titanesque de réviser les *Constitutions* et d'articuler notre mission à un nouveau monde émergent. Le contexte historique des participants et leurs perceptions des priorités différaient beaucoup. Pourtant, à l'instar de nos Pères fondateurs, les membres de la Congrégation prièrent, discutèrent et discernèrent durant presque trois mois afin d'achever leur tâche. Dans leur tâches, ils devaient travailler avec beaucoup de contraintes comme des visions du monde et des expériences différentes, des manières différentes d'appréhender l'urgence et, par-dessus tout, un temps limité. La CG devait concilier tous ces facteurs afin d'aboutir à un document universellement acceptable et nous pouvons voir que tout cela a influencé le résultat du document final. D'aucuns estimèrent que ce dernier était laborieux et dépourvu de ligne directrice. En revanche, pour ceux qui y ont travaillé, le document était un nouveau pas dans la bonne direction. La tâche

de la 35^{ème} CG sera d'articuler de manière plus aboutie ces mêmes soucis. Ce processus, me semble-t-il, nous aidera à redécouvrir qui nous sommes et quelles sont nos convictions.

Equilibre entre nos engagements mondiaux et locaux

Au cours du temps, nous avons connu des mutations dans notre manière d'appréhender les problèmes mondiaux et locaux liés à notre mission. Afin de comprendre ces mutations, considérons l'Eglise aux temps du Concile Vatican II qui, selon Karl Rahner, a transformé le christianisme occidental, une Eglise largement européenne et nord-américaine en une Eglise mondiale. Certains parlent de la mondialisation de l'Eglise par l'avènement d'une nouvelle Eglise de l'Hémisphère Sud, la Tierce-Eglise. La diversité de cette Eglise mondiale, qui voit de nouvelles expressions de l'Eglise apparaître en Afrique, en Asie et en Amérique Latine, est de plus en plus évidente. Puisque ces églises sont enracinées dans des cultures très différentes, leurs situations sociales ont naturellement donné lieu à des missiologies contextuelles qui, par leurs contenus et leurs soucis, sont souvent différentes des missiologies traditionnelles. Une étude attentive des 31^{ème}-34^{ème} CG permet d'observer l'émergence de ces mutations quant à nos mission et styles de vie.

Le décret 4 de la 32^{ème} CG est à ce titre très éclairant. Il a placé les pauvres et les marginalisés du monde au cœur de notre mission. Il a conduit les jésuites à regarder leurs missions et leurs ministères, et même leurs styles de vie, à la lumière de ce décret. Pedro Arrupe, d'heureuse mémoire, promu avec force cette avancée. Il arguait que la promotion de la justice était partie intégrante du service de la foi. En affirmant cela, il retrouvait ainsi l'aspect « monde présent » de la spiritualité ignatienne. Le généralat charismatique d'Arrupe était d'une pertinence historique dans l'application de cette avancée, ayant vécu lui-même l'expérience de l'Est et de l'Occident, de leurs cultures et de leurs religions. En plaçant ainsi les pauvres au cœur de sa mission, la Compagnie devint véritablement servante de la mission universelle du Christ. Même si le monde d'aujourd'hui a fait des progrès dans bien des domaines, le nombre des pauvres et des opprimés n'a fait qu'augmenter. La 35^{ème} CG doit formuler et soutenir la cause des pauvres sans voix dans chaque partie du monde. Arrupe a été capable de tenir ensemble, dans l'esprit de nos Pères fondateurs, l'unité de notre mission et le besoin de préserver ses expressions diverses. Cet esprit doit s'exprimer encore davantage dans notre monde divisé afin de rendre notre mission contextuelle et pertinente.

Répondre comme un corps

Enfin, la tâche de notre mission aujourd'hui est de construire une civilisation de l'amour dans un monde inégal, violent et divisé. Pour ce faire, nous avons besoin d'aller à l'encontre de l'impact négatif d'une mondialisation sans discernement. Nous avons besoin de mondialiser l'amour et la justice en travaillant en réseau les uns avec les autres et solidaires contre les problèmes qui ont un impact négatif sur le monde. Aujourd'hui, les problèmes, qu'ils soient locaux ou mondiaux, ne peuvent pas être résolus sans coopération mutuelle. Nous ne pouvons plus travailler isolément, si puissants, riches ou technologiquement avancés que nous

puissions être. Les conséquences désastreuses d'une telle attitude nous sont connues de par les aventures malencontreuses de certaines super-puissances visant à éradiquer unilatéralement la terre. Le monde entier est en train de payer cher ces erreurs. Des millions de vies innocentes sont perdues, des atrocités inimaginables et des violations des droits humains sont infligées à des personnes sans défense, et des dommages collatéraux sont infligés à l'environnement et à la propriété. La confiance de base entre êtres humains a été sérieusement détruite et il faudra plusieurs années d'efforts sincères pour rétablir la paix et la réconciliation.

La Compagnie de Jésus est particulièrement bien placée, de par ses ressources et sa présence partout dans le monde, pour promouvoir un esprit nouveau de solidarité et construire une civilisation de l'amour. C'est une tâche rude et une pente ardue qui nous attend. Au passage, nous avons choisi d'appeler cette année l'année Arrupe en mémoire de notre bien-aimé et regretté Général. En lui, nous avons un intercesseur au ciel, un homme qui était un « optimiste incorrigible ». Avec son esprit qui nous inspire, la 35^{ème} CG doit élaborer un plan d'action mondial pour la Compagnie, un plan qui permette à tous les jésuites et à tous les hommes de bonne volonté de travailler ensemble et d'exprimer ainsi une solidarité mondiale pour construire un autre monde, une civilisation de l'amour. Ce plan d'action doit inclure un effort concerté pour faire face aux préoccupations les plus urgentes dans notre monde, telles que l'éradication de la pauvreté (ou des richesses ?) ; la violence ; la discrimination sous toutes ses formes ; la dégradation de l'environnement ; la promotion de la paix et de la réconciliation ; un développement à visage humain ; les droits humains, spécialement ceux des femmes et des enfants ; le dialogue interculturel et interreligieux et l'appréciation mutuelle ainsi que le respect pour toutes les religions et les cultures.

Arrupe, tout comme Matteo Ricci et Robert De Nobili, nous a montré qu'il y a de la vérité, de la bonté et de la beauté dans d'autres religions et cultures. Nous devons être ouverts et assez humbles pour apprendre d'eux. La réunion des Provinciaux tenue à Loyola en 2005 a révélé un nouvel esprit de collaboration et de partage. Quelques postulats y furent formulés pour la 35^{ème} CG visant à décentraliser l'administration et à encourager le partage par-delà les frontières des Assistances et des Provinces. Tous ces efforts traduisent à mon sens un véritable désir d'engagement créatif face aux situations critiques de notre temps et d'offrir un plus grand service à la mission du Christ de construire un monde plus juste. Ignace et ses compagnons ont été capables de dresser un plan communautaire pour une mission universelle (Ricardo Antoncich SJ, *PI88*, 2005/3). En tant que rencontre de compagnons en mission et amis dans le Seigneur, la 35^{ème} CG peut-elle faire de même ? Je crois que nous le pouvons.

Original anglais

Edward Mudavassery SJ
Rector, Vidyajyoti College of Theology
23-Raj Niwas Marg,
Delhi-110054 - INDE
<mudavasserysj@gmail.com>

Réflexions sur ce que je vis sur les voies ferrées du Tabasco : les migrants d'Amérique centrale

Ricardo E. Greeley SJ

Je partage souvent les observations et les analyses que j'ai tirées de mon expérience avec les migrants sur les voies ferrées¹ des principales villes de l'Etat du Tabasco², pour interviewer les migrants d'Amérique centrale qui transitent par le Mexique.

Pancho le « Toluco » vit dans un quartier de Villa Chontalpa situé près de la voie ferrée mais s'appête à déménager avec sa famille pour être encore plus près des rails et avoir ainsi encore plus de chance de « trouver n'importe quel travail » grâce aux migrants.

Au cours de nos conversations, il m'a dit que certains villageois ont peur que les migrants d'Amérique centrale soient des délinquants. Nous en parlons un moment, il me cite certaines expériences négatives qu'ils ont fait avec des migrants. Je lui réponds que j'aimerais bien savoir si dans le monde il existe une seule organisation qui échappe à ce phénomène, et que tout groupe a ses « brebis galeuses ». Que ce soit dans les organismes d'éducation ou de santé publique, dans les industries, les églises, les partis politiques, dans les cours de justice ou parmi les juges, dans les fédérations sportives... il y a toujours quelques individus qui, par leur comportement, salissent l'image et le bon nombre de leurs groupes. Je lui dis que c'est une constante dans les groupes humains : une minorité commet des actes illicites et porte ainsi préjudice à l'ensemble du groupe. Je le mets même au défi de faire le compte des mauvaises expériences subies à cause des migrants et de comparer ce chiffre avec celui des personnes qui traversent ce territoire. Nous arrivons à la conclusion que cela ne représente même pas le 0,5%. Dans l'ensemble, les migrants sont des gens pacifiques, polis et respectueux. Au pire, ils provoquent des dégâts en jetant des ordures ou en faisant leurs besoins n'importe où, en dégradant ainsi l'environnement.

Ces données coïncident avec celles que j'ai recueillies dans d'autres gares, où les personnes se plaignaient du manque de toilettes et de services sanitaires appropriés au passage des centaines de migrants, qui endommagent les champs aux abords de la voie ferrée. Une dame de Santuario me disait que son mari devait entasser les ordures abandonnées par les migrants (sacs de nylon, chaussures de tennis, pantalons sales ou déchirés, canettes de boissons ou boîtes de thon, etc.) et y mettre le feu toutes les deux ou trois semaines pour remédier aux dégâts (ce qui représente pas mal de travail à chaque fois). Le pire c'est l'odeur que doivent supporter les gens qui vivent là.

Cette conversation avec le « Toluco » et d'autres habitants des communautés vivant près de la voie ferrée a ensuite été contrebalancée par celle que j'ai eue avec Felipe, un Hondurien d'environ 55 ans qui était sur le train et m'a parlé de tous les bénéfices que les migrants pourraient rapporter au gouvernement et au peuple

¹Notamment : Gregorio Méndez et Arenal (commune d'Emiliano Zapata), Buenavista (Apasco) et Santuario (commune de Macuspana), Villa San Manuel et Villa Chontalpa (commune de Huimanguillo).

²Le Tabasco est un Etat du Mexique situé au sud est du pays. Il s'étend le long de la plaine côtière du Golfe du Mexique sur un territoire qui va au sud jusqu'aux montagnes du nord du Chiapas. Il est entouré, au nord, par le Golfe du Mexique et l'Etat de Campeche, au sud par l'Etat du Chiapas, à l'Est, par l'Etat de Campeche et la république du Guatemala et à l'ouest par l'Etat de Veracruz [Note de l'éditeur].

mexicain si l'on sortait d'une politique de persécution. Selon lui, si l'on facilitait le transit des migrants, ceux-ci pourraient contribuer du nord au sud à l'économie nationale. Ils pourraient par exemple utiliser l'argent que leurs familles leur envoient des Etats-Unis pour prendre l'ADO ou d'autres moyens de transport au lieu du train, pour aller au restaurant, s'arrêter dans les auberges et les hôtels tout le temps de leur traversée du Mexique. Cela se traduirait en gros bénéfices pour un bon nombre de Mexicains et contribuerait en général à l'économie.

Nous constatons ensemble que, malheureusement, dans les circonstances actuelles, le passage des migrants profite à relativement peu de monde. Mis à part les policiers, les *polleros* (trafiquants), les chauffeurs de taxi ou de bus, quelques petites épiceries, les machinistes de train, quelques rares hôtels... et le compte y est. Dans ces conditions, les migrants sont contraints de dépenser beaucoup d'argent pour traverser le pays, qu'il s'agisse des *mordidas* (pots-de-vin) à donner aux agents officiels ou des services qu'il doivent payer un prix exorbitant soit pour les transports s'il voyagent autrement que sur le train, soit pour les 100 ou 200 pesos³ que chacun d'eux doit donner au machiniste pour qu'il les laisse s'accrocher au wagon, soit parce qu'ils doivent aussi payer la nuit dans un abri clandestin pour éviter de dormir dans des lieux d'hébergement légaux. Ils sont pris dans un engrenage de dépenses mais cet argent ne sert qu'à enrichir ceux qui travaillent dans l'illégalité. L'Etat se prive donc d'une importante source d'impôts (utile aux Finances publiques) qui lui parviendrait si les migrants avaient le droit d'entrer dans le pays et de le traverser.

Par ailleurs, les autorités commettent des abus scandaleux, soit en prenant les biens et l'argent des personnes, soit en leur faisant violence ; ils les frappent ou ne rendent la liberté aux femmes qu'en échange de faveurs sexuelles. En bref, il s'agit de toute une structure illégale désormais bien ancrée dans nos institutions et qui ne témoigne pas en faveur de notre pays. Les migrants se plaignent donc du fait que les autorités mexicaines cherchent par tous les moyens à les dissuader de traverser le pays. Mais le but des migrants est de trouver un emploi et de gagner décemment leur vie aux Etats-Unis puisque, chez eux, ce n'est pas possible.

Ils se plaignent aussi des machinistes de train qui font la loi sur le train. Ce sont eux qui décident de l'heure du départ ou de l'arrêt. Ils passent pour exiger une participation de 200 pesos par personne (parfois ils veulent la somme en dollars) et quand les migrants s'y refusent, parce qu'ils ont déjà été dépouillés de leur argent par des bandes ou des policiers, ils menacent de les tuer (en sortant leur revolver) et disent qu'ils ne veulent plus les voir sur le train, sinon ils s'arrêteront au milieu de la forêt, les feront disparaître et personne n'en saura rien.

Les épiceries qui vendent de l'eau, des gâteaux secs ou d'autres produits aux migrants signalent, par ailleurs, que parmi ceux qui ont assez d'argent pour payer la somme requise, le machiniste, prend les femmes, surtout les jeunes, et les oblige à le suivre dans la locomotive où il les exploite sexuellement en échange de sa protection contre la Migra.

En plus, si le machiniste ne parvient pas à avoir le contrôle absolu et à obtenir des migrants un droit de passage, il menace d'appeler la Migra ou bien fait courir le bruit qu'elle est déjà prête à les arrêter. Une autre tactique consiste à dire aux migrants qui sont sur le quai que leur train va rester deux heures à l'arrêt ou qu'il doit accrocher des wagons provenant d'autres rails ce qui va l'obliger à faire des

³200 pesos sont équivalents à 18 dollars américains.

manœuvres pendant plusieurs heures puis, au moment que les migrants attendent qu'il ait fini, il part loin dans la direction opposée et se lance à nouveau sur la gare à toute vapeur pour que les migrants ne puissent pas monter dans le train sans risquer leur vie. Ils usent de toutes sortes de subterfuges pour faire pression sur les migrants et obtenir ce qu'ils veulent.

Le moment le plus difficile pour monter dans le train est celui de la saison des pluies, en particulier la nuit. Quand tout est inondé et sombre, les dangers sont encore plus grands. C'est à ce moment-là qu'ont lieu le plus d'accidents.

Alors qu'un jour je marchais le long des rails à la recherche de migrants à interviewer, à environ 400 mètres d'Apasco, j'ai rencontré un homme qui sortait des fourrés, plus précisément du tunnel d'écoulement des eaux qui passe au-dessous de la voie ferrée. Il venait de laver son linge et allait le faire sécher au soleil en attendant le prochain train. Après avoir un peu parlé avec lui, j'ai pu l'interviewer.

Quand nous sommes revenus au village, Efraín était en train d'interviewer un autre garçon hondurien qui lui aussi était resté là parce qu'il n'était pas parvenu à monter sur le train la nuit d'avant. Ce garçon nous a raconté sa douloureuse expérience : il avait été attaqué par des policiers qui l'avait roué de coups et lui avait pris ses chaussures de tennis et son sac de voyage. Efraín et moi-même les avons invités tous les deux à venir à la paroisse pour écouter la présentation sur les droits humains des migrants préparée conjointement avec les groupes de défense des droits humains de Macuspana avec lesquels nous collaborons. Seul le plus jeune, Willy, a accepté l'invitation de nous suivre à l'église. Nous regardions le documentaire « Dolor por Dólar » (de la Televisión Española) depuis à peu près un quart d'heure quand il s'est levé pour sortir. Au début, j'ai pensé qu'il était allé aux toilettes, mais ce n'était pas le cas. Quand je l'ai à nouveau rencontré près des rails, l'après-midi, il m'a dit qu'il était parti parce que ce documentaire, qui montre si bien la réalité des migrants d'Amérique centrale, l'avait démoralisé et qu'il préférerait ne pas penser aux dangers qui l'attendaient pendant son voyage vers les Etats-Unis. Je lui ai alors présenté mes excuses, qu'il a acceptées. Nous avons continué à parler ensemble et il m'a raconté son premier voyage au Mexique. Il avait eu un accident et avait dû être hospitalisé trois mois à San Luis Potosí, où on lui avait rafistolé la mâchoire avec des tournevis... le long des gencives on peut voir les fils métalliques qui soutenaient la mandibule... Dès la fin de son arrêt maladie, il avait été reconduit à la frontière. C'était donc sa deuxième tentative d'atteindre le rêve américain.

Le matin du 9 août 2006, j'ai constaté qu'en moins de 24 heures, trois trains chargés chacun d'au moins une centaine de migrants étaient passés par la gare de Villa Chontalpa. J'étais impressionné de voir tant de personnes accrochées au train, d'autant plus que la nuit, il y avait eu de fortes pluies pendant 4 ou 5 heures. Alors que beaucoup aller s'acheter quelque chose à manger, prendre de l'eau ou simplement s'étirer et se reposer après ce terrible voyage, la plupart tremblait de froid et ils arrivèrent tous trempés, assommés par le sommeil et évidemment épuisés.

On ne peut rester indifférent en voyant que, parmi les migrants, même si on trouve des hommes d'un certain âge, il y a une majorité écrasante de femmes et de jeunes gens.

Quand on passe son temps à voir passer les foules qui voyagent sur ces trains, dans ce cas surtout pleins d'Honduriens, on ne peut qu'en conclure que ce pays des Caraïbes est en train non seulement de se dépeupler mais surtout de se vider de ses

meilleurs éléments, de ceux qui ont le plus de vigueur et qui représentent la main d'œuvre la plus créative. De ceux qui seraient les plus aptes à reconstruire ce qui est resté du pays après le passage de l'ouragan Mitch ou à lutter contre la forte corruption et la pauvreté.

Heureusement, à chaque fois que j'ai recherché leur contact près des trains, en les abordant par une salutation et des signes d'amitié, je n'ai jamais eu à souffrir de réactions de rejet ou de gêne. J'ai toujours été accueilli parmi eux avec intérêt et bienveillance.

A quelques rares occasions, j'ai cependant été interpellé par des jeunes *placosos* mais c'était seulement après qu'ils étaient montés qu'ils me lançaient d'un ton gouailleur : « *Quoi de neuf ?* ». J'ai toujours répondu d'un ton ferme et cordial : « *J'ai pas de souci, je suis pas pour la bagarre* ». Ce qui est curieux, c'est que quand nous nous croisions dans la rue quand ils allaient se ravitailler pour le voyage, ils ne me provoquaient jamais de la même manière s'ils me voyaient dans les parages ou passaient devant moi. J'en étais très heureux car j'ai pu circuler parmi les migrants en toute tranquillité, en remerciant le ciel de n'être pas agressé.

Je suis bien conscient du fait que, sur un train de 100 à 200 migrants, 6 voire 9 jeunes affichent un comportement typiquement délinquant (d'influence chicane que je connais très bien par expérience). Je sais qu'en restant près du train avec les migrants, je cours le risque d'être agressé verbalement ou physiquement par des *pandilleros* (membres de bandes). Beaucoup les regardent avec méfiance et les appellent les « délinquants ». Par chance, je n'ai jamais eu à me plaindre de rien de la part des voyageurs de cette ligne (où j'ai maintenant passé un bon nombre d'heures... même le matin à 6h ou le soir à 22h).

A deux gares seulement j'ai constaté (à trois reprises) la présence de drogue et à très petite échelle. A la gare de Chontalpa, deux villageois ont proposé de la marijuana à des migrants que j'interviewais. Une fois seulement, un des revendeurs m'a insulté et m'a demandé avec insolence « *ce que je fabriquais avec ceux de sa race* » et « *pourquoi je les fichais* » ; car j'avais un bloc-notes et un crayon avec lequel j'écrivais... Il m'a ensuite demandé pourquoi je ne mettais pas aussi son nom sur ma liste. Comme je lui ai donné une réponse un peu ambiguë, sans me mettre sur la défensive mais sans le défier non plus, ce dealer, qui vendait de toute évidence des cigarettes de marijuana et peut-être aussi un peu d'alcool, s'est détendu et après avoir tourné quelques minutes autour de nous, a sorti de son sac un papier journal, nous en a montré le contenu et l'a approché de son nez en s'exclamant : « *Aahhh ! Comme elle est bonne !* » (la marijuana, j'ai du la voir à moins de 40 ou 50 centimètres de distance). Puis il a ajouté : « *Vous n'en voulez pas ?* ». Mais comme personne ne faisait attention à lui, il est parti après quelques minutes sans créer plus d'ennuis.

La deuxième fois, j'ai été le témoin d'un échange entre un vendeur de drogue et un migrant avec lequel je parlais près de la voie ferrée. Quelques instants auparavant, j'avais croisé aussi bien le vendeur que le Hondurien et même si je ne l'ai pas vu directement je suis sûr qu'ils se sont parlés après que je me sois éloigné d'une centaine de mètres. Quand je suis revenu peu après, j'ai demandé au migrant, qui était seul, si je pouvais l'interviewer et il a accepté... 3 minutes plus tard, j'ai vu apparaître le même individu que j'avais déjà vu rôder près des voies auparavant, avec son vélo. Quand les deux hommes se sont serrés la main, j'ai vu très clairement qu'ils s'échangeaient un rouleau de papier, sans un mot et en s'imaginant faire

preuve de la plus absolue discrétion mais les regards parlaient d'eux-mêmes. Tout ceci s'est passé à moins d'un mètre et demi de moi.

Comme le raconte l'enquête numéro 14 du 20 juillet, ce migrant avait reçu un coup violent et avait même failli être renversé par le train et perdre une jambe ou être traîné à terre avec des conséquences fatales. C'est ce qui l'avait conduit à acheter de la drogue pour alléger ses souffrances. Je lui ai proposé de l'emmener chez le docteur, mais il a refusé. Tout ce qu'il voulait c'était arriver le plus rapidement possible à Orizaba⁴.

Une autre fois, à Apasco, j'ai abordé deux personnes qui étaient en train de se rouler un joint à l'ombre, un peu à l'écart des rails, pour essayer de les interviewer. L'un d'eux, loin de me répondre de manière sèche ou grossière m'a demandé si j'en voulais mais j'ai refusé avec le sourire. Peu à peu j'ai lié conversation avec eux. L'un d'eux, Hondurien, connaissait une bonne partie du Mexique (il me donna la liste des lieux avec leurs caractéristiques, ce qui me permit de vérifier la véracité de ses propos). Il avait également vécu en divers endroits des Etats-Unis, et avait même fait plusieurs années de prison là-bas. L'autre, de nationalité mexicaine, disait être de Playa del Carmen⁵.

Après avoir parlé un bon moment avec eux, j'ai choisi de ne pas les interviewer pour la recherche de la FLACSO (Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales), mais j'étais très content d'avoir connu ces personnages *sui generis*, extrêmement intéressants pour leur connaissance du monde, leur flegme (*laxa*) et leur manque d'ambition en terme d'argent, de conquêtes ou de réussite. Non pas que je souhaite justifier ce genre d'attitude ou leur dépendance de la marijuana mais cela m'a simplement permis de voir qu'il existe des gens qui vagabondent de par le monde de cette manière. Dans la soirée, il s'est remis à pleuvoir et alors que je me séparais des migrants j'ai vu mes deux *marihuanillas* réchauffer de l'eau avec un feu de brindilles. Ils étaient un train de préparer un repas frugal : une boîte de thon et un paquet de biscuits salés. Je tiens à dire que j'ai rarement vu dans ma vie des gens d'une telle sérénité. Ils ne montraient aucun signe d'inquiétude, de hâte ou de stress.

Je n'ai été pris à partie qu'une seule fois par un Mexicain, le 9 août dernier, vers 7 h du matin et il ne s'agissait de rien moins que du machiniste du train. Je ne me souviens pas bien du numéro de la locomotive principale parce que je l'ai vu passer quand le train arrivait en gare mais sans y faire vraiment attention. Je n'imaginais pas qu'elle allait me donner l'occasion d'écrire le paragraphe suivant sur des intimidations dont j'ai fait l'objet.

Quand le machiniste est arrivé, cela faisait plus d'une demi-heure que je discutais avec les migrants en prenant des notes sur différents abus subis par plusieurs d'entre eux à la gare de Palenque, au Chiapas (cf. enquête de la LACSO). Il sautait d'un wagon à l'autre et s'est trouvé par hasard près de notre groupe. Il voulait savoir qui j'étais et m'a demandé de bien vouloir décliner mon identité et d'expliquer ce que je faisais. Et comme, à son avis, je ne lui accordais pas suffisamment d'importance, il a commencé à m'exposer les risques que je courais en restant à cet endroit. Il avait la

⁴Orizaba est la ville de l'Etat du Veracruz qui compte le plus grand nombre d'églises. Veracruz se trouve au bord du golfe du Mexique, au sud est du Mexique [Note de l'éditeur].

⁵Playa del Carmen est à la tête de la commune de Solidaridad, Quintana Roo, située sur ce qu'on appelle la Riviera Maya, au sud est du Mexique. Entourée par les mers des Caraïbes, la ville a comme activité principale le tourisme. Beaucoup de migrants vont y chercher du travail [Note de l'éditeur].

responsabilité et l'autorité de tout ce qui se passait autour du train et s'il arrivait un accident ou si des délinquants venaient, il devait en faire le rapport aux autorités compétentes. Comme j'ai refusé de décliner mon identité et que j'affirmais même qu'en tant que citoyen, j'avais le droit de passer sur ces rails et sur n'importe quelle partie du territoire national sans aucun permis officiel, il s'est mis à intimider les migrants en leur disant qu'avec mes interviews, je voulais leur soutirer quelque chose, qu'il ne fallait pas donner des réponses à une personne douteuse et sans accréditation, qu'on ne pouvait avoir confiance en personne...

Il m'a aussi demandé si j'allais dénoncer ces sans-papiers puisque c'était mon devoir de le faire. Je lui ai répondu qu'en aucun cas je n'irais les dénoncer ou faire venir la Migra. Il m'a répondu qu'alors il allait le faire lui-même pour qu'ils soient arrêtés un peu plus loin (au cours du trajet) car, disait-il, ils sont trop nombreux et se comportent mal. Comme je suis resté calme face à ces propos, dans son exaspération, il a tourné les talons et s'est éloigné sans nous saluer.

J'ai poursuivi mon enquête et, en partant du questionnaire, j'ai interrogé d'autres migrants sur les dynamiques spécifiques de la problématique qu'ils vivent au Honduras, sur la situation aux Etats-Unis, la politique mexicaine et nord-américaine, le phénomène migratoire... Je suis resté un bon moment avec eux jusqu'à ce qu'il pleuve et que je doive me mettre à l'abri. Après cela, j'ai réalisé encore une autre interview. Nous avons terminé à peine quelques secondes avant le départ du train. J'ai salué les migrants le cœur rempli de solidarité, et leur ai souhaité bon voyage et bonne chance. Les regards et les gestes, sans aucun doute remplis de reconnaissance, qu'ils m'ont adressés en retour ont été pour moi la meilleure récompense de cette expérience d'accompagnement, de partage mais aussi d'aide quand je leur ai donné des informations ou des tuyaux pour le voyage...

En début d'après-midi, le 8 août, certains voyageurs ont fait l'objet d'un coup de filet de l'INM (Instituto Nacional de Migración) dans les environs de Palenque, au Chiapas. Cette action était menée par la police nationale (les « bleus »), elle s'est conclue par l'arrestation d'environ 150 migrants dont des femmes et des enfants dont c'était le premier voyage et qui ne savaient pas à quel moment sauter du train et courir vers la montagne ni qu'il fallait escalader les grillages dès que le train s'arrête. J'ai recueilli des témoignages sur les actes arbitraires commis par les autorités :

1) Un jeune homme qui a été arrêté et auquel on a mis les menottes derrière le dos s'est plaint du traitement inhumain qu'on lui infligeait et a demandé pour quelle raison on lui mettait les menottes et on le maltraitait ainsi. Comme il affirmait avoir des droits - qu'il connaissait - et qu'il menaçait de porter plainte on lui a retiré les menottes (pour qu'on ne voit pas de marques aux poignets), mais après l'avoir intimidé et menacé, on lui a demandé 400 pesos pour le laisser libre. Il a donc pu continuer son voyage.

2) Mario Rodríguez Palma, son frère cadet Santos Roberto, et beaucoup d'autres ont été frappés à coups de pied par les policiers de l'INM. Les agents en uniforme tiraient des coups de feu et les balles les ont frôlés mais heureusement, personne n'a été blessé. Quand on les a rattrapés et pris, un agent a dit à Mario : « Allez, ouvre ta valise et fais-voir la drogue ». Mario lui a répondu sur un ton de défi : « Ouvre-la toi-même et si tu trouves quelque chose prends-le pour toi ». Un des policiers lui a alors

donné plusieurs coups de pied, ce qui lui a provoqué une fracture des côtes et des enflures-bleus à l'abdomen – qu'il m'a faits voir en soulevant son maillot de corps.

Ils ont du emmener Mario à l'hôpital de Palenque, où il a été pris en charge par un médecin qui connaissait la situation et qui lui a proposé de l'accompagner porter plainte contre son agresseur. Mario a refusé parce que déjà ceux de la Migra lui avaient dit que s'il portait plainte, tout ce qu'il pouvait obtenir c'était d'être refoulé dans son pays mais qu'à eux, on ne dirait rien. Il a été soigné par ce médecin puis une femme médecin lui a fait une ordonnance médicale pour acheter des médicaments en pharmacie. Mais il n'y est pas encore allé par manque de *pisto* (l'argent, en argot du Honduras).

Santos a lui aussi été arrêté et frappé par les policiers de l'INM mais devant ses récriminations et ses menaces de porter plainte, même si on le refoulait ensuite dans son pays – il était inquiet et offensé par ce qu'on avait fait à son frère –, ceux-ci l'ont ramené sur les voies pour avoir la paix et l'ont menacé, si effectivement il portait plainte, de le faire disparaître exactement comme son frère, qui était en leur pouvoir.

4h après, les deux frères et les autres victimes de cette action violente se sont retrouvés. Ils ont continué leur voyage en s'accrochant à un autre train qui passait par Villa Chontalpa, lieu où je les ai rencontrés.

En tant que membres du CODEHUTAB (Comité des droits humains de Tabasco) nous avons proposé à Mario et aux autres victimes de cette agression de porter plainte auprès du Ministère Public mais ils n'ont pas accepté car ils voulaient avant tout poursuivre leur voyage. Mario m'a affirmé qu'il ne lui serait pas difficile de porter plainte car il était tout à fait en mesure d'identifier son agresseur... mais il ne voulait pas être reconduit à la frontière, et préférerait continuer, même dans cet état. Il avait l'intention d'aller jusqu'à Coatzacoalcos et de demander de l'aide au groupe BETA (un groupe de protection des migrants), et si possible de rester quelques jours dans une auberge pour se reposer avant de continuer son voyage dans une région très froide, près de Veracruz.

Il souffrait beaucoup et ne pouvait même pas s'allonger car il aurait incapable de se relever tout seul. Je lui ai proposé de rester à Chontalpa pour se reposer et recevoir un traitement médical car il avait besoin de se refaire une santé mais il ne voulait trop s'attarder ni échouer dans son voyage. Son but était de retrouver sa femme, restée à Houston, au Texas, d'où il avait été expulsé plus d'un mois auparavant.

3) Villa San Manuel, qui, jusqu'il y a 15 ans était une gare et qui a peu à peu cessé ses services aux voyageurs jusqu'à fermer complètement en 1996, est toujours une gare pour les trains de marchandise, pour de brefs arrêts de 10 à 20 minutes. Les chauffeurs de train achètent à cet endroit leur poulet rôti ou grillé car il a la réputation d'être très bon.

Les centaines de migrants profitent aussi de cette pause pour se procurer de l'eau ou de la nourriture. Ceux qui n'ont plus rien demande de l'aide aux villageois. Comme chez les autres populations situées sur la zone de passage du train, ici, on appelle le train le « Diable ». C'est en partie parce que quand on attache les wagons, cela fait un fracas énorme mais plus encore parce que le train a mutilé des centaines de migrants qui n'ont pas pu bien s'accrocher en grimpant et en a tué des centaines d'autres dans leur exil hors de l'Honduras.

A San Manuel, comme chez la plupart des populations qui habitent le long du parcours du train (j'en ai déjà parlé au début de mon texte), il y a des personnes humbles, très pauvres, très accueillantes et charitables, en un mot, des gens solidaires des migrants. Ils les regardent sans surprise puisque beaucoup connaissent comme eux une réalité pénible et misérable. A l'époque où il y avait des trains de voyageurs, leur situation était meilleure car ils pouvaient vendre des produits aux voyageurs. Dans les villages comme celui-ci, qui ont cessé d'être des gares, le commerce local a changé et aujourd'hui, quand le train s'arrête quelques instants, seuls les petits bazars ou épiceries arrivent à vendre quelque chose.

4) Il est honteux de voir que des commerçants s'enrichissent sur le dos des migrants en faisant monter les prix. Certains, par exemple, qui vendent du *pozol*, le préparent avec un maïs infect qui arrivent des Etats-Unis par ces trains, un maïs jaune qui, au lieu de contenir vraiment le *pozol* cache un autre aliment. Quand on leur vend un *pozol* soit-disant de cacao, il s'agit en réalité de *pinol*, c'est-à-dire de maïs brûlé, que les indigènes ont l'habitude de boire comme café (et qui bien entendu n'est pas non plus du café).

5) Pour revenir aux voyageurs, ce ne sont plus les mêmes aujourd'hui. Avant, il y avait des Mexicains, mais maintenant ceux-ci ont pratiquement cessé de prendre le train. Seuls peut-être 3 sur mille sont Mexicains et en général ce sont des trafiquants de personnes. Certains sont en effet liés à des bandes ou à des organisations de *polleros*, qui encadrent leurs *pollos* à partir de la frontière avec le Guatemala jusqu'à Coatzacoalcos ou Orizaba. Ils reviennent ensuite pour refaire le voyage avec d'autres clients qu'ils prétendent accompagner.

Il est rare de trouver des migrants qui vont dans l'autre sens. Parfois, ils rentrent parce que leur voyage vers le Nord s'est mal passé. Mais selon les témoignages que j'ai recueillis chez plusieurs migrants, ceux qui descendent sont des trafiquants qui « encadrent » leurs clients ou bien des agresseurs de migrants.

Bien entendu, le passage des migrants d'Amérique centrale à travers l'Etat de Tabasco comporte une grande variété d'expériences et de situations ; je n'ai fait qu'en noter quelques unes qui me semblaient être les plus représentatives. Je ne me suis pas attardé sur certains cas que j'estime déjà connus. J'avais plutôt pour ambition de compléter un tableau connu ou de faire ressortir certains aspects de cette situation. J'espère que cela servira à compléter la vision que nous avons de cette réalité complexe.

Que notre intérêt à comprendre la réalité soit animée par le désir authentique de faire le nécessaire pour transformer ces violences qui portent atteinte à la dignité des migrants. Plus ils souffrent, plus notre propre dignité est menacée. Nous ne sommes pas étrangers à ce qu'on leur fait subir. Qu'on en finisse avec tant d'abus et d'injustices.

Original espagnol
Traduit par Rachel Balsan

Ricardo E. Greeley Cornejo SJ
939 Ideal Way
Charlotte, NC 28203 - USA
<RGreeley@CharlotteDiocese.org>

Pelican Bay - Prison d'Etat - Californie

Michael Kennedy SJ

Huit heure du matin : par une belle journée d'avril sur la côte californienne balayée par les vents, Jane et moi quittons Crescent City en direction de la prison d'Etat de Pelican Bay. Nous arrivons bientôt en vue des imposants bâtiments gris, plantés dans la terre rouge comme des griffes. La prison de Pelican Bay est entourée d'immenses séquoias, au mépris de la beauté naturelle environnante. Près de trois mille quatre cents personnes y sont incarcérées sur quelques centaines d'hectares pour un budget annuel de 84 millions de dollars : un gigantesque centre de détention où sont envoyés les « plus durs » de l'importante population carcérale de Californie.

Les détenus ne se doutent pas qu'ils vivent dans l'un des sites naturels les plus fabuleux de l'Amérique : ils n'ont jamais vu les vagues du Pacifique, les arbres ou les plages si proches. La plupart ne les verront jamais. Je suis saisi d'une profonde tristesse en arrivant. Je pensais m'être habitué à la réalité choquante des prisons californiennes archi-sécurisées, mais le silence menaçant de l'endroit me bouleverse.

Ayant oublié ce qu'on ressent derrière ces murs, je m'attends à une avalanche d'émotions. Il faut une grande force spirituelle pour pénétrer dans ce lieu de crise spirituelle. Toute la semaine, je me suis demandé pourquoi venir à Pelican Bay. J'ai tant de responsabilités : pourquoi consacrer tant de temps loin de Los Angeles ? C'est sous l'impulsion de questions majeures. Au-delà des énormes blocs de pierre et d'acier, Pelican Bay est un symbole qui a beaucoup à nous apprendre sur notre société, si nous prenons le temps de nous y arrêter.

Combien de familles sont passées par ce portail sans pouvoir aller réellement au-delà ni pénétrer au cœur du monstre ? Combien d'hommes l'ont franchi en sachant qu'ils ne le repasseraient jamais de leur vivant ? Condamnation à perpétuité – comment affronter cette réalité au quotidien ? Comment faire face à la culpabilité, la peur, la colère, la soif brûlante de réconciliation et de conversion ? Telles sont les interrogations silencieuses qui remplissent le parloir où nous rencontrons les détenus. Les réponses ne viennent pas facilement, quand elles viennent.

Après nous être garés, nous récitons une courte prière et respirons profondément pour nous préparer à affronter la suite. La pluie se met à tomber alors que nous nous dirigeons vers la porte principale ; de gros nuages défilent au-dessus de nos têtes, soudain transpercés par un rayon de lumière. Le soleil se faufile toujours – même ici, au seuil des ténèbres.

Une fois à l'intérieur, nous sommes accueillis par Janet, lien avec la communauté dans la prison, et la course commence. Tout se vit avec intensité au sein de ces bâtisses gigantesques qui ont coûté une fortune. Notre retraite doit commencer dans une demi-heure, à 8h30. Nous adaptons notre programme aux réalités changeantes du jour. Nous devons savoir où vivent les différents détenus, ceux qui ont été transférés ou isolés.

A 9h (déjà en retard), nous sommes dans la chapelle pour accueillir les détenus à la retraite. Lors de notre dernière visite, la salle était comble grâce au soutien du Pasteur protestant rattaché à cette prison. Cette fois-ci nous sommes seuls tandis qu'une demi-douzaine de détenus remplissent la chapelle. Le cercle que nous

formons n'est pas grand, à la différence de la dernière fois, mais c'est bien ainsi. N'est-ce pas dans de petits rassemblements que l'on peut rencontrer le Christ ? Les hommes parlent de tout ce qu'ils ont à cœur. L'un d'eux, Roger, parle sans arrêt de Notre-Dame de Fatima. Un autre a été désigné pour nourrir les oiseaux. Je leur lis une méditation, les regardant et les écoutant se mettre progressivement en lien avec le Christ – sentant leur chemin vers Sa Présence, au cœur de ce monde dur et impitoyable derrière les barreaux de fer. Nous terminons notre rencontre par une liturgie.

Un homme me serre la main : « merci, père Mike. Des choses comme ça, on en aurait besoin plus souvent ».

Combien de fois vous retrouvez-vous ainsi pour prier ensemble ?

Il hoche la tête : « c'est la première messe qu'on ait pu avoir depuis 2 ans ».

Après un rapide déjeuner, c'est l'heure de la visite au SHU – le quartier de Haute Sécurité, où les détenus sont pour la plupart complètement isolés. Ils ne reçoivent presque aucune visite et ne peuvent se mêler aux autres détenus, afin de protéger leur vie ou celle des autres.

On ne peut voir les détenus du SHU qu'à travers une vitre en Plexiglas. Je suis en face de Carlos, l'un des plus chanceux qui reçoit « régulièrement » la visite de sa femme – c'est à dire une fois par mois pendant une heure.

« Je crois que nous allons nous séparer, c'est mieux, me dit-il.

Pourquoi ?

Parce que c'est trop dur. Ce n'est pas juste pour elle ».

Pour la femme de Carlos effectivement, ce n'est pas une mince affaire de venir à Pelican Bay. Elle doit faire dix-sept heures de route pour voir son mari quelques instants à travers un plexiglas une fois par mois.

C'est un cas fréquent ici. Comme la plupart des « super-prisons » de Californie, Pelican Bay se trouve au milieu de nulle part. Les membres de la famille – souvent déjà proches de la misère – doivent laisser leurs enfants et faire des jours de trajets pour rendre visite qui à son fils, qui à son frère. Il arrive qu'ils fassent le déplacement pour rien, l'accès de la prison pouvant être interdit pour des raisons de sécurité.

Je suis assis en silence. Carlos est jeune, il semble à peine sorti de l'adolescence. Il aura 40 ans lorsqu'il pourra être mis en liberté conditionnelle. Je lis la souffrance dans son regard. On ne prend la mesure de la liberté que lorsqu'elle est irrémédiablement perdue. Je me demande comment l'on peut survivre à cette forme de torture.

Un peu plus tard, je suis assis en face de Ivan, un jeune homme condamné à perpétuité. Sa famille est si loin qu'il ne la voit plus jamais. Lorsqu'il était à la prison de Folsom, il a entamé une grève de la faim et on l'a envoyé ici pour le punir. Ils sont si nombreux comme lui perdus dans le microcosme de Pelican Bay, surveillés 24 heures sur 24, comme dans une maison de convalescence – sinon qu'ils sont jeunes, et sans espoir de convalescence. Seul reste le désespoir. N'importe où ailleurs, ils auraient des buts. Ils semblent pleins d'avenir, alors qu'en réalité la porte s'est refermée derrière eux. Sans rêve ni futur, comment poursuivre des buts ?

Le bâtiment du SHU, gris et carré, incarne tout sauf le changement. Aucune couleur, aucune nature n'y est permise. Aucune créativité. Ne peut-on pas envisager différemment l'incarcération ? Nous n'avons pas de réponse. C'est une mise à l'épreuve de tout ce en quoi nous croyons – l'espoir ultime dans les pires situations.

L'Etat a jugé et condamné l'homme, mais pas son âme. Quand toutes les cartes ont été jouées, le Christ se tient toujours miséricordieux et compatissant, attendant d'être révélé derrière les barreaux. Nous ne pouvons qu'être là et prier pour la conversion de chacun, l'un après l'autre.

14h : des surveillants nous escortent jusqu'à l'Unité de Ségrégation Administrative. Les détenus y vivent dans une isolation quasi-totale. Il s'agit pour la plupart de gens dont la vie est mise en danger par les autres détenus. Je suis face à Victor – cette fois, il n'a pas été mis derrière une vitre mais placé dans une cage pour me parler. Le jeune homme porte une combinaison blanche immaculée, mais son visage ne correspond pas à cet habit : c'est l'abandon, la colère, le désespoir, qui ont amené Victor ici. Autant de pièges auxquels les détenus doivent faire face au quotidien – les ténèbres qui risquent d'envahir l'esprit.

« Ma vie est de pire en pire », me dit-il. Il a été reconnu coupable d'agression sur un policier, et les gardiens se sont passés le mot pour le bastonner lorsqu'il était à la Prison Départementale. « J'ai été victime des gardiens dans chaque prison, dit-il. C'est pour ça que je suis là ».

Mais Pelican Bay pose ses propres difficultés. Les détenus de l'Ad Seg n'ont pas le droit de recevoir d'appels. Personne n'écrit à Victor, personne de l'extérieur n'est en lien avec lui. Il est obligé de se contenir jusqu'à ce que quelque chose se brise en lui. Lors de ma dernière visite, il a donné un coup de pied à un gardien, ce qui n'a fait qu'aggraver son cas. Ses actions sont le fruit du désespoir, l'explosion de la désespérance car loin de le « réhabiliter », tout est fait pour l'isoler, prolonger sa sentence. C'est tout ce qu'on peut faire pour voir l'espoir dans cet endroit... dans cette personne en face de moi. Comment survivre dans une telle ténèbre ?

Ces jeunes hommes sont rejetés par la société, exclus comme la vermine, niés. Des monstres. Des criminels vicieux, traités comme des bêtes enragées et incurables. Cages, gardiens, barrières électriques qui tuent. Tout parle de la mort ici – de morts vivants. Et pourtant, tout au long de la journée, la présence de Dieu est évidente. Je ne sais comment : cela dépasse tous nos efforts. Jésus s'est rendu dans les endroits les plus sombres et désespérés pour y apporter la lumière, et Il le fait encore aujourd'hui malgré nos pauvres efforts pour comprendre exactement comment cela est possible.

Oscar en est la preuve. Alors que nous prions pour la transformation et la guérison de détenus comme Victor, quand nous sommes prêts à abandonner devant l'assaut brutal des ténèbres, des personnes comme Oscar font naître le mystère de la présence du Christ dans ce foyer de désespoir. Voilà 5 ans que je le connais. Lorsque nous nous sommes rencontrés au centre de détention juvénile de Los Angeles, il avait 16 ans et venait d'être condamné pour meurtre sur déposition d'un complice. Me voilà en route pour lui rendre visite dans sa cellule de l'Ad Seg, où il passe 23 heures par jour dans une complète isolation. Nous traversons les couloirs gris et stériles, cette triste couleur que l'on retrouve dans toutes les prisons et sentant toujours la même odeur de renfermé. Oscar se trouve au 2^{ème} étage, au fond à droite.

« Padre ! » il est surpris, car il s'attendait à me voir demain. Nous éclatons de rire – c'est comme tomber sur son voisin au coin de la rue. Un tel contraste avec ma discussion avec Victor, à un étage de là.

Oscar défie tout dans ce lieu. Les interminables heures de solitude ne semblent pas affecter son esprit. Sa cellule est impeccable. Sur les murs sont accrochées les photos de paysage que je lui envoie depuis des années : des rouleaux, des arbres, du

soleil. Oscar éteint le poste de télévision – il regardait un programme chrétien d’Oregon, un moment de récréation dans la paperasserie de son dossier d’appel. Il me montre une Bible à côté de lui :

« C’est grâce à elle que je reste en vie. Jour après jour »

Il se pose beaucoup de questions sur l’Eglise : difficile d’appréhender une communauté de foi quand on ne dispose que d’une Bible et d’émissions « télé-évangéliques » toute la journée. Je réalise qu’il se rapproche du fondamentalisme : il voit tout en noir et blanc.

« Ce n’est pas une attaque de votre religion, padre ».

Je lui dis que la théologie ne m’intéresse pas : ce qui compte, c’est comment cela rejoint sa vie. Est-ce qu’il se rapproche de Dieu ? Est-ce ce que cela l’aide à survivre ? Pourvu que nous soyons tous quelque part sur ce long chemin, en marche vers la lumière.

J’ai toujours pensé que la prison et le monastère avaient des points en commun. Evidemment, les différences sont plus nombreuses que les ressemblances, mais l’idée s’impose à moi à l’entrée de la cellule d’Oscar : j’ai le sentiment croissant de regarder à l’intérieur d’une cellule monacale moderne. Il en faudrait peu pour la transformer en sorte de cloître.

« On dirait un moine : trois voeux, pauvreté, chasteté et obéissance. », lui dis-je en riant.

Oscar écrit beaucoup, comme c’est souvent le cas dans les prisons, ou les monastères. Ses lettres se lisent comme un journal spirituel, qui coule librement du Thomas Merton de l’Ad Seg. Il n’y a pas d’explication sur ce qui le maintient en vie, sinon une rencontre profonde et renouvelée avec le Christ. Je me remémore l’une de ses nombreuses lettres, que je garde sur une étagère proche de mon bureau :

« En 98, j’étais un criminel. Maintenant tout ça c’est terminé. Terminé aussi de militer en prison. Je vais purger ma peine, m’éduquer, marcher droit avec Dieu et vivre dans la plus grande pureté possible. Ça va aller. Il y a une citation qui dit quelque chose comme ‘celui qui demeure en moi est plus grand que celui qui est dans le monde’. J’y crois ».

Cela demande une grande foi. Je me demande si je tiendrais 23 heures par jour seul dans cette cellule pendant des mois. Ou même pendant une journée. Si je supporterais de tout perdre – les amis, la famille, la liberté. Et si j’arriverais quand même à me lever tous les matins avec espoir et à rendre grâce chaque jour. Dans ce lieu où tout est fait pour soustraire des êtres humains à la vie même, se trouve une âme que rien ne peut conquérir. Cela fait toute la différence du monde, et montre que nos passages dans ces endroits ne sont jamais vains.

« Même enfermé toute la journée je me sens libre, dit Oscar. Quand on est en lien avec Dieu, on a une liberté que personne ne peut prendre ».

Cette pensée m’accompagne tout le reste de la journée comme un phare dans cet enfer où tant de gens sont rongés par les ténèbres de l’esprit. Il y a René, qui n’a pas vu son père mourant depuis 6 ans qu’il est à Pelican Bay. Il a deux enfants mais son ex-femme refuse de lui envoyer des photos, préférant leur faire croire qu’il est mort. Il retient ses larmes en parlant, incapable de s’essuyer les yeux car il a les mains attachées derrière le dos pendant toute la visite.

« Père Mike, nous avons un cœur, me dit-il. Nous avons aussi des sentiments ».

Nous quittons les bâtiments administratifs à 17h30. La pluie commence à tomber, puis s'arrête d'un coup. Quand nous franchissons le portail principal, il nous semble avoir passé une année ici. L'intensité, l'impact émotionnel, l'incertitude de nos emplois du temps, tout cela contribue à rendre la journée interminable. Des nuages lumineux s'amassent au-dessus de la mer alors que le soleil se couche. Les couleurs de l'eau, l'heure du soir sont magiques – comme si des êtres descendaient du ciel pour créer, l'espace d'un moment, cette beauté surnaturelle.

Nous allons jusqu'au phare et grimpons au sommet. Les nuages s'enflamment tandis que les vagues éclatent sur de gros rochers avant de se retirer. C'est un sentiment libérateur : la gloire de la création est facilement grisante.

Mais il me suffit de me tourner vers les murs de Pelican Bay pour voir l'autre côté de la scène : des êtres humains coupés de cette splendeur, enfermés dans des murs épais, comme des remparts contre l'amour lui-même si c'était possible.

Et pourtant, Dieu fait l'impossible à cet endroit chaque jour. Je repense aux photos sur les murs d'Oscar : elles montrent cette même côte que je contemple. Il ne la verra jamais, mais il sait qu'elle est là. Il fait partie de ces rares personnes bénies qui croient sans avoir vu.

C'est une des joies inattendue de l'apostolat en prison : arriver avec l'intention d'apporter le Christ, et découvrir que c'est Lui qui nous attend dans ces endroits supposés le rejeter. A nos pieds, l'océan n'arrivera peut-être jamais à bout des rochers sur la plage. Mais – si j'en crois Oscar – les murs de Pelican Bay se fissurent déjà.

Car ils ne peuvent pas contenir l'âme des hommes, et ne le pourront jamais.

« Je veux juste vivre en paix, écrit-il. La paix, on pense l'obtenir seulement à la mort... je vois les choses différemment : je suis en paix chaque jour... dans chaque situation, tout le temps. Gracias a Dios, merci mon Dieu. Il m'a vraiment donné tout ce que j'ai demandé. Je n'ai besoin de rien, ni matériellement, ni physiquement, ni spirituellement. C'est un voyage *que no* ? »

C'est un vrai voyage pour les prisonniers du monde entier. Nous sommes heureux d'avoir fait le trajet pour les rejoindre sur cette route, ne serait-ce que pour leur tenir compagnie un petit bout de chemin.

Original anglais
Traduit par Sophie Hubert

Michael Kennedy SJ
PO Box 519
Los Gatos, CA 95031-0519 – U.S.A.
<mkennedy@calprov.org>

Nairobi 2007 : Quelques impressions

Pierre Martinot-Lagarde SJ

Le 24 janvier

Aujourd'hui, le forum social entre dans son cinquième jour. Arrivé lundi matin, je n'ai pu participer aux deux premières journées, j'ai donc pris une sorte de train en marche pour retrouver l'atmosphère et le style d'échanges que j'avais déjà connus à Mumbai, le précédent forum auquel j'avais pu prendre part, voici deux ans. Beaucoup de ressemblances mais aussi beaucoup de différences. Dès mon arrivée, les images de mes précédents passages rapides en Afrique me reviennent. J'ai l'impression de retrouver quelque chose, un rythme, des couleurs et de m'y sentir bien. J'en suis heureusement surpris. [...]

J'arrive pour la première fois sur le site à 11 heures du lundi matin. Première impression et première petite déception. Il n'y a personne, du moins pas grand monde. J'avais en mémoire les foules de Dalits, des Sans terres, qui parcouraient la ville et le forum de Mumbai. Pour ce premier jour tout est calme. Je commence la plongée par un premier tour du stade. Je ne sais pas encore que nous allons passer beaucoup de ces journées à tourner autour des tribunes, au risque souvent de tourner en rond, de ne pas trouver un événement programmé ou d'essayer de le rattraper alors qu'il a été reprogrammé ailleurs.

Il est facile de repérer le *Secours catholique*, parmi les nombreux chrétiens ou cathos qui s'affichent ici. On est loin de la discrétion de Mumbai. Le summum de l'affichage revient aux franciscains en grande bure. Les jésuites pratiquent leur discrétion habituelle ... ils sont simplement nombreux.

Le 26 janvier

J'ai pris un retard assez important dans l'écriture de ces notes. Chacune a été mise par écrit environ deux jours après les événements relatés. Nous sommes quelques heures avant notre départ et notre retour pour la France. Le forum est maintenant terminé et il me reste environ trois jours à mettre par écrit. C'est sans doute trop et je crains fort de ne pas parvenir à le faire. [...]

Je consacre la suite de la matinée [de mercredi]¹ à des mouvements ou des groupes que je ne connais pas bien. Ma première tentative n'est pas couronnée de succès, j'essayais de repérer le rôle des syndicalistes italiens, mais ceux-ci peinent à s'organiser pour démarrer l'échange et je vais donc vers un groupe d'économistes alternatifs, ils s'intitulent « Ideas » et présentent un panel intéressant, il me semble que la discussion précédente n'est pas encore achevée quand je rejoins la salle. Il y a là pour cette table ronde, un finlandais, un sud africain, un chinois, une mexicaine et un ghanéen. Le chinois est sans doute celui qui m'a le plus marqué, tout en me laissant fortement perplexe. Il pratiquait une sorte d'écran de fumée, affirmant beaucoup de choses nuancées voire parfois contradictoires. Plusieurs points ressortaient de son analyse de la croissance chinoise. La première chose est que la croissance industrielle progresse à un rythme énorme, qui ne peut guère durer longtemps, peu d'économies ayant connu une telle progression pendant une longue

¹Ndr.

durée. Deuxièmement, il semblerait que son gouvernement peine à choisir entre une ligne économique néo-libérale, qui rassure en partie les investisseurs étrangers et une pratique industrielle centrée sur le monopole. Cela me conduit à de nombreuses interrogations sur le régime chinois.

L'après-midi est consacrée à faire essentiellement du shopping dans les stands. Ma capacité de négociation est fortement mise à mal par les vendeurs. J'ai besoin d'un chapeau et me fait royalement escroquer. Même en divisant le prix par deux, je suis loin du compte. La taxe à la peau blanche est plutôt forte, je paye trois fois le prix d'autres marchands. Je crois que j'étais un peu dans la lune, en tout cas, je n'ai pas traduit en euro le montant proposé. Je découvre ensuite un artisan potier auquel j'achète quatre tasses. Ses prix sont fixes. Il montre des photos de sa production. On a envie de respecter ce qu'il fait et il n'y a donc pas de véritable négociation. Je finis avec quelques babioles en bois, des tortues de couleur, qui amuseront j'espère, l'un ou l'autre de mes neveux ou nièces.

Après le dîner, j'ai un très bon échange avec le coordinateur de l'apostolat social de l'Asie du Sud Est, il porte sur la Chine et l'attention que nous devons lui porter. D'abord, mon interlocuteur me rappelle que l'attitude première est souvent de considérer la Chine comme un fait. Elle est là, elle se développe. Il me confirme aussi, ce que j'avais perçu le matin même et qui avait fait naître en moi de nombreuses interrogations, l'impression que les Chinois ne cessent de déployer devant nous un écran de fumée, sur tous les sujets qui risqueraient peut être de nous fâcher, mais surtout qui risqueraient de les contraindre à aborder des points de vulnérabilités. La question qui devient centrale au fur et à mesure de l'échange est de tenter de comprendre ce qui permet de maintenir l'unité chinoise. Le développement ne risque-t-il pas de faire éclater les régions, l'ouest plus pauvre est mis à l'écart par l'est qui se développe. Qu'en est-il de l'unité ethnique ? Qu'en est-il aussi du rôle de l'armée ? Quel compromis le gouvernement chinois doit-il passer pour que celle-ci contribue à participer à l'unité du pays ? Les questions sont multiples et brûlantes. Nous pouvons continuer à faire du commerce avec eux, mais qu'y a-t-il derrière le commerce ? Les ambitions chinoises continuent de s'afficher en matière de développement. Le transfert de technologie ne suffit plus, ils tentent de prendre une avance scientifique. En Afrique, ils sont désormais partout, à l'affût de nouveaux accès aux ressources et les réponses semblent jusqu'à présent relativement inadéquates, la fascination des pouvoirs politiques est grande. Une table ronde qui s'est déroulée la veille, a montré combien l'expansionnisme chinois est voulu. Derrière une Ong chinoise se cachait en fait un représentant du gouvernement qui a tenu à réaffirmer haut et fort l'importance des dons de la Chine à l'Afrique, dons qui pourraient dépasser ceux des occidentaux. Les considérations géostratégiques qui s'ajoutent à cela - notamment d'un côté l'encerclement de la Chine par le gouvernement américain, qui sera obligé un jour ou l'autre de se rallier l'Iran après avoir séduit ou contraint l'Inde, le Pakistan et envahi l'Irak et de l'autre côté, les tentatives de la Chine de sortir de cet encerclement en faisant des ouvertures vis-à-vis de l'Inde et de la Russie, ces deux considérations renforcent le caractère d'urgence et invitent à prendre la question de la Chine encore plus au sérieux. Je poursuis ensuite l'échange avec le coordinateur de l'apostolat social pour toute la Compagnie. En ce qui concerne les jésuites, l'interrogation vaut aussi à propos de la Chine, mais peut-être sommes-nous davantage encore fascinés et prêts à un certain nombre de

compromis pour pouvoir y pénétrer à nouveau, alors que l'Église cherche aussi une voie de réconciliation. [...]

La visite [à une école au bidonville]², s'achève par une discussion entre quelques uns d'entre nous sur l'opportunité de rendre visite à ce genre de projets. Curiosité, voyeurisme, solidarité ? Il y a ce que cela peut susciter en chacun de nous. Compassion, pitié, désir de bien faire ou d'engagements. Joie aussi de découvrir de la vie, de la bonne humeur, d'établir une relation avec des enfants, ne serait-ce que pour un moment tout à fait fugace. Mais aussi désir de soutenir et d'encourager les acteurs du projet. Respect aussi peut-être pour ce qu'est le pays, ce que vivent chacun ici. Oui, pour beaucoup nous vivons avec les moyens des occidentaux et sommes perçus comme tels, mais n'y a-t-il pas une sorte d'honnêteté dans ce passage à aussi vouloir être passé par là ? Ce qui me semble important et qui me réjouit, c'est la force de ceux qui se battent, avec des raisons, mais aussi la joie et la paix qui semblent en émaner ; en visitant cette école, nous sommes du côté de ceux qui peuvent faire des choses et ne nous sentons pas complètement démunis. En visitant ce projet, je retrouve ce jeu d'identification que j'avais déjà repéré lors de précédentes visites dans des pays en voie de développement en Inde ou en Afrique. Au contraire, il y a une sorte de renforcement du désir de bien faire, parce que quelque chose d'une capacité à agir est sollicitée. Cela n'efface rien des autres difficultés, notamment les moments difficiles durant lesquels ces projets sont sans doute éprouvés.

Le 30 janvier

Des ennuis techniques au décollage de notre avion rajoutent une journée à notre séjour à Nairobi. J'avais clos le journal au moment de monter dans l'avion, c'était sans compter le fait que nous allions en redescendre trois heures après. Au moment d'allumer les moteurs, le commandant réalise que l'un d'entre eux ne fonctionne pas correctement. Une série de tests est alors enclenchée, elle n'aboutit pas et à 2 h 30, au coeur de la nuit, nous sommes débarqués. Une heure plus tard, nous avons un hôtel, et nous nous retrouvons là où une partie importante de la délégation française est logée. C'est d'une certaine manière un coup de chance.

Après une nuit très courte, les échanges se poursuivent au petit déjeuner. Certains participants français, après un safari dans un parc au nord de Nairobi, font le point sur la rencontre. D'autres participent déjà aux négociations, qui doivent aboutir à un consensus pour déterminer le lieu et l'organisation des prochains forums sociaux. Alors que mes conversations de la veille laissaient penser que tout était finalement décidé, il semblerait que les choses soient plus ouvertes. D'une part, il est clair qu'il y a une tension entre les groupes religieux et les autres groupes. On peut interpréter diversement la forte présence du religieux, des religieux, lors de cette rencontre. Soit, tout mettre sur le dos du continent africain, qui manifesterait une sorte d'attitude décomplexée. Soit, aussi reconnaître la fragilité de ce que l'on appelle facilement la société civile en Afrique et, conséquence de cette fragilité, la force toute relative des organisations religieuses. Mais il faut aussi élargir la perspective, constater que l'implosion d'*Attac* a brisé le continuum idéologique qui faisait masse et tampon entre les organisations les plus extrêmes, la gauche de la gauche, et d'autre part, les organisations de développement ainsi que les syndicats, deux types d'institutions

²Ndr.

fortement orientées vers l'action. Dès lors, l'omniprésence du religieux est moins la conséquence d'un envahissement que celle d'une désertion. Enfin, on peut se demander quelles ont été les dynamiques qui ont été à l'oeuvre durant la préparation au Kenya. Si, dans un pays où la culture politique demeure relativement autoritaire, la préparation n'était pas finalement aux mains de quelques associations qui ont évité les contacts avec d'autres « politiquement plus dangereuses ». Tout cela pour dire, à partir de la question religieuse, que le consensus est sans doute loin d'être encore atteint. [...]

C'est finalement l'ultime segment de notre voyage en avion, toujours laborieux, mais relativement sans histoire, qui m'apporte la dernière rencontre suggestive de ce forum. Je me retrouve dans le vol entre Londres et Paris assis à côté d'un militant d'une des associations les plus radicales engagées sur la dette. Après quelques banalités, la confiance vient suffisamment pour un échange sur le fond. Cette personne est relativement choquée de la place des religions dans le forum ainsi que de l'organisation kenyane. Elle supporte assez mal l'omniprésence du *Secours catholique*, dont les bannières sont plusieurs fois dressées autour du stade. Ceci excite chez elle un sentiment anticlérical : comment se fait-il que dans tous les pays dont le capitalisme est un tel désastre, les gouvernements sont aux mains des chrétiens ? Bush et Chirac ne sont-ils pas des chrétiens convaincus ? Je me permets d'émettre des réserves : d'une part, de lui faire remarquer que le christianisme du premier n'est sans doute pas celui du second, d'autre part que je ne connais rien du sentiment profond de Chirac sur la question religieuse. Je ne suis pas sûr que celle-ci soit un élément déterminant de sa pratique politique. Ces distinctions le surprennent fortement de la part d'un prêtre catholique. Par prudence ou par habitude, dans ce genre d'enceinte, je commence toujours par dire que je suis un jésuite. Bien m'en a pris, je crois que la conversation aurait pris un autre tour si j'avais été amené à révéler plus tardivement mon identité. Au bout d'un quart d'heure ou 20 minutes, cet homme dit sa surprise, après 30 ans de militantisme et d'anticléricalisme, de rencontrer enfin un prêtre. Et qui plus est un jésuite ... Il semblait que la surprise était plutôt heureuse pour lui.

Pierre Martinot-Lagarde SJ
Directeur du CERAS
4, rue de la Croix Faron
93217 La Plaine St Denis - FRANCE
<pml@ceras-projet.com>
www.ceras-projet.com

République Démocratique du Congo Le temps de l'espoir

Tanya Ziegler Frank Turner SJ

Les deux auteurs de cet article ont effectué, avec trois collègues, un voyage de Nairobi à Kinshasa, après l'enrichissante participation à la Rencontre de la Famille ignatienne et le Forum Social mondial qui l'a suivi. Notre séjour en République Démocratique du Congo (RDC) était le pivot d'un projet de deux ans. Le Office jésuite européen (OCIPE) basé à Bruxelles travaille avec des partenaires d'Afrique (en particulier, le CEPAS, le Centre social jésuite de Kinshasa), d'Europe (organisations et personnes physiques affiliées à l'Université Catholique de Louvain) et des Etats-Unis (le Secrétariat des ministères sociaux de la Conférence jésuite des Etats-Unis) autour d'un projet appelé Relational Peace Advocacy Network -RPAN. Le RPAN a deux objectifs : d'abord, renforcer le réseau intercontinental de promotion de la paix ; ensuite, s'engager dans la promotion autour d'un thème choisi à l'issue de discussions préliminaires -l'exploitation par les sociétés multinationales des immenses ressources naturelles de la RDC.

Dans le domaine des ressources naturelles, le mot « exploitation » peut avoir un sens neutre. La question fondamentale qui est posée est de savoir si le pays ainsi que le peuple sont également exploités. Cela en raison du fait que la gestion ou l'abus de ces ressources est pour beaucoup dans la promotion ou l'obstruction d'un développement harmonieux -et sans doute aussi de la paix - en RDC, suite aux élections démocratiques de décembre 2006.

Notre groupe de cinq personnes a effectué un voyage à Kinshasa où nous nous sommes entretenus avec Ferdinand Muhigirwa SJ du CEPAS et avec Rigobert Minani SJ de l'organisation de défenses des droits de l'homme RODHECIC. De là, Tanya Ziegler s'est rendue à Bujumbura et à Bukavu avec le Professeur Antonio Gonzalez de l'Université de Malaga et James Stormes SJ de la Conférence jésuite des Etats-Unis. Frank Turner visita Lubumbashi, au Katanga, avec John Kleiderer, lui aussi de la Conférence jésuite des Etats-Unis.

Kinshasa

Les deux jours passés auprès du CEPAS et RODHECIC nous ont permis de préciser nos plans et attentes mutuels et donné une dimension encore plus humaine à notre travail. Nous sommes invités, à travers cet article, à relater nos expériences et non les histoires dramatiques entendues des autres. Toutefois, le fait d'entendre comment des personnes cherchant à vivre leur foi ont vécu sous pressions pendant cette dernière décennie était en soi une expérience à la fois troublante et encourageante. Paradoxalement, dans un réseau comme le nôtre, ce sont parfois des partenaires étrangers, relativement éloignés de ces expériences bouleversantes, qui ont besoin du soutien de ceux qui ont vécu ces expériences extrêmes. En effet, nous qui nous sentons étrangers, sommes aussi capables de reconnaître notre naïveté. De quel « droit » exportons-nous nos perspectives et les quelques ressources intellectuelles et financières dont nous disposons en imaginant qu'elles seront pertinentes et utiles ? L'expérience prouve que, en entendant les récits de la souffrance des autres, nous prenons conscience du fait que nous ne pouvons donner

qu'en recevant. C'est ainsi que nous apprenons à remplir notre rôle : cela est d'une importance capitale, car un des principes du projet RPAN est de faire ce qui ne peut pas être fait sur place ou ce qui, pour être fait au mieux, doit être fait hors du Congo.

Pour notre dernier après-midi à Kinshasa, nos hôtes nous firent visiter le fleuve Congo ; c'était un voyage de vingt kilomètres à l'extérieur de la ville. L'état des routes après une grosse pluie transforma ce qui n'est qu'un trajet quotidien pour des milliers de personnes en un pénible et imprédictible périple. Cela nous permit de voir à quel point une ville de 7 à 8 millions d'habitants, qui a grand besoin de meilleures infrastructures, requiert beaucoup d'énergie rien que pour survivre économiquement.

Bujumbura

Pour faire le vol « interne » de Kinshasa à Bukavu (l'est de la RDC), notre groupe dut pourtant traverser trois autres pays ! Trois d'entre nous sont retournés à Nairobi, d'où ils ont pris un vol pour Bujumbura, au Burundi ; ils ont ensuite traversé le Rwanda en voiture jusqu'à Bukavu. A Bujumbura, nous avons remarqué que la tâche qu'a le JRS d'assister les réfugiés et les déplacés internes offre une perspective clé à la région des Grands Lacs. Dans les camps de Buterere et de Kiyange, une région où la vie avait été sérieusement perturbée par la guerre, des maisons et des écoles ont été reconstruites et des programmes de formations ont introduit un niveau significatif d'autosuffisance. Pourtant, cette année, ces projets conduits par le JRS seront soit interrompus par manque de financements soit cédés à d'autres ONG. Le gouvernement de la RDC pourrait même exiger la restitution des terres occupées par les camps. Il n'y a pas encore de solution en vue.

Nous avons remarqué d'éloquentes différences d'infrastructures entre les trois pays : les routes du Burundi, inondées de piétons, d'enfants et de bêtes ; les autoroutes rwandaises, au trafic quasi régulé, nouvellement construites et peintes avec l'aide d'investissements étrangers ; enfin, les routes congolaises, pleines de nids-de-poule avec parfois des pans entiers détruits. Dans la dernière étape de notre voyage, juste avant d'entrer dans Bukavu, nous avons traversé un petit pont en bois qui semblait ne pas pouvoir supporter le poids de piétons, sans parler de notre fourgonnette. Tout le monde retenait son souffle pendant que les planches craquaient sous nos pneus.

Bukavu

Au collège jésuite Alfajiri, on nous raconta quelques uns des moments difficiles que le collège et la ville ont connus durant la dernière guerre. Nous étions particulièrement touchés par l'histoire des enfants rwandais, élèves du collège, qui un jour séchèrent les cours pour être aperçus quelque temps après parmi des troupes rwandaises qui donnaient l'assaut à la ville. Les groupes armés firent de l'école leur base d'opérations. Aujourd'hui encore, les casques bleus de la MONUC utilisent le terrain de football pour poser leurs hélicoptères.

Toutefois, les personnes que nous avons rencontrées à Bukavu nous ont surtout impressionnés par leur espoir quant au développement de leur pays. Dans le secteur minier, par exemple, de nouveaux investissements et le retour des compagnies internationales (autrefois dissuadées par la difficulté de travailler en RDC) augurent

d'une croissance économique durable. Les milliers de mineurs amateurs, qui travaillent dans le secteur informel quasiment sans droits ni protections, espèrent que la nouvelle décentralisation du pays (qui restructure les onze provinces actuelles en vingt-six) ouvrira la voie à une plus efficace gestion locale de l'industrie, par exemple par la mise en application du code minier de la RDC élaboré avec la collaboration de la Banque Mondiale.

Corrélativement, il ne peut y avoir de développement durable sans la paix. Mais là encore, il y a de l'espoir. Le Recteur jésuite espérait que le collège pourra bientôt inscrire à nouveau des élèves rwandais, et que la communauté prendra des mesures, bien que timides et hésitantes, en vue de la réconciliation. Après une période durant laquelle la société a presque connu la désintégration, les déplacés internes commencent à nouveau à prier avec la communauté de Bukavu.

Lubumbashi

Après le tumulte de Kinshasa, Lubumbashi est à première vue une ville tranquille : une ville sans surpopulation, avec des arbres le long de ses avenues, des boutiques et magasins bien tenus. Lubumbashi est, en effet, une ville de contrastes frappants. C'est une ville vibrante, et l'on a même pu dire que le flux des compagnies minières et leurs ouvriers ont fait monter les prix au niveau de Washington D.C. La misère y est pourtant toujours répandue. Juste derrière la communauté jésuite qui nous hébergeait, il y avait un foyer tenu par les Pères salésiens. Le foyer accueille environ 200 jeunes garçons, qui y trouvent refuge pour la nuit et, dès l'aube, font bruyamment irruption dans la ville.

L'objectif principal de notre passage était de visiter l'industrie minière, spécialement les compagnies minières transnationales implantées en RDC et leurs pratiques légales et éthiques : procédures concernant les droits des ouvriers, les taxes et les impôts, la quantité faramineuse de minerais dont le traitement se fait à l'étranger et qui, par conséquent, quittent la RDC sans valeur ajoutée, et les conditions peu claires dans lesquelles les contrats importants sont négociés et renégociés. Nous avons rencontré des cadres ventes, des consultants commerciaux, des journalistes, des syndicalistes et des professeurs d'université, y compris certains dont les prises de positions sont autant de prises de risques. Nous avons visité le projet d'extraction appelé « Big Hill », une impressionnante montagne de 12.000 tonnes de filon qui surplombe la ville. Un accueil et une assistance quasi inconcevables en Europe nous étaient réservés. Des entreprises aussi bien gérées offre un espoir économique à la région.

Toutefois, deux aspects de l'industrie minière menacent les droits de l'homme et le bien-être des habitants. Certaines compagnies asiatiques –et majoritairement chinoise– nouvellement arrivées sont loin de remplir les normes internationales en matière de bonne gestion en général (par exemple, quand il n'y a pas d'audit ou de supervision par la société civile) et ne sont quasiment pas inquiétées par le code des mines. (Cette découverte nous a placés devant un cas typique des dilemmes que nous rencontrons : les seules fautes professionnelles que nous avons l'espoir de corriger ne sont pas celles des pires transgresseurs). L'autre phénomène était évident à Big Hill où plus de 1 000 mineurs amateurs, dont certains n'étaient que des jeunes garçons de douze ou treize ans, écument les déchets négligés par les grandes compagnies à la re-

cherche de minerais qu'ils vendent ensuite à ces mêmes compagnies au prix qu'elles ont fixé. On nous a montré un trou dans un terril, où trois enfants étaient morts la semaine précédente, ensevelis sous l'effondrement du pitoyable tunnel. Il n'y eut ni protection, ni enquête, ni proposition de réforme.

De l'espérance

En quittant la RDC, nous rêvions à l'espoir d'un peuple qui (sans même évoquer les atrocités de son histoire précoloniale) a subi dès son indépendance trente ans d'une dictature qui a bénéficié du soutien international, et, depuis 1996, une décennie de guerre civile et d'invasions par les pays voisins qui ont fait près de quatre millions de morts. Comment l'espérance peut-elle survivre après tant d'année d'asphyxie ? Nous avons pourtant vu la beauté des forêts et des collines de la RDC, le merveilleux Lac Kivu, le Lac Tanganyika, l'éblouissant fleuve Congo. Plus important encore, nous avons rencontré des communautés, y compris des communautés liturgiques, chaleureuses, vivantes et pleines d'énergie : autant de qualités qui ne peuvent survivre que sur le terrain de l'espérance. Comment pouvons-nous ne pas partager leur espérance pour un avenir qui dépasse les tribulations, ou même les horreurs passées, de la RDC ?

Original anglais

Tanya Ziegler
<ziegler@ocipe.inf>

Frank Turner SJ
OCIPE - Jesuit European Office
rue du Cornet 51
B-1040 Bruxelles - BELGIQUE
<turner@ocipe.info>

La Doctrine Sociale de l'Eglise

Département de la Pensée Sociale Chrétienne, *Una nueva voz para nuestra época* (*Populorum Progressio*, 47). Université Pontificale de Comillas, Madrid, 2006, 3^{ème} édition, LIV+741pp.+CD-ROM

Ce livre, dont la 3^{ème} édition vient de paraître, est le résultat d'un travail de plusieurs années d'expérience. Il est l'œuvre d'une équipe de professeurs de l'Université Pontificale de Comillas, chargés de transmettre la pensée sociale chrétienne. Il s'agit de proposer la Doctrine Sociale de l'Eglise (DSE), qui a beaucoup à dire aux chrétiens et aux hommes et femmes de bonne volonté dans ce monde globalisé en pleine transformation, où la pauvreté ne paraît pas diminuer, malgré la prospérité économique et le vertigineux développement technologique. Il ne s'agit pas d'imposer, mais plutôt de proposer les valeurs de base d'une position éthique d'inspiration chrétienne et aussi d'autres alternatives, pour que soient connues et valorisées les raisons qui justifient chaque position, créant ainsi une opinion personnelle et raisonnée et par suite une action dans le monde où nous vivons.

Ce texte dans lequel Paul VI nous invite à nous interroger sur ce que nous vivons dans les pays riches : *il revient à chacun d'examiner sa conscience, qui sonne comme une voix nouvelle pour notre époque*, inspire les auteurs pour trois raisons.

- Il pose de manière juste ce que doit être l'action des chrétiens et des femmes et hommes de bonne volonté,
- Il nous fait prendre conscience du fait que nous avons de nouvelles obligations liées à notre époque

- Il présente l'idéal chrétien comme une proposition, une invitation à la conscience. Il ne se limite pas à une présentation destinée à quelques-uns qui suivent Jésus. Il dépasse les limites de la raison au-delà de la logique économique, pour s'inscrire dans une « logique » évangélique.
- Les révisions du texte déjà écrit qui offrent des possibilités de l'améliorer et le compléter par de nouvelles réflexions et études.

La structure de l'œuvre est un reflet de la méthodologie développée pour enseigner la Doctrine Sociale de l'Église. Elle est positive puisqu'elle met l'étudiant en contact direct avec les textes les plus significatifs des 115 dernières années. Elle est en dialogue et parfois en polémique, avec les autres réponses aux problèmes sociaux : capitalisme, collectivisme, anarchisme, totalitarisme... Elle est historique parce que l'enseignement de l'Église et les opinions alternatives apparaissent dans un contexte historique. Finalement, c'est un livre de formation qui ne cherche pas à donner des recettes, mais à offrir des pistes pour que chacun réfléchisse et adopte une position personnelle argumentée.

Complément indispensable du livre, un CD-ROM l'accompagne. Dans la 1^{ère} édition, il constituait déjà une source riche de documents, la présentation en a été améliorée, ainsi que l'accès à chaque document, en profitant des nouvelles technologies de la communication. Il contient les sources catholiques de la DSE et les autres positions alternatives, liées à un glossaire des termes et références biographiques. Les introductions aux principaux documents permettent d'en faire une approche didactique.

Les nouveautés de cette troisième édition sont dues aux deux motifs qui occasionnent souvent une nouvelle édition « revue et augmentée » d'une œuvre déjà publiée :

- Les nouveautés apparues depuis l'édition antérieure,

La parution du *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église* exigeait qu'il soit incorporé à ce texte au long des pages qui traitent des différents thèmes sociaux. Des événements d'importance politique et sociale survenus lors de ces cinq dernières années requièrent toute l'attention de la Doctrine Sociale de l'Église et de son dynamisme historique : terrorisme international, guerres, émigration...

En conséquence, le CD-ROM propose une base documentaire augmentée, incorporant d'une part de nouveaux documents parus ces dernières années et d'autre part, prêtant davantage attention dans le parcours historique, aux documents politiques. Le glossaire de termes et de références biographiques a également été augmenté considérablement, tout comme le nombre d'articles qui approche des 160.

Ceci dit, il demeure évident que sa finalité première étant de servir de manuel pour le cours de Pensée Sociale Chrétienne, ce n'est pas un livre « traditionnel ». Il offre un large matériau, documenté et varié, pour une méthodologie active grâce à laquelle, avec l'aide du professeur, chaque étudiant peut faire un parcours personnel, autant pour l'apprentissage et l'étude, que pour la réflexion et la construction de la pensée personnelle.

Original espagnol

Traduit par Guilhem Causse SJ

IN MEMORIAM
† P. Edward J. Brady SJ (1929-2007)



P. Arrupe

P. Cheruti

P. Ed. Brady

Chers amis,

Le jour de Pâques à Nairobi, à trois heures de l'après-midi, Ed Brady est décédé, accueilli dans les bras du Seigneur qu'il avait si fidèlement servi. Ed était l'un des premiers collaborateurs du Service Jésuite des Réfugiés (JRS) auquel il a maintenu son soutien jusqu'à la fin. Il était présent aux frontières thaïes dans les années 1980. Il était avec le P. Arrupe à cette dernière rencontre avant que le P. Arrupe ne fût frappé d'apoplexie. Après avoir contribué au rapatriement des Ougandais réfugiés au Soudan à Juba, il se rendit à Khartoum. Il y travailla pour le diocèse en même temps qu'il servait les nombreux réfugiés Erythréens et Ethiopiens ainsi que les déplacés du sud du Soudan. Il créa un fonds d'assistance pour ceux que les relogements forcés achevaient de dépouiller et il contribua à l'administration d'un Vicariat des déplacés. Il était en même temps père spirituel au séminaire. Plus tard, à Nairobi, il continua son travail auprès des Soudanais, tandis qu'il donnait davantage de retraites et luttait contre l'évolution d'un handicap lié au syndrome post-polio. C'était un homme qui se dévouait totalement au service des plus défavorisés, les déplacés et les marginalisés. Il était pour beaucoup un soutien fidèle y compris pour les membres du JRS. Il a travaillé au Conseil régional du JRS auprès de deux directeurs. C'était également un homme d'église, cherchant toujours à développer le thème de la réconciliation. Sa dévotion envers l'Eucharistie et les pauvres était illustrée à merveille par le souvenir constant du Congrès eucharistique de Philadelphie, en 1976, dont le thème était le « Pain rompu pour le monde ». Un congrès où s'étaient rendus notamment le Père Arrupe, Mère Teresa et lui-même.

Que son corps éprouvé et son âme reposent en paix.

Stephen Power SJ

Nous sommes heureux de remarquer que le P. Brady a signé, avant sa mort, une contribution dans Promotio Iustitiae 94. Nous restons reconnaissants envers lui et lui demandons de nous bénir du haut des Cieux.

Secrétariat pour la Justice Sociale

C.P. 6139—00195 ROMA PRATI—ITALIE
+39 06689 77380 (fax)
sjs@sjcuria.org